

Récit de Voyage « chemin de Stevenson », GR70 (et GR700 « Regordane »)

du 14/07 au 24/07/2021, du Puy-en-Velay à Saint-Jean-du-Gard

< Un père et son fils sur le chemin de Stevenson >

Avant Propos

Ce récit de voyage est basé sur une randonnée réalisée entre le 14/07 et le 24/07/2021 avec mon fils Bruno. Pour préserver l'anonymat des nombreuses personnes rencontrées j'ai changé leurs prénoms et j'ai parfois romancé nos échanges pour ne pas qu'on puisse les reconnaître ou les mettre mal à l'aise en lisant ce récit.

L'intégralité du parcours décrit ainsi les gîtes-étapes correspondent bien à la réalité que nous avons éprouvée.

Introduction

En 2018, avec mon fils Bruno et mon frère, nous avons marché une semaine sur une petite portion en Espagne du sentier de Compostelle *Camino del Norte* (180km). A cette époque Bruno avait 10 ans et demi, il a maintenant 3 ans de plus soit 13 ans et demi. Cette fois, c'est seulement tous les deux que nous nous lançons à l'assaut du sentier de Stevenson. Je n'ai pas eu besoin de convaincre mon fils, il aime marcher.

J'ai découvert le sentier de Stevenson un peu par hasard, par sérendipité pourrait-on dire. En classe de 5ème, mon fils a lu « L'île au trésor » de Robert Louis Stevenson, c'était au printemps 2020. Après sa lecture de l'ouvrage, en plein confinement en raison du coronavirus, piqué par la curiosité parce que je n'avais jamais lu ce célèbre livre, je lui ai « emprunté ». J'ai beaucoup apprécié la lecture de cette incontournable aventure de jeunesse, c'est pourquoi je me suis mis à m'intéresser à la biographie de Stevenson. J'ai ainsi aperçu un titre qui a éveillé ma curiosité « La traversée des Cévennes avec un âne ». Suite à cette lecture j'ai découvert non seulement un cocasse récit de voyage mais aussi une région. Ainsi, l'été 2020 nous l'avons passé en voiture et en famille dans les Cévennes... pendant ces vacances je savais que je reviendrai un jour faire le chemin de Stevenson que nous avons croisé à plusieurs reprises lors de nos vacances « en famille ».

Les confinements successifs m'ont donné encore davantage l'envie de marcher et de passer du temps dans la nature, à l'extérieur au grand air.

Le chemin de Stevenson je l'ai préparé un peu au dernier moment, 1 mois et demi avant notre départ en train le 13/07/2021 depuis Strasbourg.

Les préparatifs, à savoir l'organisation des ravitaillements, préparation du trajet, et surtout la réservation des gîtes d'étapes... étape indispensable comme nous le verrons dans ce récit, se sont faits rapidement.

Ce n'est donc pas le film « *Antoinette dans les Cévennes* » qui nous a fait découvrir le sentier, mais nous avons croisé de nombreux randonneurs qui ont découvert le chemin suite au visionnage.

Comme j'aime le répéter, il n'y a pas qu'un chemin mais des milliers, autant qu'il y a de voyageurs

en réalité. Chacun le fait à sa façon, à son rythme. Le but de toute façon n'était pas notre arrivée à Saint-Jean-du-Gard, mais le chemin en lui même, les souvenirs, les rencontres, les nombreux moments de complicité et toutes les leçons sur le chemin.

Pour l'organisation de ce récit, pas d'originalité, vous y trouverez étape par étape notre parcours, parfois sur les pas de Stevenson, d'autrefois sur d'autres sentiers pour des raisons pratiques, sur le GR700 dit « Régordane » pour couper certaines étapes. En guise de conclusion j'ai rédigé une postface sur la notion de plaisir et le rapport à la nature pendant les randonnées en itinérance. Mais avant cela commençons par les préparatifs. C'est parti.

Préparatifs, avant le départ

Les étapes

Ce récit est décomposé de façon classique par étape. Nous avons découpé notre chemin de Stevenson en 10 étapes. Le GR70 « chemin de Stevenson » se fait habituellement en 10/12 étapes, pour des questions d'organisations, de nombre de km à avaler nous avons décidé de le réduire à 10 étapes en coupant via le GR700 (« Regordane ») lorsque c'était possible, pour nous permettre de gagner des km, et de la fatigue en moins. Le but était de finir la randonnée pas de réaliser un exploit sportif !

Inutile de préciser que contrairement à Stevenson nous n'avons pas fait le voyage avec un âne, mais à pied avec nos sacs à dos tout le temps du trajet. Nous n'avons pas pesé nos sacs, ils n'étaient pas si lourd que ça, sauf le matin lorsque nous avons nos pique-nique pour la journée (ravitaillement pas toujours possible à midi). A vu de nez nos sacs devait faire autour de 10kg pour moi et 4kg pour mon fils.

N°Étape	Jour	Ville Étape	Km	Cumul
1	Mardi 13/07/2021	Le Puy-en-Velay	0	0
2	Mercredi 14/07/2021	Saint-Martin-de-Fugères	28,4	28,4
3	Jeudi 15/07/2021	Landos	16,3	44,7
4	Vendredi 16/07/2021	Langogne	21,3	66
5	Samedi 17/07/2021	Laveyrune	23,4	89,2
6	Dimanche 18/07/2021	Chasseradès	19,3	108,5
7	Lundi 19/07/2021	Station du Mont-Lozère	23,4	131,9
8	Mardi 20/07/2021	Mijavols	30,5	162,4
9	Mercredi	La Borie	20,1	182,5

	21/07/2021			
10	Jeudi 22/07/2021	Saint-Germain-de-Calberte	27,8	210,3
11	Vendredi 23/07/2021	Saint-Jean-du-Gard	24	234,3

Situation géographique

Même si le chemin de Stevenson est connu de nom, au retour on m'a demandé quasiment à chaque fois où il se situait. Géographiquement le chemin est à cheval sur 4 départements : la Haute-Loire, l'Ardèche (un tout petit bout), la Lozère, Le Gard.

La région historique des Cévennes que traverse le sentier se trouve à cheval sur plusieurs départements.

Le chemin se fait dans le sens nord-sud, mais peut se faire aussi dans l'autre sens.

Trajet depuis Strasbourg

Nous avons fait le trajet en train de Strasbourg au Puy-en-Velay. Le trajet est long, plus de 7 heures, avec 2 changements. Une correspondance à la gare de Lyon-Perrache, l'autre à Saint-Étienne où nous avons pris un bus filant jusqu'au « Puy ». Heureusement les attentes entre les correspondances n'étaient pas très longues. Le train entre Strasbourg et Lyon a accusé de nombreux retards en « raison du trafic », du coup nous avons raté la correspondance. Heureusement le TER entre Lyon et Saint-Étienne est une ligne régulière et nous avons pu pendre un autre train... Bruno était un peu stressé suite aux retards du train, d'abord on nous a annoncé 5 minutes de retard, puis 10 minutes, puis 15 minutes... des minutes qui ne seront jamais rattrapées. Pas grave, on est arrivé à bon port avec seulement une heure de retard au final. 15H35 au lieu de 14h35 ça ne changeait pas grand chose à notre programme..

Nous avons profité de notre arrivée au Puy-en-Velay pour nous installer à l'hôtel (par commodité j'ai choisi au plus près du départ du chemin), puis faire un tour dans cette magnifique ville, connue pour être l'un des départ de Compostelle... Nous croiserons en effet quelques pèlerins, pas tant que ça finalement, peut être en raison de la météo maussade. Nous en avons profité pour visiter la Cathédrale mais aussi un magnifique cloître accolé à l'édifice. Petit resto le soir avant le départ le lendemain.

Etape 1 : du Le Puy en Velay - Saint-Martin de Fugères (via le Monastier) 28,4 km

Cette étape, je l'avais imaginée comme étant l'une des plus difficile mais aussi une « journée test » : si Bruno marchait bien pendant cette journée c'était de bon augure pour les suivantes. Dans le cas contraire la randonnée s'avèrerait difficile...

Levée à 6h00 nous prenons un rapide petit déjeuner. Bruno est heureux il aime les petits déjeuner à l'hôtel en mode « self-service ». Chacun ses petits plaisirs, moi je m'en fiche pourvu que j'ai un café

voir deux pour me réveiller... Nous partons avant 7h00 sous la pluie... Après une montée assez raide nous quittons rapidement Puy-en-Velay. Nous voilà déjà sur un sentier, sur lequel nous longeons quelques beaux chênes.

Rapidement, après deux heures de marche, sous la bruine, nous revoici revenu à la civilisation. Dans la petite ville de Coubon nous trouvons de nombreux commerces et sommes agréablement surpris : boulangerie, boucherie, épicier et un café avec quelques clients. Nous achetons de quoi nous faire un pic-nique à midi : pain, jambon (à la coupe!), tomate et deux bananes.

Vers midi et après 19km de marche soutenue nous nous arrêtons à Le Monastier-sur-Gazeille une très belle petite commune comportant notamment une belle église d'époque romane et un château du XVIème.

Le Monastier-sur-Gazeille en dehors d'être une jolie ville avec beaucoup de patrimoine est connu pour être le point de départ, avec son âne, de Robert-Louis-Stevenson, bien que de nos jours le départ « officiel » soit au Puy. Pour nous point d'âne, mais le Monastier est une jolie ville que nous prenons le temps de visiter, d'autant qu'il c'est arrêté de pleuvoir. C'est le premier jour et nous ressentons à peine la fatigue de la matinée.

L'église abbatiale Saint-Chaffre possède une belle façade romane dans le même style mais en plus simple, que la cathédrale du Puy-en-Velay. Comme avant chaque visite d'église sur le chemin, nous déposons nos bâtons devant le porche, mais gardons nos sacs sur le dos. En tenu de randonneur, nous visitons l'église alors que vient d'avoir lieu un baptême. Un petit groupe d'une trentaine de personnes quitte l'église. Le contraste est saisissant entre les randonneurs qui pénètrent dans l'édifice et les invités endimanchés qui le quitte. Le curé nous aborde moi et mon fils ! Il nous demande au vu de nos sacs à dos si nous marchons sur le chemin de Stevenson... le curé est très sympathique, volubile, il nous donne quelques indications sur la suite de notre parcours. Nous connaissons mal la région c'est difficile de lui donner de tête notre trajet. Nous nous quittons en ayant sa bénédiction sur la suite de notre parcours.

En sortant de l'église le groupe endimanché s'affaire à prendre des photos de la famille et du bébé nouvellement baptisé. Alors que je récupères mes bâtons à la sortie de l'église une jeune femme et un homme m'aborde et me demande très gentiment de prendre en photo le groupe ! J'accepte avec plaisir et suis très honoré de cette demande. Trois photos plus tard me voici le « héros » - c'est comme ça que je l'ai ressenti - du petit groupe ! On me remercie mille fois d'avoir été là à ce moment et d'avoir pris le temps. Je rougi probablement tellement j'ai été remercié.

Avec mon fils nous faisons quelques mètres derrière l'église, longeons les remparts et tombons nez-à-nez avec le château abbatial. Une belle surprise, c'est ici que nous mangerons, au pied du château, sur un banc. Le banc est dos au château, nous le déplaçons pour avoir une meilleur vue. Quoi de plus royal, manger face au château un sandwich au jambon dans du pain frais ?

Le château est impressionnant. Il est orné de quatre tours circulaires massives, mais c'est surtout la couleur de sa pierre sombre basaltiques, très sombre, que l'on remarque. Le décor et les encadrements de fenêtres, probablement en pierre calcaire tranche avec le reste de la façade.

Pendant le repas nous discutons avec un sympathique couple de retraité, en vacances depuis quelques jours dans la région et qui nous donne quelques conseils de visite sur notre chemin. Il nous parlerons notamment de l'Abbaye de Notre-Dame des Neiges dans laquelle Charles de Foucault a séjourné avant de devenir ermite dans le Sahara Algérien. A plusieurs reprises lors de

notre marche on nous reparlera de cette abbaye qui deviendra un but de visite, selon nos forces...

Nous repartons en début d'après midi en direction de Saint-Martin de Fugères, petit village situé à proximité de notre premier hébergement. Il se remet à pleuvoir, nous enfilons nos kways, j'ajuste également la protection de pluie de mon sac à dos.

Arrivée à Saint-Martin de Fugères nous sommes fatigués, trempés, surtout Bruno avec ses chaussures qui craignent l'humidité malgré l'imperméabilisation préalable. Saint-Martin-de-Fugères est un petit village, nous ne nous arrêtons pas mais remarquons une très jolie église avec clocher en peigne – 4 cloches visibles dans des arcatures situées dans la partie sommitale du massif occidental.

Un habitant, la tête sortant d'une des fenêtres de sa maison, nous indique le chemin à prendre. On lui demande s'il sait où se trouve le « ranch » que nous avons réservé, il nous indique la direction de notre ultime étape diurne. Il pleut, c'est gentil de sa part, nous avons hâte d'arriver.

Notre hébergement pour la nuit est un ranch isolé, à l'écart du village, perdu dans un océan de nature. Un logement idéal pour passer la nuit, au calme. Malheureusement l'accès au ranch se fait à travers des herbes plutôt hautes et nous sommes encore davantage trempés (nous apprendrons plus tard qu'il y avait un autre accès, dommage mais c'était aussi probablement le plus direct).

Arrivés au ranch nous sommes chaleureusement accueilli par Mme Macquart et ses canidés. Elle nous montre notre chambre située dans une dépendance de leur vaste domaine. La chambre est cosy, à partager avec d'autres randonneurs mais nous serons les deux seuls ce soir. Et surtout elle nous propose très gentiment un radiateur pour faire sécher nos habits et chaussures. C'est très délicat de sa part et Bruno est heureux – il déteste avoir les habits et surtout les chaussures trempées, au moins ils seront secs pour le lendemain. D'autres chambres indépendantes sont occupées par d'autres hôtes.

La famille Macquart élève des chevaux mais aussi des vaches. Le couple vient des Ardennes et est installé dans la région depuis quelques années. Il voulait une autre qualité de vie et sont comblés, cela se lit sur leurs visages. Mme Macquart est rayonnante et nous transmet sa passion pour les chevaux en toute simplicité. Leur spécialité est l'élevage du poney des Amériques, un cheval à la robe marbrée caractéristique. L'accueil des visiteurs est une activité saisonnière et complémentaire .

Ayant réservé la demi-pension – que nous ne regretterons pas vu la météo – ce soir nous dînerons avec les autres hôtes dans une ancienne grange superbement aménagée. Surprise parmi les hôtes une personne est venue jusqu'au ranch à cheval, une autre famille en vélo, une femme venue seule est en voiture, et nous à pied ! Bruno est un peu déçu personne n'est venu avec son âne.

Après un sympathique apéritif de bienvenu le repas est servi. Tout le monde mange ensemble, y compris la famille Macquart, la soirée est très conviviale.

Le jeune homme qui a fait l'étape à cheval s'appelle Fabrice, il avait déjà fait Stevenson il y a quelques années avec deux amis en courant (trail)... ils n'avaient mis que 5 jours à faire la totalité du parcours au lieu des 10-12 habituels ! Bruno est tout aussi admiratif que moi et nous relativisons nos futurs étapes à parcourir. Je ressers du vin à Fabrice, nous devisons gaiement toute la soirée.

Vers 22h30 après un copieux et bon repas, nous nous endormons facilement.

Etape 2 : Saint-Martin de Fugères - Landos (gîte communal)

Nous prenons rapidement notre petit déjeuner, quasiment seul à table. Nous ne voulons pas tarder à démarrer aujourd'hui. Nous prenons cependant le temps de prendre quelques photos : depuis la terrasse de la salle à manger nous découvrons un superbe château en toile de fond. Mme Macquart nous indique également un ensemble de rocher en forme de rhinocéros : il nous portera chance et force jusqu'à la fin de la randonnée. Nous quittons la famille Macquart après moult remerciements pour leur gentillesse.

Depuis le ranch le chemin descend et nous nous approchons progressivement des belles ruines du château de Monfort, nous voyons aussi en contrebas le village de Goudet. Le château est partiellement restauré, un logis a été aménagé sur l'un des côtés. L'ensemble appartiendrait à un parisien. Nous traversons le village de Goudet, c'est un joli bourg en pierre. Le village et le château un peu plus haut, sont situés au bord de la Loire dans un cadre superbe. Au fil des heures nous traversons encore plusieurs hameaux et villages : Montagnac, Ussel, Bargettes.

Nous marchons à un bon rythme et Bruno ne donne pas de signe de fatigue. Les paysages sont ruraux et très verts : la météo n'est pas extraordinaire, le ciel est couvert mais il ne pleut pas beaucoup aujourd'hui.

Nous mangeons après avoir traversé Bargettes et la N88. Un peu plus loin au nord nous voyons la petite ville de Costaros. Nous mangeons après avoir parcouru 10km de marche ce jour là. Au menu, Sandwichs préparés par le ranch Macquart.

Pour écourter l'étape du jour, nous prenons le GR700 (au lieu du GR70) qui file tout de suite au sud en évitant le village du Bouchet-Saint-Nicolas et son lac. Notre but est de finir le sentier de Stevenson en 10 jours nous avons dû faire des choix en amont. L'étape d'hier était difficile et j'ai fait le choix de faire une étape plus courte aujourd'hui : « seulement » 16,3km. Pas de regret pour le joli lac du Bouchet, il nécessitait un détour et la météo n'étant pas extraordinaire nous n'aurions pas pu nous y baigner.

Le GR700 est un chemin de grande randonnée, voie de pèlerinage du Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Gilles dans le Gard. Nous emprunterons le GR700 à deux reprises pour couper le trajet et « gagner » des km pour arriver jusqu'à notre destination finale. C'est donc sciemment et en amont que nous fait un mix GR70 (à 90%) et GR700 (10% environ du parcours). Comme nous le verrons encore plus loin il n'y a pas un sentier de Stevenson mais autant que de randonneurs... chacun y va à son rythme, en faisant sa marche comme il en a envie ou comme il le peut.

Cette portion du GR700 est plus monotone, elle passe sur un chemin large à travers champ. Bruno est content quand je lui dis que nous arrivons bientôt. Nous traversons encore un hameau et arrivons à Landos tôt dans l'après midi, vers 15h00. Il nous reste encore une heure à attendre dans le village avant l'ouverture du gîte à 16h00. Ce soir nous serons logés dans un gîte communal...

Bruno est fatigué il se repose donc sur un banc à côté d'une généreuse fontaine d'eau potable. De mon côté j'en profite pour faire un tour dans la ville. D'autre part j'ai un courrier à envoyer, Bruno a déjà terminé son livre et je souhaite le renvoyer à Strasbourg... par chance j'ai vu qu'il y avait un bureau de poste à Landos. Pratique, malgré des frais d'envoi un peu élevés. Le livre était épais, cela fera 500 grammes de moins dans le sac de Bruno et évitera de l'abîmer pendant le reste du trajet. Je

dis à Bruno que la prochaine fois il faudra qu'il prenne un livre ne provenant pas d'une bibliothèque municipale, ainsi nous pourrions le laisser dans une boîte à livre pour le partager à d'autres lecteurs.

Bien que de taille modeste la ville est bien fournie en commerces : restaurants, épicerie, boulangerie : il y a tout ce qu'il faut à Landos. La ville est jolie, je profite de cette heure pour visiter la belle église du bourg. Je repère également un bel immeuble des années 1930 aux caractéristiques originales : une façade principale moderne pourvue de balcons avec ferronneries côté place et un pignon en pierre davantage dans le style des maisons environnantes de l'autre côté. L'église de Landos donne sur cette façade en pierre, peut être l'architecte a-t-il tenu à ménager le contraste de ce côté-ci ?

L'église, de style roman, du XII^{ème} siècle, est pourvu d'un clocher en peigne, caractéristique de la région.

16h00, le gîte est ouvert et nous nous dirigeons doucement dans sa direction. Le gîte est en contrebas de la petite ville à quelques minutes du centre ancien.

Un homme d'une quarantaine d'année nous accueille, c'est l'agent communal chargé du gîte. Il est encore en train de préparer les chambres et nous invite à nous installer dans le vaste hall d'entrée. Il est énergique et efficace. Je feuillette une des documentations sur une table en attendant. Les sacs sont posés, nous sommes assis et avons le temps. Au bout d'une petite dizaine de minutes l'homme nous invite dans son bureau. Nous mettons les masques même si cela nous semble un peu absurde vu le vide du lieu. Nous réglons la nuitée, bon marché, 30 euros pour deux. L'homme fait très bien son travail et est très investi pour sa commune, il nous explique qu'il y a deux restaurants avec menu bon marché ainsi qu'une épicerie. Il tient à la survie et au dynamisme des commerces. Le gîte communal participe à ce dynamisme, bien situé il permet aux randonneurs de fréquenter les commerces : je lui donne raison puisque nous sortons de la poste !

Nous voici installés dans notre chambre. Il y a quatre lits, nous en occupons deux. Bruno se repose et moi aussi. Nous ne savons pas encore s'il y aura d'autres randonneurs avec nous mais d'après l'agent communal cela devrait être le cas. Peu de temps après une femme prend ses quartiers avec nous. Sabine est une grande randonneuse, solitaire, organisée. Peu loquace, nous faisons tout de même connaissance. Elle a déjà fait Stevenson plusieurs fois. Elle déteste les sentiers trop fréquentés et n'a jamais fait Compostelle pour cette raison. Par contre elle a traversé les Pyrénées (GR10) en autonomie avec sa tente et son moral d'acier. C'est une experte, avec notre équipement et notre organisation nous arrivons à sa cheville. Pour Stevenson elle est également en autonomie avec sa tente, mais vu les conditions météo s'autorise quelques hébergements.

Au fil de la randonnée nous rencontrerons ainsi pas mal de monde, seul ou en couple, avec leur tente. Parfois même avec un chien ou une remorque pour pousser les affaires ! Pour le moment nous n'avons pas encore croisé d'âne mais la randonnée ne fait que commercer, c'est la fin du 2^{ème} jour...

Agnès, la quatrième occupante nous rejoint environ trente minutes plus tard. Elle est souriante, dynamique, je m'entends tout de suite avec elle. C'est sa première randonnée en itinérance. Pendant que Sabine accroche son linge, Agnès se repose sur son lit puis fait quelques étirements.

Dehors il fait beau, le soleil brille et nos affaires sont sur la terrasse en train de sécher. Je profite de ce moment pour aller faire, seul, quelques courses pour notre repas du soir. Je vais à l'épicerie du village, plus grande que ce que j'imaginai et bien achalandée. Ce soir ce sera raviolis, commande spécial de Bruno ! Je prends également des fruits pour le dessert.

La chambre où nous logeons dans le gîte de Landos est équipée d'une kitchenette. Pratique cela nous évite de sortir. En plus tout le monde est fatigué, nous mangerons tous ensemble. Agnès et Sabine partagerons des pâtes – un reste qui se trouvait dans la chambre. Moi et Bruno mangerons nos raviolis, agrémentés d'une salade que Sabine partage avec tout le monde : sympa !

Nous discutons un peu. J'apprends qu'Agnès est prof de Yoga depuis 10 ans. Avant elle était prof pour l'éducation nationale en primaire mais n'a pas trouvé de poste fixe, alors elle a changé pour une autre vocation qui lui convient bien. Je comprends maintenant les postures dans le lit et sur le sol : par mimétisme j'ai eu envie de faire pareil et ça m'a fait du bien ! Bouger son corps en faisant les bons gestes est réparateur.

Agnès est un peu plus jeune que moi, elle a deux enfants. Elle me tutoie tout de suite. Sabine a également deux enfants qui sont grands. Plus réservée au départ elle s'ouvre à la conversation. Agnès est originaire de Haute-Loire un peu au nord du Puy-en-Velay, elle a déjà fait plusieurs jours de marche pour arriver jusqu'à Landos. Elle est partie de chez elle à pied et c'est une première, elle apprécie beaucoup, malgré la fatigue.

Tout le monde est à l'eau ce soir. Nous dînons sobre, sage et nous couchons tôt. Chaque lit est équipée d'une table de chevet avec chacun sa petite lampe. Bruno se couche sans avoir besoin d'allumer la sienne. Sabine et Agnès lisent un peu mais éteignent rapidement. Pour ma part j'éteindrai la lumière au bout de 45 minutes environ. Tout le monde dors.

Etape 3 : Landos - Langogne (via Pradellles) (Mas de l'oncle Joseph)

Mon réveil sonne à 7h. Je suis le premier levé suivi de Bruno. Mes colocataires d'un soir se lève peu de temps après lorsque l'eau de mon café bout.

Agnès nous rejoint rapidement à la table du petit déjeuner. Elle voudrait bien un café mais a oublié d'en acheter. Je lui propose un peu de mon café lyophilisé. Elle est ravie.

Sabine prend son temps elle aime partir plus tard le matin et être seule en chemin.

Bruno boit un lait au chocolat. Il a toujours sur lui quelques briques et il est heureux lorsque je peux lui réchauffer, sinon il le boit froid. Après avoir trempé quelques petits beurre dans mon café nous préparons nos affaires pour le départ. L'objectif est de partir avant 8h. Je dis à mon fils de terminer de préparer ses affaires et de se brosser les dents. Nous sommes prêts.

Nous partons avant tout le monde en se disant au revoir, peut-être nous recroiserons nous en chemin ?

Nous démarrons rapidement et marchons sur un bon rythme, mais au bout de presque deux kilomètres Bruno m'annonce qu'il a oublié sa serviette de toilette ! Sur le coup je ne veux pas faire demi tour et lui dis que nous partagerons ma serviette. Bruno boude. La météo est pluvieuse, le ciel est gris et il pleut un léger crachin. Au bout d'une centaine de mètre, je dis à Bruno de m'attendre. Je lui laisse mon sac à dos, mes bâtons et je cours jusqu'au gîte à Landos... En chemin je croise Agnès et lui demande si elle n'a pas vu la serviette de Bruno... non... je continue à courir. Arrivé à Landos,

essoufflé – pas facile de courir avec des chaussures de randonnée après le petit déjeuner – je toque à la porte et vois Sabine, dans la chambre, sur le départ, en train de ranger ses affaires.

- « Me revoici... Bruno a oublié sa serviette, l'aurais tu vu ? »
- « Déjà revenu ? Ah bon.... non... »

Je fonce sur le lit de Bruno, pas besoin de chercher longtemps, la serviette est sous les couvertures, dans le lit encore défait.

Je salue une nouvelle fois Sabine et recours à nouveau aussi vite que je suis parti. Je commence à fatiguer. Heureusement, au loin je vois Agnès ce qui me motive à parcourir les derniers mètres pour la rejoindre, plus loin je vois Bruno. Je m'arrête à hauteur d'Agnès et lui propose qu'on marche un peu ensemble. Elle n'a pas le même rythme que moi et Bruno, elle marche plus lentement, mais comme je viens de courir et que je suis déjà fatigué à peine après avoir commencé à marcher, son rythme me convient. Je viens de faire plus de 3km en courant !

Agnès est une personne très agréable, nous devisons gaiement. Je lui dis que je m'intéresse depuis le début du covid – mars 2020 – de plus en plus à la nature et aux arbres en particulier, ce qui me rend fier car j'ai longtemps négligé le nom des arbres et plantes qui nous entoure. Elle m'explique qu'en Haute-Loire se trouve plusieurs plantes endémiques comme la lentille verte du Velay. Effectivement j'avais vu une publicité en chemin, l'étape d'avant, sans faire attention... Elle m'apprend aussi comment manger les orties sans se piquer.... pratique si on n'a pas assez manger de légumes, en plus elles sont riche en fer !

- Et cet arbuste magnifique avec ses fleurs blanches, qu'est ce que c'est ?
- « Un sureau.... » réponds Agnès didactique

Nous en croisons en effet beaucoup sur le chemin. Tout est très vert, dommage qu'il pleuve... j'ai mis un kway et la protection étanche de mon sac de randonnée.

Agnès s'arrête pour s'étirer, nous l'attendons. Nous marchons trop vite pour elle. J'essaie d'aller à son rythme et décidons de nous séparer un peu plus tard. En chemin, peu après, nous croisons encore sur un camping et sur le départ un groupe de 4 femmes qu'Agnès avait croisé hier. Elle nous présente et les filles échangent quelques politesses. C'est la première grande randonnée pour ces 4 femmes, elles sont très chargées et sont heureuses d'avoir passé la nuit au camping. Hier soir elles ont partagé un grand repas avec plusieurs randonneurs !

Nous nous séparons lorsque Agnès veut faire une nouvelle pause. Bruno et moi avançons vite. Au bout d'une vingtaine de minutes, sur le chemin, nous voyons de très grosses flaques d'eau – de véritable piscines naturelles! - . Il faut passer dans l'herbe mouillée sur le côté pour les éviter. Je pense à Agnès et hésite à l'attendre. Mais nous continuons car cela n'aurait aucun sens puisque nous n'avons pas le même rythme, cela la gênerait plus qu'autre chose.

Les chaussures de Bruno sont à nouveau trempées, il se plaint car déteste la sensation d'avoir les pieds humides. De mon côté mes chaussures commencent tout doucement à me faire mal, elles frottent à l'arrière, du côté droit...

Il pleut, les paysages sont beaux mais nous n'en profitons guère, le ciel est couvert d'une forte bruine. Néanmoins marcher nous fait du bien à tous les deux – Bruno ne se plaindra quasiment jamais tout le long de la randonnée – et sommes heureux de pérégriner malgré la pluie.

Midi se rapproche et nous traversons la jolie petite ville de Pradelles. Malheureusement il pleut toujours et n'avons guère envie de faire du tourisme. Nous cherchons plutôt un coin pour nous abriter et manger au sec. Le chemin traverse la ville, j'en profite pour prendre quelques photos au passage. C'est une ville avec encore de belles maisons d'époque médiévale. Les places sont jolies on se croirait presque dans le sud mais la météo nous rappelle vite nous n'y sommes pas encore tout à fait. Les maisons sont en pierre et certaines disposent de galeries à arcades. Certaines maisons possèdent un décor d'époque renaissance. En cherchant un endroit où nous abriter nous croisons plusieurs puits... décidément la journée est très humide !

Un bas relief récent, daté de 1988, accompagné d'une plaque nous rappelle les conflits religieux dans la région. En 1588, Jeanne la Verde dite *La Verdette*, blesse mortellement un lieutenant de la troupe huguenote assaillante qui s'enfuit en désordre. Le bas relief à l'allure héroïque est sans équivoque, Jeanne la Verde du haut d'un escalier jette une lourde pierre sur une foule de soldats en train de se battre, lourdement armée, équipée d'amures, casque, bouclier, épées et lances. Face à la maison où se sont déroulés ces hauts faits historiques se trouve un porche nommé « Portail de la Verdette ». Pas assez large pour nous abriter et manger. Mon ventre commence à gargouiller.

Face au porche se trouve un beau lavoir quadrangulaire totalement abrité. Pas de chance il est occupé par d'autres randonneurs en train de manger. Nous n'osons pas les déranger et nous rajouter à cet endroit pas si grand finalement. Juste à côté se trouve une église plutôt moderne pour cette cité médiévale et surtout en dehors des murs. En effet nous apprenons que l'église médiévale, de style roman, trop petite a été démolie en 1900. Une nouvelle église a été construite à la fin du XIXème sur des plans datant de 1897. Nous visitons rapidement l'église, elle est de style néo-gothique. L'intérieur est sobre, immaculé de blanc, mais avec des vitraux très colorés. L'ensemble est très lumineux. Bruno aime beaucoup visiter les églises, à chaque fois ou presque qu'on en croise une il me demande si on peut la visiter. Il est aussi très fort pour reconnaître les styles architecturaux. Plus tard il aimerait devenir architecte.

Nous ne nous attardons pas, nous devons trouver encore où manger. Le porche de l'église n'est malheureusement pas assez profond, et puis cela ne se fait pas... Nous descendons la rue et nous rapprochons d'un autre quartier de la petite ville. Il s'agit en fait d'un couvent dominicain fondé en 1608 et situé à proximité de l'hôpital. La chapelle est très belle, surmontée d'une vierge rouge. Et, miracle, l'accès au couvent se fait par un grand porche suffisamment couvert pour manger dessous. Nous mangerons royalement, sans doute vers 13h, devant un magnifique portail, d'époque renaissance, avec bossages en pointe de diamant. Le contraste entre le portail, nos tenues de randonneurs et nos sacs à dos est saisissant. Deux mondes. Nous sortons les sandwiches de nos sacs et mangeons avec appétit. Nous n'aurons pas le temps de sécher mais au moins nous sommes au sec. Le porche est suffisamment large pour laisser passer les voitures. Les véhicules vont au pas, plusieurs automobilistes nous saluent en train de manger. On les entend presque nous dire « bon appétit » !

Lorsque vient le moment du dessert – une pomme – je me lève pour regarder ce qui se trouve derrière le portail situé en face de nous, de l'autre côté du porche. C'est l'accès à la chapelle, celle-ci n'est pas accessible, mais visible depuis le narthex à travers des barreaux. Au fond se trouve une vierge en bois découverte miraculeusement en 1512. Je reste dans le narthex pour manger ma pomme, il y fait plus chaud que sous le porche ouvert à tout vent ! Bruno me demande ce que je fais et je lui dis que la chapelle est très belle. Il me rejoint et reste au chaud avec moi... Nous laissons nos affaires de l'autre côté de la rue, sous le portail renaissance. La scène est surréaliste, nous voici au milieu d'un décor architecturale unique et magnifique au milieu duquel nous avons pris dans la

plus grande simplicité notre repas.

Nous quittons Pradelles émerveillé mais en ayant quand même pris un peu froid. Après un passage dans les toilettes municipales situés judicieusement le long du chemin nous revoici rapidement à la campagne, dans des paysages très verts. Les vaches, les chevaux, sourient à notre passage. Nous sommes en bon chemin jusqu'à Langogne, notre prochaine étape.

Après quelques heures nous voici arrivée à Langogne. L'entrée de la ville n'est pas accueillante, bruyante le long de la nationale. Pourtant Bruno est fou de joie : de l'autre côté de la route, près d'un pont enjambant l'*Allier* se trouve un âne ! C'est le premier que nous croiserons. Bruno est trop heureux, il veut s'approcher pour mieux le voir et le caresser. Le baudet est chargé comme un mulet ! Il a le poil gris foncé, les oreilles bien dressées. L'âne est attaché à un arbre et se trouve stationné sur un parking encombré de bus. Nous apprendrons plus tard que de nombreux randonneurs pratiquant le sentier de Stevenson commencent à Langogne. La ville est en effet pourvu d'une gare ce qui facilite l'accès.

Ému et heureux comme peut l'être un enfant de son âge, Bruno quitte l'âne. Ainsi ce n'était pas une légende, il y a bien des ânes qui font ce sentier, il pourra le dire à sa maman ce soir au téléphone ! Voir Bruno heureux me rend heureux et j'oublie la fatigue, la pluie, les kilomètres, le bruit de la nationale – enfin pas longtemps.

Après quelques centaines de mètres, après avoir traversée une rue couloir aux immeubles manquant d'entretien, nous arrivons enfin au cœur de Langogne dans le secteur de loin le plus intéressant de cette finalement très jolie petite ville. Le contraste est saisissant, nous nous sentons bien ici et sommes heureux d'être arrivée. Bruno s'assied, il est fatigué, il s'installe sur une place qui a plutôt des allures de parking, mais entourée de belles bâtisses dont une chapelle romano-byzantine et une église, plus simple, mais qui paraît plus ancienne et amputée de son clocher. Au centre de la place se trouve une croix en fer rappelant que nous sommes dans un secteur historique à vocation religieuse.

Comme nous sommes en avance pour accéder à notre gîte du jour, répondant au doux nom de « Mas de l'oncle-Joseph », j'appelle le gîte pour savoir si nous pouvons arriver un peu plus tôt. Au téléphone un homme très gentil me répond, il me dit que nous pouvons venir d'ici 30 minutes. Il va faire une sieste, nous pourrons l'appeler à nouveau lorsque nous serons arrivés. Je profite de cette demi-heure pour faire un tour au centre ville. Je propose à mon fils de m'accompagner mais il décline, il est trop fatigué. Il gardera mon sac avec lui ce qui allégera mon dos – je commence à avoir des petites douleurs de ce côté ci également.

Le centre ville de Langogne, quoique petit, est une réelle belle découverte, il s'agit d'une ville d'origine médiévale encore enserrée dans des murailles sur-bâti. La forme de la ville d'origine, elliptique, est encore bien lisible. En faisant le tour pour découvrir la ville j'ai le sentiment, à force de tourner en rond, de devoir pénétrer au cœur de la ville pour mieux percer son secret. En attendant je découvre tout autour de ce cœur de beaux monuments : un marché couvert du XVIIIème et de belles maisons en pierre. Attablés, en terrasse à un café – il s'est arrêté de pleuvoir - je vois plusieurs randonneurs, reconnaissables à leur sac à dos. La ville est une étape possible sur le sentier, mais d'autres continuent leur chemin comme cette jeune femme que j'ai croisé à plusieurs reprises sur mon chemin. A Langogne elle m'indique qu'elle continue son chemin encore quelques kilomètres pour une autre étape. Nous nous recroiserons dans les jours suivants.

Après avoir passé un jolie porche, se trouve au cœur de la ville une église romane, très simple, mais

avec un magnifique portail de style flamboyant.

Une fois la visite effectuée je rejoins Bruno qui est juste à côté. Nous marchons encore 5 minutes à travers la ville pour rejoindre notre hébergement.

Le « Mas de l'oncle Joseph » est un peu à l'écart, notre hôte m'avait indiqué au téléphone que la maison se trouve juste à côté d'un supermarché. En effet nous trouvons facilement la maison, au bord d'une route passante. La maison a du charme, d'allure accueillante elle possède deux niveaux. Une fois devant la porte principale, située en contrebas, comme je ne vois pas de sonnette je frappe à la porte, mais puisque personne ne répond je retéléphone. Notre hôte nous indique d'aller à l'étage, en effet au-dessus, au niveau du pignon se trouve une deuxième porte que je n'avais pas vu où est indiqué de façon stylisé le nom de notre pension pour la nuit.

Un gentil Monsieur nous ouvre... c'est un monsieur très accueillant, pourtant ce n'est pas l'oncle Joseph, il s'appelle Didier. J'apprendrais plus tard que Joseph était son oncle et que c'est à lui qu'appartenait la maison. Nous sommes les premiers arrivés dans la chambre d'hôte qui s'avère en réalité être une ancienne grange, entièrement aménagée en un vaste loft sur deux niveaux (combles et sur-combles). La très grande pièce est divisée en plusieurs espaces comportant plusieurs lits doubles et plusieurs lits simples. Une cuisine entièrement équipée se trouve au cœur de la pièce. Au fond une grande salle de bains avec douche est aménagée. Le logement est parfait pour la nuit et bon marché.

Didier a eu la délicate attention de mettre en route un poêle situé dans la grande pièce pour sécher nos vêtements et chaussures. Nous sommes en effet à nouveau arrivés trempés. Chaque lit dispose d'un portant très pratique pour accrocher ses vêtements. Très vite je remarque en accrochant nos serviettes sur notre portant que ceux-ci remplissent une double fonction, il permet de ranger et faire sécher nos affaires mais aussi permet une intimité en jouant indirectement le rôle de paravent. Ce logement est décidément très bien pensé. Nous utilisons l'un des portant disposé dans la pièce pour l'approcher du poêle généreusement pourvu en bois. La chaleur fait du bien autant à nos corps qu'à nos vêtements et chaussures.

Je profite de ce moment de calme pour prendre ma douche et me changer. Mes pieds ont gonflés je découvre un début d'ampoule à l'arrière du pied droit et une petite ampoule au petit orteil. Pour l'instant cela ne me fait pas trop mal mais dès demain je mettrai un *Compeed*. Bruno n'a heureusement pas mal aux pieds, et n'a aucune ampoule.

D'autres personnes arrivent, d'abord un couple puis une femme seule. J'en profite pour laisser Bruno se reposer et part faire quelques courses au supermarché tout proche. Je longe la grande route et après une centaine de mètres arrive surpris au vaste parking, le magasin est plus grand que ce que je pensais. Langogne ma foi n'est pas une si grande ville mais le commerce, bien situé au bord d'une voie passante est probablement fréquenté par les habitants des communes alentours. Ou alors c'est moi qui voit les choses en grand après avoir fréquenté quelques épiceries... on perd vite ses habitudes quand on marche, on oublie la ville, la foule et ça fait du bien car on voit les choses avec d'autres yeux. Un regard neuf, une nouvelle acuité, les contrastes sautent à la figure.

Je fais mes deux/trois courses pour ce soir. Bruno a commandé des pâtes, c'est lui le chef il décide du menu. Je prends aussi des fruits et de quoi nous faire à manger pour le pique-nique du lendemain midi. Les courses sont rapidement terminées, je retransverse le parking et retourne chez l'oncle Joseph.

Tout le monde est bien installé, près de son lit ou près du feu. Deux personnes sont encore attendues dans la soirée. Didier nous propose un apéritif offert vers 19h00.

Les conversations s'engagent. Notre hôte nous offre un vin blanc « fait maison ». Pour Bruno ce sera du sirop. Une dame seule fait Stevenson dans le sens contraire – 3 étapes – jusqu'à Puy-en-Velay puis rejoint une amie qui marchera jusqu'à Paris pour se lutter contre l'autisme. Une marche militante donc. Les gîtes d'étapes réservent des rencontres variées, passionnantes. Bruno ne parle pas mais il écoute. Il me parle souvent de ces rencontres lorsque nous sommes seuls. L'autre couple, proche de la retraite, randonne souvent et nous donne quelques idées de randonnées. Ils nous parle du *Tour de l'Aubrac* dans le Massif Central. Pourquoi pas un de ces jours ?

Ces marches ne sont finalement qu'un prétexte. On marche parce-qu'on aime marcher, comme celui qui pêche, pêche parce-qu'il aime faire ça. Je me rend compte aussi du nombre de possibilité, du nombre de GR possible. On a finalement l'embarra du choix sans forcément aller au bout du monde.

Je parle de mon côté des Vosges que finalement peu de gens connaissent – je m'en rendrais compte tout le long de la randonnée. Si tout le monde semble connaître Strasbourg, au moins de nom, pour l'Europe, ou le marché de Noël. Beaucoup semble ne pas connaître les Vosges. Les Vosges, une montagne ? Au fil des conversations, et je m'en rend compte depuis que j'ai fait Compostelle, les Vosges semblent souffrir d'un désamour, d'une méconnaissance et surtout souffrir de beaucoup de préjugés. Étant né dans les Vosges, à Remiremont, je me fais une joie de défendre cette belle montagne. J'y marche depuis 30 ans, ai parcouru le GR5 jusqu'à Belfort sur toute la longueur au moins 2 fois et pourtant j'y ai encore tant à découvrir. Et puis je l'ai même survolé une fois en avion et j'avais été étonné par le relief bien plus prononcé qu'on ne le pense ! Qu'on se le dise, les Vosges c'est le plus souvent des sentiers avec un dénivelé qui peut être important, alors que Stevenson ce sont plutôt des chemins ou des routes avec un dénivelé très progressif. Bien sur les Vosges ne sont pas les Pyrénées ou les Alpes mais c'est une montagne !

Les deux femmes que nous attendions nous rejoignent peu après avoir commencés l'apéritif. Didier leur sert chacun un verre. Il s'agit de deux jeunes lyonnais, Julie et Sonia, la trentaine. Elles mettent tout de suite beaucoup de gaieté autour de la table. Avant de nous rejoindre pour l'apéritif elles sont aller réserver un restaurant à Langogne et mangerons sans nous ce soir. Elles nous font beaucoup rire, ce sont de bonnes vivantes qui aiment discuter et s'amuser. A Lyon elles travaillent beaucoup et n'ont qu'une semaine de congés ensemble. Alors elles en profitent au maximum. Elles vont faire Stevenson sur une semaine en partant de Langogne demain. Il s'agit de deux amies qui partent régulièrement ensemble en vacances. Le covid les a beaucoup marquées, les empêchant de se déplacer librement et elles avaient besoin d'être au vert. Au fil des conversations et des rencontres je remarquerai combien les citadins ont beaucoup plus été marqués par les restrictions de déplacement lié au covid que les ruraux... 1km 1h par jour ça laisse des traces surtout en appartement...

Didier nous ressert un deuxième verre, les conversations sont animées, le vin est bon et notre hôte décidément très sympathique. Très vite on constate un clivage, jeunes et moins jeunes concernant la gestion du covid, gouvernement trop ferme ou pas assez, alors on change vite de sujet, personne ne tient à franchement gâcher la soirée ni à finir par être désagréable. De toute façon Julie et Sonia ont réservées pour 20h00 alors elles doivent nous quitter.

Bruno m'aide à faire la cuisine ou plus exactement c'est moi qui l'aide puisqu'il s'est occupé de faire chauffer l'eau des pâtes... il sait déjà bien cuisiné – mieux que moi probablement – cela lui sera très utile lorsqu'il sera plus grand.

Nous partageons la même table mais chaque groupe de randonneur mange un plat différent. Le repas est plus sage que l'apéritif. Les autres randonneurs sont à la fois admiratifs du fait que Bruno fasse Stevenson mais en même temps ils pensent parfois que c'est difficile ou trop de kilomètres à son âge. J'aurai le sentiment à plusieurs reprises de devoir un peu me justifier : il a déjà fait une semaine sur le chemin de Compostelle avec moi lorsqu'il avait 10 ans et il marche régulièrement sur plusieurs jours depuis qu'il est petit... et puis nous habitons près des Vosges... je répéterai cette prière une bonne dizaine de fois tout le long de la randonnée comme pour me justifier et rassurer les randonneurs. Mais le plus souvent j'ai laissé Bruno parler et aux gens lui demander s'il aime marcher. Bien sur la réponse est positive et je ne l'ai pas forcé à m'accompagner.

Nous nous couchons finalement tôt, les conversations ne continuent pas après le repas. Chacun regagne son lit. Julie et Sonia ne rentreront pas très tard, vers 21h30, demain elles ont besoin de démarrer en forme.

Etape 4 : Langogne - Laveryrune (Colonie l'Espoir)

J'ai mis le réveil à 7h comme d'habitude. Je suis, avec Bruno, le premier levé. Mais comme la vaste chambre est ouverte, même en essayant d'être discret, tout le monde se réveille à peu près en même temps selon son rythme. Je prépare du café et demande qui en veut. Seul Sonia répondra favorablement, les autres prennent du thé ou ont commandé le petit-déjeuner à Didier pour 7h30. La pension propose en effet le petit-déjeuner en option. Pratique !

Le temps de nous préparer et nous partons les premiers, avant 8h. La météo n'est pas extraordinaire mais au moins il ne pleut pas. Nos habits et chaussures ont eu le temps de sécher. Nous remercions vivement Didier et saluons tous nos compagnons de chambres que nous n'aurons plus l'occasion de revoir par la suite.

Le Mas de l'oncle-Joseph est situé à la sortie du village, après avoir longé le stade nous voici déjà sur une petite route de campagne qui traverse les champs. Nous garderons un souvenir exceptionnel de notre nuitée et surtout de la gentillesse et l'accueil de son hôte, Didier.

Après environ trois kilomètres nous sommes à une importante intersection. A droite le GR70 continue son cours, en face de nous le GR700 – Régordane – file tout droit. En réalité pour nous ce n'est pas une décision à prendre puisque en préparant la randonnée j'ai pris la décision de couper par le GR700 afin de gagner une étape. Comme je l'ai dit au début nous avons fait le choix de faire le sentier de Stevenson en dix jours quitte à prendre des raccourcis... c'est aussi ce qui fait l'intérêt du sentier, on n'est pas obligé de le suivre à la lettre selon son temps / sa fatigue etc.

Ce « raccourci » est en réalité un véritable chemin, très agréable, qui nous fait passer à travers la forêt, un hameau comportant quelques maisons, dont l'une vient d'être superbement rénovée. Comme souvent depuis le début de la randonnée les maisons anciennes sont en pierres apparentes.

Devant l'une des maisons une corde nous indique la météo. D'après le panneau voici comment il faut interpréter la forme de la corde :

- corde sèche : beau temps
- corde mouillée : pluie
- corde agitée : vent

- corde raide : froid, gel
- corde invisible : brouillard épais... ou la corde a été volée !

Je touche la corde elle est légèrement humide... effectivement nous sommes sur la bonne voie niveau météo. A force de descendre dans le sud on devrait enfin trouver le beau temps. Peut être demain ?

Décidément les habitants savent comment s'adresser aux hôtes de passage car à l'entrée d'une forêt nous trouvons sur un grand panneaux de bois présenté de façon rustique, cette prière :

« *PRIERE DE LA FORÊT...*

*HOMME ! Je suis la chaleur de ton foyer par les froides nuits d'hiver, l'ombrage ami lorsque brûle le soleil d'été, l'eau des rivières et des sources.
Je suis la charpente de ta maison, la planche de ta table.
Je suis le lit dans lequel tu dors et le bois dont tu fais tes navires.
Je suis le manche de ta houe et la porte de ton enclos.
Je suis le bois de ton berceau et de ton cercueil.
Je suis le pain de la bonté, la fleur de la beauté,
écoute ma prière.... NE ME DETRUIT PAS ! »*

Chaque année pendant l'été on entend parler de feu de forêt partout dans le monde. Cet été il a fait près de 50° à Vancouver, alors cette prière elle nous fait du bien. Beaucoup de gens sont attachés à la nature et y font attention, pourtant la déforestation continue et les forêts brûlent davantage avec le réchauffement climatique.

Bientôt, après quelques kilomètres, nous retrouvons le GR70. Au loin nous voyons un petit groupe de randonneurs, ils font une pause. Avec Bruno nous décidons de continuer quelques centaines de mètres car j'ai vu sur ma carte qu'il y avait un peu plus loin un étang avec une aire de pique-nique.

Après quelque mètre un nouveau panneau à côté de la marque « blanche et rouge » de notre sentier nous indique que nous allons marcher sur un chemin qui existait déjà au moyen-âge... Peu après nous arrivons devant l'étang. Je suis très agréablement surpris car il s'agit en fait d'un beau point d'eau séparé quasiment en deux par une presque île de faible largeur. Le long de cette presque île se trouve plusieurs bancs, fabriqué avec des rondins de bois, placés en face de ces quasi deux étangs. Un étroit chemin parcourt la presque île. De part et d'autre se trouve des arbres. L'endroit est bucolique à souhait, presque improbable. Nous sommes seul et nous installons d'un côté. Je repense à ces randonneurs que nous avons croisés et qui étaient inconfortablement installés pendant leur pause. Il est trop tôt pour déjeuner mais nous sortons nos barres de céréales. C'est un peu le rituel, chaque jour vers 11h nous faisons une pause un peu plus longue pour manger un encas, le plus souvent une barre de céréales. Bruno apprécie ces petites pauses « améliorées » qui agrémentent notre quotidien.

Bientôt après quelques vues sur la vallée nous arrivons au château de Luc. Le château médiéval date du XIIème, il est en ruine mais le donjon a été restauré. En 1878 on a même été érigé une statue de Notre-Dame de Luc sur le donjon. Un panneau explicatif nous apprend que Stevenson est passé devant le château peu après l'installation de la statue. Il fera d'ailleurs étape à Luc.

Nous montons au sommet du donjon d'où la vue est superbe malgré le ciel couvert.

En redescendant du donjon je croise au pied d'une tour la jeune femme que j'avais déjà vu au centre de Langogne la veille. Elle nous reconnaît tout de suite – on ne croise pas souvent un père avec son fils - et nous nous saluons. Nous discutons quelques minutes. Elle se prénomme Justine. Elle randonne seule et fait la totalité du GR70 « sentier officiel de Stevenson » depuis Puy-en-Velay. Elle a le regard intense, impossible de manquer ses très beaux yeux bleus, elle n'est pas très grande, les bras musclés et on sent qu'elle n'a pas peur de voyager seule. Justine a une présence qui inspire confiance et honnêteté.

Je lui raconte notre parcours et les raccourcis que l'on s'autorise. Elle m'apprend que c'est la première fois qu'elle vient dans la région, j'en profite alors pour lui dire que nous étions dans les Cévennes l'an dernier en vacances en famille et que c'est à l'occasion de ma lecture du « Voyage dans les Cévennes avec un âne » de Stevenson que j'ai découvert d'une part le sentier et la région. C'est pour cette raison que nous sommes là à nouveau, pour découvrir la région différemment, à un autre rythme – à pied. Comme je suis en confiance je lui dis que j'aime me fier au hasard des rencontres. C'est un peu de la sérendipité me dit-elle. C'est bien ça, elle a mis le mot juste sur ce que je fais naturellement. Avec la nuance toutefois que j'aime approfondir les choses et évite de m'éparpiller, c'est pourquoi je lis rarement des livres « par hasard ».

Justine me demande si nous passerons par Notre-Dame-des-neiges. Elle me conseil de faire la visite de ce haut lieu spirituelle. Elle a réservé la nuit la bas... j'apprendrai plus tard qu'il faut réserver des mois à l'avance pour avoir la chance de dormir dans cette Abbaye. La nuitée est gratuite (via don) mais il faut être organisé !

A ce moment là je me dis que nous passerons par Notre-Dame-des-neiges faire la visite si Bruno n'est pas trop fatigué. Mais je n'y crois pas trop, je préfère garder nos forces, nous n'avons pas encore fait la moitié de la randonnée, il reste du chemin.

Nous nous séparons au pied du château de Luc. Plus jamais je ne recroiserai Justine. Elle m'a inspiré beaucoup de force et de détermination, elle n'a même pas 30 ans, je l'imagine volontiers chaque année faire seule un nouveau chemin.

Très vite nous sommes au centre de Luc. En regardant ma carte je vois que le chemin bifurque à un croisement au centre du village. Pourtant deux traits « blanc et rouge » sur le chemin m'indique une autre direction. Je comprend alors rapidement qu'il s'agit d'un nouveau GR70, plus direct. Deux options s'offrent à nous à ce moment là, prendre le nouveau chemin, plus direct ou suivre l'ancien GR70 – probablement celui qu'a emprunté Stevenson – qui passe par la montagne à proximité. Il est à peine midi nous choisissons le chemin que j'avais balisé en amont, c'est à dire le vieux chemin. Nous ne le regretterons pas. Mais avant cela nous nous installons sur un banc idéalement situé près d'une fontaine pour manger. L'eau est potable, le banc confortable, avec vue sur le village. Que demander de plus ?

Nous quittons rapidement Luc et gravissons une colline. Le début n'est pas sympathique car il suit la route mais ensuite nous suivons un ancien chemin. On voit bien les balises « rouge et blanc », non entretenu mais encore visible. Le vieux chemin est agréable et passe par la forêt puis des champs. Depuis les champs en altitude on a de beaux points de vue sur le château de Luc. Pas de regret d'avoir pris cet itinéraire... Bientôt nous passons à côté d'une clôture avec des vaches, puis plus loin un troupeau de moutons. Nous ne le remarquons pas tout de suite, mais les moutons sont gardés par des chiens de berger tout blanc ! A peine arrivons nous le long de la clôture que deux chiens se mettent à aboyer bruyamment. Le contraste est impressionnant avec la quiétude qui nous environnait jusqu'à maintenant. Nous regardons les moutons, ils ont été fraîchement tondus et sont

tout mignon mais les chiens ne semblent pas gentils du tout. Ils montrent des crocs. Notre présence les dérange... nous continuons à marcher le long de la clôture et ils nous suivent en aboyant toujours ! Heureusement que la clôture est solide car les chiens ne sont pas rassurants, ils font presque peur. Je m'approche à peine de la clôture pour leur dire de ne pas aboyer si fort et qu'on ne veut pas voler leurs moutons mais ils font mine de ne rien comprendre et surtout aboient encore plus forts ! Les chiens sautent, la clôture est trop haute heureusement, je me recule. Nous continuons à avancer. Bruno est très impressionné, moi aussi. Nous repérons un peu plus loin un autre chien tout blanc. On dirait une fratrie de trois frères... le 3ème ne dit rien, il est couché, mais on se doute qu'il viendrait volontiers en renfort en cas de besoin. Nous ne traînons pas et avons hâte de quitter la clôture. Dommage les moutons étaient si beaux et si calmes : quel contraste !

Après coup cette épisode nous a fait bien rire avec Bruno. Les moutons sont bien gardés dans la région. Nous voici maintenant sur un chemin avec d'un côté la forêt et de l'autre une vue dégagée. A nouveau nous voyons de l'autre côté du chemin un troupeau de vaches brunes en train de paître. En arrière plan on voit des montagnes. Tout est vert. Le chemin commence à redescendre. Rapidement nous voici arrivé sur une petite route, puis un pont qui enjambe un petit ruisseau qui se jette dans l'Allier un peu plus loin. Nous croisons quelques maisons, quelques fermes et surtout un château, le château de Labro. Je crois lire sur le linteau surmontant l'entrée « 1787 LABRO 1937 ». La demeure se situe dans le hameau de Labrot (avec un « t » à la fin).

Il s'agit d'un très beau château en pierres, néo-médiévale, très photogénique avec sa grande tour carré et ses deux échauguettes de chaque côté. L'édifice n'était pas occupé au moment de notre passage mais il semble bien entretenu. Bien que de construction récente l'édifice a des allures de petit château médiéval. Bruno est assis sur un rebord en pierre pendant que je prends des photos. Je suis plus excité que Bruno, mais peut être est-il fatigué, nous ne tardons pas à reprendre le chemin et quittons le château.

Au loin on voit Luc et son château – médiéval celui-ci - surplombant le village. Nous ne regrettons pas d'avoir fait ce détour, nous apprendrons plus tard que le chemin que nous n'avons pas pris – le nouveau GR70 – suit une route et est peu agréable. Parfois on coupe, parfois on rallonge son itinéraire.

Bientôt nous arrivons à Laveyrune, en Ardèche, notre destination du jour. Le village est tout en longueur et suit l'Allier. Nous traversons un pont surmontant la rivière. Il y a de belles maisons anciennes dans le village mais aussi des maisons de vacances à l'abandon. Ce soir nous dormirons justement dans une colonie de vacances nommé « La colonie de l'Espoir ».

La colonie est tout au bout du village. Le trajet est long, nous sommes content d'arriver. Il n'est pas encore 16h et nous devons attendre l'ouverture. Une dame qui fait partie de l'équipe de la colonie nous invite à attendre sur une table avenante installée devant l'édifice. Par contraste, au premier regard, le bâtiment de la colonie de l'Espoir n'est pas très avenant. Il s'agit d'un vaste édifice comportant deux ailes d'un seul niveau, séparé par un bâtiment principal sur deux niveaux et abritant les communs. Le bâtiment, tristounet, décrépit, fait clairement communisme de l'« ex-RDA », mais il est aussi le reflet d'une époque qu'on croyait révolu : la vie en collectivité... Devant la colonie se trouve une vaste pelouse et quelques voitures stationnées sur la pelouse. Il reste encore largement de la place pour faire une partie de football.

Nous apprendrons plus tard que l'aile de gauche accueil des colonies et celle de droite des randonneurs. L'édifice peut accueillir 60 personnes. Ce soir nous serons une trentaine à dormir.

Nous sommes les premiers à nous installer sur la table de pique-nique installé devant l'édifice. Bientôt un homme d'une soixantaine d'année nous rejoint. Il halète fortement et est heureux d'être arrivée. Fatigué il pose ses affaires et commence à bavarder. Il m'apprend rapidement qu'il est en retraite depuis quelques années et marche beaucoup depuis cette période. Avant il n'avait pas le temps. L'année de sa retraite il a fait Compostelle jusqu'au bout, pendant plusieurs mois, en partant depuis chez lui. Depuis il n'a pas arrêté de marcher. Je l'écoute encore me parler de Compostelle, ses souffrances, c'est passionnant. Je suis toujours admiratif lorsque je vois quelqu'un faire un périple aussi long, seul. A chaque fois on me dit que c'est difficile, mais les gens persévèrent. Le plaisir est supérieur à la souffrance. Ce genre de périple au long cours est toujours l'occasion de multiples aventures et anecdotes.

Une dizaine de minute plus tard un autre homme, plus âgé nous rejoint. Il m'inspire tout de suite beaucoup de sympathie. Chapeau de cow-boy visé sur la tête, barbe de plusieurs jours, c'est un papy dynamique qui fait Stevenson. Son nom est Yvan. Il marche depuis très longtemps et a lui aussi déjà fait Compostelle jusqu'au bout et bien d'autres randonnées au long cour. Yvan est humble, expérimenté et surtout un marcheur qui sait se ménager, il connaît bien son corps et son rythme. J'apprendrai plus tard qu'il a 72 ans. C'est le doyen des personnes que nous ayons rencontrés.

Bientôt les portes de la colonie s'ouvrent. Les chambres sont à l'image de l'édifice : sobres, fonctionnelles, comme on imagine une colo « à l'ancienne » mais aussi dans ce qu'elle offre de meilleure en terme de collectivité. Déception toutefois pour Bruno nous ne partagerons pas la même chambre avec les randonneurs avec qui nous avons attendu l'ouverture des portes. Les grandes chambres disposent de quatre lits et les plus petites deux. Les hommes sont séparés des femmes et les couples ou groupes sont mis à l'écart... Bruno et moi sommes donc dans une chambre de deux. La chambre est spartiate, monacale et réduite au minimum, quoique parfaitement fonctionnelle : deux lits simples, un bureau, une chaise, deux petites table de chevet et une armoire. Le tout dans une chambre qui ne doit pas dépasser 10m². Simple et efficace je vous le disais.

J'apprendrais très vite que certaines mesures anti-covid ont été prises, par exemple dans les grandes chambres seul un lit sur deux est occupé. Comme l'édifice est grand ils peuvent se le permettre. C'est la première fois que l'on voit ça dans un hébergement depuis notre départ.

La météo étant plus clémente j'en profite pour faire une « grande » lessive et accrocher nos vêtements. Les douches et les sanitaires ont été rénovés, l'intérieur se révèle finalement plus moderne que l'image que l'on en a d'extérieur. Encore une fois tout est hyper bien prévu : des séchoirs et même des pinces à linges sont disponibles à l'extérieur, je ne suis pas le seul à en profiter.

Je retourne dans la chambre me reposer et lire un peu. Bruno se repose, je l'ai autorisé, comme chaque jour pendant les vacances à jouer une heure sur son téléphone. Après ma séance de lecture qui a peut être duré une heure je ressort du côté où j'ai accroché mon linge... et là j'ai la très bonne surprise de retrouver quelqu'un que je n'avais pas vu depuis hier matin : Agnès !

Agnès est installée à une petite table ronde, les yeux fermés, le visage incliné, elle prend un bain de soleil. Je n'ose la « réveiller » mais elle ouvre les yeux instinctivement sans savoir qui s'approche doucement. Quelle joie de nous retrouver ! Notre dernière rencontre remonte à hier matin pourtant j'ai l'impression que cela fait une semaine que l'on s'est quitté ! Quand on marche il se passe tellement de choses, la notion du temps n'est pas la même. Quelle différence entre passer sa journée au bureau assis devant son ordinateur et marcher...

Cela ne fait même pas 36 heures que nous ne nous sommes plus vu, pourtant nous avons tellement

de choses à nous raconter. Le chemin est difficile pour Agnès, elle avance moins vite que nous et du coup arrive plus tard, à moins de temps pour se reposer. Ses pieds lui font mal. Pourtant quel expérience, elle ne regrette pas d'avoir pris le chemin, seule. Malheureusement faute d'avoir réservé ses hébergements en amont, elle est bloqué pour la suite. Je ressens de la frustration chez Agnès, mais en même temps elle a le sourire, elle est heureuse d'avoir pu continuer jusqu'ici. Elle prendra le bus puis le train demain à la Bastide-Puylaurent après avoir marché encore quelques heures. Une petite étape donc pour elle demain.

Nous discutons randonnée, elle aimerait s'équiper d'une tente pour être plus autonome, comme Sabine que nous avons rencontrée lors de la deuxième étape. Je lui explique les avantages/inconvénients de la randonnée en tente du haut de mes vingt années d'expérience... ces moments sont précieux et j'en ai bien conscience.

Puis nous changeons de sujet. Agnès a un livre à côté d'elle, j'ai oublié le titre car je ne l'ai pas noté, elle me fait lire la 4ème de couverture, le texte me parle. Agnès et moi partageons un certain humanisme, un amour de la vie, de la nature, des rencontres. De la simplicité aussi en appréciant ce soleil qui nous réchauffe et bientôt se couche. Au fil des discussions j'apprendrai que le père d'Agnès était prof de français mais qu'enfant elle n'écoutait pas ses conseils de lecture. Son père était un grand connaisseur de l'œuvre de Camus, c'est également un auteur que j'aime beaucoup et que j'ai découvert au lycée puis à nouveau bien plus tard... Cette année elle a lu *Martin Eden* de Jack London et je n'en reviens pas car moi aussi j'ai lu ce livre récemment, c'est même l'un des derniers que j'ai lu ! Alors elle me dit que ce n'est qu'un hasard... mais justement quel hasard.

Je me suis retrouvé sur ce sentier de Stevenson justement un peu par hasard. Sans le covid et cette envie d'évasion, de grand espace, de nature retrouvée, je ne serai peut être pas parti.

En tout cas de grands moments de sollicitude comme j'ai passé avec Agnès ce soir là, ne me font pas regrette cette petite prise de risque en quittant mon petit confort et en allant vers l'inconnu. Quel inconnu, quelle beauté sous ce soleil couchant, quel hasard des rencontres !

Elle me parle aussi de son mari et de ses deux filles qu'elle va retrouver bientôt. Ses filles sont en colo et elle va encore profiter un peu avant leur retour. Finalement elle sera rentrée plus tôt que prévu chez elle et pourra passer du temps avec son mari avant le retour des filles.

19h00. C'est l'heure de passer à table. Nous nous dirigeons tous vers le bâtiment commun situé au centre. Une surprise nous attends mais ce n'est pas une bonne nouvelle. Les tables sont dressés par groupe et chacun est placé par le staff de la colonie. Une chaise sur deux seulement est occupée ce qui laisse de l'espace entre nous – covid oblige. Je suis placé en bout de table, Bruno à côté de moi et plus loin les deux personnes qui nous ont rejoints sur la table de pique-nique en arrivant. Le monsieur d'une soixantaine d'année et Yvan notre sage doyen. Les discussions aussi inconfortablement placés sont difficiles et pas agréables... je demande à me déplacer mais le sexagénaire me fait comprendre que ce n'est pas une bonne idée... si on a été placé comme ça c'est que ce n'est pas pour faire autrement. Je suis un peu déçu mais je prends acte. Ce sera donc un repas quasi en silence avec mon fils. Je n'ai pas envie de crier pour me faire comprendre ce ne serait pas agréable. Au bout de la table il y a un vieux monsieur, il mange en silence. Le repas est servi par deux dames qui travaillent à la colonie. Elles sont attentionnées et aimables. En entrée nous avons de la soupe. Bonne idée il ne fait pas si chaud. Puis en plat de la saucisse de Lozère. C'est la 2ème fois que l'on nous sert ce plat depuis le début de la randonnée, on se dit avec Bruno que cela doit être une spécialité. Effectivement on nous apprend que les saucisses viennent de la ferme juste à côté. A table il y a également quelques pichets de vins. J'ai oublié ce que l'on a reçu en dessert mais

je garde un très bon souvenir du repas. La cuisine est située derrière un passe plat, comme dans un self, on voit le personnel ce qui est bon signe. Quel dommage que tout aspect de convivialité ait été supprimé avec ces espacements aliénants et incompréhensible – heureusement plus jamais cela ne se reproduira dans les autres hébergements.

Bruno file se brosser les dents, pour ma part je discute encore un peu avec quelques randonneurs à l'extérieur. Il fait encore beau ce soir, le soleil se couche, les couleurs sont belles. Nous sommes bien, la nuit sera belle.

Etape 5 : Laveyrune - Chasseradès (Gite Les Airelles)

Le lendemain matin le petit-déjeuner est servi vers 7h30. Nous sommes parmi les premiers avec Bruno. Chacun est placé de la même façon que la veille, c'est à dire à bonne distance. Le petit-déjeuner est servi sous forme de self-service, chacun se lève pour prendre ce qui lui fait plaisir ce qui est plus conviviale que la veille : on est plus proche quand on fait la queue pour se servir. Nous ne traînons pas trop. Je revois Agnès juste après le petit-déjeuner, pour la dernière fois, la salue et lui souhaite bonne route et bon retour. Plus jamais je ne la reverrai. Sans le savoir, par son optimisme, sa bonne humeur, son sourire, sa convivialité elle a contribué à ce que je garde un excellent souvenir du sentier de Stevenson. La vie, le bonheur ne tient qu'à ces petites choses qui ne coûtent rien.

Nous prenons le chemin, ça monte tout de suite. Nous passons à côté de la ferme et voyons les cochons, probablement de la même famille que ceux que nous avons mangé la veille... ils sont bien gras et ont de la place. Aujourd'hui c'est une petite étape, environ 20km, si nous marchons bien peut être ferons nous le détour jusqu'à Notre-Dame-des-Neiges, ça nous rajouterait 4km. Ce sera à voir sur le chemin en fonction de notre fatigue et notre avancement. En tout cas Bruno n'est pas contre, il est courageux.

La météo s'améliore, aujourd'hui il ne pleut pas. Il ne pleuvra pas même de la journée ce qui est une première depuis notre départ. Nous montons la montagne Ardéchoise et nous dirigeons à travers bois en direction du sommet d'Espervelouze. Nous croisons quelques randonneurs, et doublons un couple avec un chien. Nous nous arrêtons quelques minutes plus tard pour une pause. Le couple nous double à nouveau et nous discutons quelques instants. Le couple fait le sentier avec leur tente. Leur chien est un berger australien, il fait la randonnée avec eux, ils ont emmené beaucoup d'eau !

Ce n'est pas la première fois que nous croisons des randonneurs en autonomie, quel courage, surtout quand la météo n'est pas au rendez-vous. Mais cela s'améliore...

Arrivés au sommet c'est là que nous devons prendre la décision pour le détour jusqu'à Notre-Dame-des-Neiges. Le choix est vite fait, nous n'avons parcouru que 6km depuis le départ du jour, nous ne sentons pas ce détour de 4km avec du dénivelé. Tant pis nous n'irons pas sur les pas de Charles-de-Foucault. Si c'était à refaire nous aurions réservé dans l'Abbaye bien avant, avec des « si »... ce sera donc pour une autre fois.

Depuis le sommet nous profitons un peu de la vue, un chapelet de sommets s'étale à l'horizon. Le chemin descend en pente raide, tout droit, plein sud. Rapidement nous arrivons dans un charmant village avec un petit air du sud, la Bastide-Puylaurent. Nous enlevons nos vestes, le temps est

vraiment meilleur. Nous voici pour la première fois en tee-shirt, les bras à l'air libre.

Nous nous installons sur la place du village pour prendre un encas. Des randonneurs sont installés à la terrasse d'un café. A côté il y a un épicerie. Nous n'avons pas d'achat à faire car nous avons acheté notre panier repas à la colonie. Souvent j'ai pris la décision d'acheter mon panier repas dans les hébergements lorsqu'ils le proposaient pour deux motifs. Le premier : logistique, car il n'y a pas toujours d'épicerie ou supermarché sur le chemin avant 12h... aujourd'hui ce n'est pas le cas. Et le second : dans les paniers préparés, on a parfois de bonnes surprises, avec des produits plus variés que le sempiternel jambon-beurre.

Le café et l'épicerie sont installés dans le même bâtiment rénové, la commune est gaie, à la croisée de directions touristiques. A n'en pas douter, le soleil, le ciel bleu, améliore notre condition de randonneur. Sur un panneau routier je lis « Mende », la capitale de la Lozère. Nous sommes bien sur notre banc, sur la place de l'Église. Depuis la place, véritable spot au cœur du village, je vois un tabac-presse qui a installé quelques présentoirs à l'extérieur. Je vois au loin un présentoir avec des cartes postales qui pourraient nous intéresser... Je demande à Bruno d'aller choisir quelques cartes postales pour envoyer à la famille et donner des nouvelles. Il n'est pas tard, il fait beau alors nous rédigeons les cartes sur notre banc. Prévoyant j'ai déjà apporté des timbres, ils ne sont pas toujours en vente dans les bureaux de tabac. La poste est à deux pas, nous postons notre courrier. Décidément c'est une belle journée et un bien beau village.

Avant le départ nous visitons encore la petite église, elle fait tellement cliché au cœur du village, avec son clocher centrale et sa belle symétrie. A l'intérieur, les vitraux, modernes et très colorés sont magnifiés par la présence du soleil. La beauté est partout aujourd'hui.

Nous quittons progressivement le village, passons devant la gare – d'où partira probablement Agnès – et continuons notre chemin. Ça grimpe sec sur un chemin rocailleux large et pas très beau... et pourtant la beauté est sur le chemin accroché à un arbre. A côté d'un habituel marquage « rouge et blanc » on trouve un texte surmonté d'un levée de soleil en forme de fleur de lotus ayant pour titre « Graine de joie – révélez votre lumière ». Je le reproduit ici :

« Respire à pleins poumons, la respirations c'est la vie. Elle est ton ancre, ton énergie, elle est ton seul maître. Apprends, expérimente : maîtriser la respiration c'est maîtriser son mental.

Chaque « inspire », chaque « expire » te permet de vivre, c'est la seule chose dont tu as besoin. Tes organes savourent chaque « inspire » et l'arrivée de l'oxygène dans toutes tes petites cellules.

L'oxygène précieux qui permet la vie, et quand il se fait rare, savoure-le comme un cadeau unique et magnifique. Sois conscient de chaque « inspire » et « expire », là où la magie opère. Savoure la vie qui est en toi et qui entre en toi à chaque seconde et remercie ton cœur de battre, de s'adapter à chaque situation que tu rencontres et expérimentes. »

Je reconnais que le texte fait très « inspiration bouddhiste », « zen » mais je dois reconnaître qu'il m'a fait beaucoup de bien lors de cette montée, il arrivait au bon moment. Bruno ne le lis pas mais je ne peux que lui recommander de bien respirer. En cherchant plus tard j'apprends que ce texte fait partie d'un ouvrage nommé « Mes inspirations quotidiennes » de l'autrice Virginie Bertrand. Est ce l'autrice qui a placardé ce texte après son passage ou un zélé communicant ?

Nous continuons à marcher à un bon rythme malgré la chaleur et le dénivelé. Les vues sur la vallée sont belles. Nous sommes régulièrement doublés par des voitures et sommes un peu surpris. La voie

est carrossable et elle semble mener nulle part, à part au sommet. Peut-être y a-t-il un point de vue ? Certaines voitures vont à vive allure et on se pose des questions. La plupart des voitures montent et certaines redescendent. La plupart des conducteurs sont seuls, parfois avec la musique à fond la caisse...

Nous doublons deux jeunes femmes, la trentaine, en train de discuter. Un vélo nous double également.

Bientôt nous sommes au sommet du plateau. Il y a quelques randonneurs installés sur les deux tables présentes. Il est midi passé et décidons de manger après cette longue montée sous le cagnard. L'une des tables se libère, nous prenons place. La table est grande et nous nous étalons avec nos affaires.

Nous commençons à déballer le pique-nique que nous ont préparé les hôtes de la colonie de l'Espoir. C'est toujours une surprise lorsque quelqu'un vous prépare votre sandwich : qu'y a-t-il de bon à l'intérieur ? Pour agrémenter nos repas du midi je sors aussi un saucisson. Bruno aime le saucisson sec, quand on part en randonnée sur plusieurs jours, c'est sa petite récompense, j'essaie de nous trouver du bon saucisson local pour la semaine. Le saucisson sec à l'avantage de se garder au fond du sac et peut servir dans le cas où nous ne trouvons pas de nourriture sur le chemin – ce qui ne nous arrivera jamais sur le Stevenson.

Soudain je vois à une cinquantaine de mètres les deux trentenaires que nous avons doublés il y a une petite demi-heure. Je leur fait signe et leur propose de partager la table de pique-nique avec nous. Elles sont ravies : aucune table libre à l'horizon. La montée était longue et difficile, sous le soleil et pas très séduisante – chemin sec, poussiéreux et rocailleux. Pas agréable quand les voitures doublent...

On fait très vite connaissance et on se tutoie immédiatement. Anne et Marie sont amies, la première vit à Lyon, l'autre à Marseille. Je leur propose du saucisson que l'on partage tous ensemble de bon cœur. Anne et Marie font depuis 10 ans de la randonnée ensemble, presque chaque année. Elles sont admiratives de l'endurance de Bruno, elles l'ont vu marcher dans la montée. Je leur demande quelle randonnée elles ont préférée ces dernières années et qu'elles pourraient nous conseiller. Marie me parle du *Tour du Beaufortain* dans les Alpes, réalisable en une semaine. Encore une découverte, je connais si mal les Alpes, je n'y ai jamais randonnée sur plusieurs jours.

Une voiture passe à vive allure sur le chemin... nous sommes tous surpris de la présence de ces voitures sur ce sommet, bientôt nous allons comprendre leur présence...

Le repas se termine agréablement, Anne et Marie sont des jeunes femmes très sympathiques, joviales et souriantes, nous les aurons rencontrer simplement le temps d'une pause de même pas une heure et pourtant ce souvenir reste gravé dans ma mémoire.

Bruno et moi reprenons la route. Nous entendons en bruit de fond un bourdonnement de plus en plus présent. Devant nous à quelques centaines de mètres nous voyons derrière des sapins une éolienne, puis une deuxième. Le bruit est de plus en plus fort, pourtant ce n'est pas le grésillement habituel d'une éolienne, on dirait plutôt de la musique, les éoliennes font « boom » « boom » « boom » !

Sur le moment on ne comprend pas trop, il y a 4 ou 5 éoliennes visibles, peut être que le décalage entre la rotation des pales provoque ce bruit étrange plus proche de la musique techno que le bruit de plusieurs éoliennes ?

Au bord du chemin, des sapins avec à leur côté des éoliennes et bientôt notre premier camion ! Devant nous on a l'impression d'halluciner, un camion est stationné, entièrement tagué. Un homme tatoué avec piercing sort du véhicule et nous salue... tout devient clair nous ne sommes pas loin d'une *rave party* !

Adieu le chant des oiseaux, plus on avance maintenant plus on se rapproche de la *rave party*, et tout devient clair ! Les voitures, le « boom-boom », quel confusion ! Cette marche est vraiment improbable et nous croisons maintenant de plus en plus de ravers sur le côté, assis ou en train de rouler une « cigarette »... tout le monde est très poli et se salue mutuellement.

La musique est de plus en plus forte, nous croisons d'autres camions, puis, nouvelle surprise, le camion rouge des pompiers avec une douzaine de pompiers devant un barbecue ! Les pompiers nous demande si nous sommes vaccinés ! C'est bien évidemment une blague, vue nos tenus, pantalon de randonnée, bâton, ils se doutent qu'on ne va pas à la *rave-party*. Les pompiers ont été avertis par la police de la *rave-party* – nous apprendrons plus tard qu'elle n'avait pas été déclarée – leur présence est à titre préventif « au cas ou ». Juste après les pompiers, nous voici au cœur de la *rave-party* et c'est un autre spectacle : camions tagués autour d'une vaste clairière et quelques ravers debout en train de fumer ou discuter, personne ne danse, il est sans doute trop tôt. Mais la musique est à fond, bruyante, nous sommes dans le mouvement, partagé entre la marche et le bruit. Tous les ravers nous saluent, on le réalise très vite nous sommes pour eux des extra-terrestres !!

Nous passons rapidement notre chemin, d'ailleurs on c'est un peu trompé on a raté un symbole blanc est rouge, nous sommes allés quelques dizaines de mètres trop loin... l'ambiance nous a perturbé.

Il nous faudra marcher encore plusieurs dizaines de minutes avant de s'éloigner de la *rave-party* et d'être moins gêné par le bruit – malheureusement au bout d'un moment la musique étant trop forte, elle en devient désagréable. Sur le chemin on croisera encore de nombreux ravers, installés dans leur camion, leur voiture, ou tout simplement dans l'herbe sur le bas côté.

Ce spectacle improbable restera gravé longtemps dans notre mémoire et sera l'un des sujets de discussions principaux de la soirée...

Malgré l'éloignement du sommet nous entendons toujours la musique un bruit de fond, un bourdonnement, maintenant nous savons de quoi il s'agit. Bientôt après encore une bonne heure de marches nous arrivons à l'hébergement. Comme d'habitude nous sommes un peu en avance, mais pas les premiers. Ce soir nous dormirons au « Gîte les Airelles » tenu par un sympathique couple.

Une table de pique-nique est libre nous l'occupons instantanément avec Bruno pour nous reposer. J'enlève mes chaussures. Je tâche de faire attention à mes ampoules, heureusement celles-ci ne m'empêchent pas de marcher. Un peu plus loin un couple se repose sur des transats, nous les saluons. Nous les avons déjà croisés dans un autre hébergement.

Comme nous sommes en avance nous devons attendre l'ouverture du gîte – une habitude. Il fait beau et nous profitons du soleil. Yvan que nous avons croisé la veille à Laveyrune nous rejoint sur le banc. Nous sommes ravis de le revoir. Il semble un peu fatigué mais discute volontiers. La jeune femme installée sur son transat nous rejoint et nous demande comment c'est passé la journée . Très vite on parle de la *rave party* qui a surpris tout le monde... il paraîtrait qu'un hélicoptère à même survolé le sommet ! Le couple vit en Belgique. Lucie est étudiante, son copain, Adam, est Néerlandais mais elle est française, originaire de Haute-Savoie. Nous avons croisé très peu de gens habitant à l'étranger et presque pas d'étranger tout court. Contrairement à Compostelle, le sentier de

Stevenson est très franco-français. Sans doute la situation sanitaire a-t-elle aussi limitée le nombre de randonneurs étrangers sur le sentier.

Le jardin est magnifique, vaste et plat avec une belle pelouse. Il se trouve à l'arrière la maison. On y trouve un poulailler, des transats, des chaises, bancs, et même un terrain de boule. Le jardin est clôturé d'un côté par la maison, de l'autre par la forêt. Le cadre est superbe.

La bâtisse est grande, elle est constituée de plusieurs corps de bâtiments mis côte à côte. Ainsi se succède un corps de bâtiment avec toiture curviligne puis un bâtiment plus classique avec toiture à deux pans, à nouveau un corps de bâtiment plus petit avec une toiture curviligne et enfin un nouveau bâtiment plus imposant avec une toiture à deux pans. La maison est tout en longueur mais la variété des bâtiments, non linéaire lui donne un rythme dynamique, comme une succession de maisons jumelées.

Revenons au jardin. Lucie l'étudiante qui vit en Belgique nous propose de faire un jeu. Je suis trop fatigué et Yvan décline aussi. Bruno est enthousiaste il adore jouer et saute sur l'occasion. Lucie, son copain Adam et Bruno vont donc jouer ensemble au boule pendant que nous faisons la sieste dans des transats...

16h00, le propriétaire du gîte ouvre bientôt la porte : « *Le gîte est ouvert, vous pouvez vous installer !* »

Le propriétaire est dynamique et avenant. Nous enlevons nos chaussures dans une vaste entrée vitrée et posons nos bâtons, tout est bien organisé pour l'accueil des visiteurs. Je félicite notre hôte pour l'architecture très originale du bâtiment et lui demande s'il s'agit d'une extension ? Il m'indique sans préambule que la maison est un ancien centre pour « toxico » !

Stupeur parmi les randonneurs, personne visiblement n'était au courant. Pourtant le bâtiment se prêtait très bien à cette reconversion... des randonneurs logés dans un centre pour toxicomane, quelle improbable journée !

Nous prenons tout de suite possession de nos chambres, Frédéric le propriétaire est très organisé. Nous apprenons que le gîte peut accueillir 16 visiteurs et que cette saison est la plus fréquentée depuis la création du site il y a 5 ans. Sur un an, 1200 personnes ont fréquenté le gîte, ce qui donne beaucoup de travail à Virginie et Frédéric, les propriétaires.

La chambre avec deux lits simples est très fonctionnelle, à l'image de l'extérieur du bâtiment, la chambre est originale, elle possède une grande fenêtre en deux parties dans un angle. Les sanitaires sont intégrés à la chambre, tout le confort moderne, comme à l'hôtel, mais avec un accueil familial et une dimension humaine.

Pour le soir nous avons pris la pension complète, Virginie est à la cuisine depuis notre arrivée. Frédéric fait le service. Les hôtes sont répartis sur deux tables. Le gîte est complet ce soir. Nous sommes seize à table, ça fait du monde à servir.

Un apéritif de bienvenue est offert. L'ambiance est bonne. À l'apéritif, la rave-party est le sujet de conversation. Décidément elle a marqué tous les randonneurs, puisque tout le monde est passé à côté. Parmi les hôtes à notre table deux lyonnais se font particulièrement remarquer. Nous ne les avons pas encore rencontrés. L'un d'eux, Philippe nous raconte avoir discuté avec son ami, René, avec les ravers... ils leur ont offert deux bières ! Ils ont pris le temps de s'arrêter et de discuter !

Philippe et René sont deux joyeux lurons, on ne sait jamais trop quand Philippe dit la vérité. Pourtant son ami sort son téléphone, et vidéo à l'appui on voit un groupe de ravers en train de danser ! Sur la vidéo l'un des ravers se rapproche d'eux et commence à les haranguer : pas de doute ils ont bien passé un moment en compagnie des ravers...

Les plats arrivent, c'est divin. Philippe captive son auditoire, tout le monde l'écoute. Demain il continue seul la randonnée, son ami rentre à Lyon car il n'a pas la possibilité de faire tout Stevenson par manque de temps. Volubile, sans doute un peu saoul, Philippe nous raconte qu'ils ont commencé Stevenson il y a 4 jours, soit 1 jour avant moi et Bruno. Ils ont dormi dans le même hébergement et dans la même chambre que nous au ranch Macquart ! René et Philippe ont décidément un très bon rythme. Le problème c'est que Philippe n'a pas d'hébergement pour le lendemain. Tout est complet, il nous dit qu'il veut faire deux étapes en une et tenter sa chance à Pont-de-Monvert après avoir traversé le Mont-Lozère, soit 40 km ! Je suis dubitatif, nous échangeons des regards avec mes voisins, mais comme tout le monde autour de la table nous n'osons pas lui dire que cela va être difficile.... La soirée est bien arrosée pour René et Philippe, ils ont pris un pichet de rosé, après les 2 bières de la rave-party, la bière à l'arrivée au gîte, l'apéro du repas et le pichet, on sent qu'ils vont bien dormir ! En tout cas Philippe nous a bien fait rigoler et on ne sait pas trop, à ce stade, si c'est un bonimenteur ou un grand sportif !

Etape 6 : Chasseradès – Station du Mont-Lozère

La nuit a été bonne, nous sommes presque les premiers levés avec Bruno. Yvan est déjà installé à la table du petit-déjeuner. Je m'installe en face de lui après m'être servi au buffet et m'être copieusement servi en café... Ce soir nous serons au même hébergement que lui, nous dormirons au refuge de la station du Mont-Lozère situé à 1km environ du sommet de la Lozère. Yvan ne me cache pas que l'étape suivante sera la plus difficile, celle du lendemain jusqu'à Mijavols. Je le sens inquiet. Il a de l'expérience mais il est aussi plus âgé. En effet l'étape du lendemain est la plus longue, près de 30km sont prévus... en plus l'étape est réputée difficile. Yvan pense s'arrêter à mi-chemin à Pont-de-Monvert malgré sa réservation à Mijavols, 14km plus loin. Je lui explique que pour nous ce ne sera pas possible, sinon cela chamboulerait les réservations de tout nos hébergements suivants.

Je quitte donc Yvan en lui disant qu'on se recroisera très probablement en chemin et à coup sur le soir à l'hébergement. J'aime beaucoup Yvan c'est un peu un père pour moi. Il a 72 ans, j'en ai 44... son expérience, sa bonne humeur, sa bonne mémoire et son amour de la randonnée contribue largement à créer des liens. Nous ne partons pas ensemble car Yvan est endurant mais va un peu moins vite que nous. Et puis comme nous le remarquerons souvent sur le chemin avec d'autres randonneurs, il préfère marcher seul.

J'oubliai, au petit-déjeuner René, le lyonnais, nous a rejoint, mais pas de trace de Philippe, le joyeux luron de la veille, son copain est visiblement encore dans sa chambre, peut-être encore au lit!

Il est 8h30, Bruno et moi quittons donc le gîte après avoir chaleureusement remerciés nos hôtes Virginie et Fred, rudement efficaces et travailleurs.

L'étape du jour commence sous de bons auspices : il fait très beau, quoiqu'un peu frais de bon matin. Très vite nous arrivons au cœur du village de Chasseradès – le gîte était à l'écart à l'entrée du village -, celui-ci est très joli, surmonté d'une belle église romane avec clocher quadrangulaire.

Nous traversons un vénérable pont avec une vue photogénique sur le village et ses maisons en pierre. Le chemin se poursuivant à travers la jolie rue principale qui monte vers l'église, et soudain nous croisons un âne... un âne, Bruno est tout joyeux, il veut que je le prenne en photo. L'âne est gris foncé, debout, ses oreilles sont dressées tout comme sa belle crinière, son museau est blanc : c'est un bel animal. Je prends ma photo, Bruno me regarde, l'âne aussi. Rapidement le propriétaire de l'âne sort de son hébergement situé à l'étage et discute avec nous depuis le palier de l'escalier situé à l'extérieur de la bâtisse. Il fait aussi Stevenson sur quelques étapes. Apparemment ça se passe bien avec son âne.

Nous quittons Chasseradès, le temps est très agréable. Enfin j'envisage d'enlever les « pattes » de mon pantalon de randonnée... je porte en effet un pantalon dont la partie inférieure peut s'enlever, les fameuses « pattes » pour transformer mon pantalon en short... ça fait rire Bruno lorsque je lui dis que je vais enlever mes « pattes » ! Un rien l'amuse encore à son âge, bonne pâte, j'en profite.

La petite route longe une allée de frênes. Le chemin est à l'ombre ce qui n'est pas gênant puisqu'il fait beau. J'ai mis ma casquette. La route est vallonnée, les paysages sont magnifiques. L'étape commence rudement bien. Au loin on voit les premiers reliefs et j'imagine alors à quoi pourrait ressembler le Mont-Lozère, je n'y suis jamais allé et suis piqué par la curiosité.

Bientôt nous découvrirons l'un des paysages les plus photogéniques de notre périple, surtout pour moi qui aime l'architecture. Devant nous se dresse une fière vallée traversée par un vénérable pont de chemin de fer datant probablement de la deuxième moitié du XIX^{ème}. Le pont décrit un superbe arc de cercle et enjambe la vallée à travers une dizaine d'arcs assez resserrés. Le contraste entre la nature, la pierre et l'architecture est saisissant. Les collines sont clairsemées de champs et petit bois aux essences multiples et sur les hauteurs une vaste forêt de sapins. Au loin le ciel bleu.

Au pied du Pont se dresse un village ou peut être un hameau : « Mirandol ». Les lettres majuscules se dressent fièrement au niveau de la partie supérieure du pont, comme on pourrait lire ailleurs « Hollywood ». C'est vraiment LA carte postale de notre périple. A ce moment je me dis quelle chance on a d'avoir fait ce périple, de s'être donné du mal, d'être là. Je regrette qu'Agnès ne puisse pas voir ça. Elle m'a dit qu'un jour elle ferait la suite...

Les maisons au pied du pont semblent toute petites tellement le pont est majestueux, surdimensionné par rapport au village. Curiosité, les maisons semblent disposées d'un seul côté du pont, de l'autre on voit les fameuses lettres qui semblent si petites par rapport à ce pont.

De chaque côté du pont se trouve des tunnels ménagés dans des bâtiments de forme longitudinales avec toitures à deux pans. De loin on pourrait croire qu'il s'agit de hangars. Ces tunnels dont l'origine semble aussi ancienne que le pont ont probablement été aménagés pour réduire les nuisances sonores des locomotives dans la vallée.

Nous nous approchons du pont et je ne peux m'empêcher de regarder l'ouvrage. J'invite Bruno également à regarder. Progressivement nous descendons au cœur de Mirandol. Il y a bien quelques maisons de l'autre côté du pont. L'une d'elle possède une toiture en Lauze, pierre typique de la Lozère. Nous en rencontrerons de plus en plus à mesure que nous nous rapprocherons des Cévennes. La bâtisse est remarquable, toute en pierres, avec un angle arrondi et un pignon s'adaptant à la hauteur déclinante de la rue.

Nous traversons l'arche centrale du pont et nous trouvons de l'autre côté du hameau. Petite photo car nous voici au pied du pont. Les piles sont magnifiques, de forme trapézoïdale, puissante. Les piles

sont en pierres grises, en les regardant bien on dirait que les pierres ont été disposées à la façon d'une carapace de tortue. De chaque côté des piles ont été ménagés des chaînages d'angle. Grandiose.

Nous traversons un nouveau pont traversant cette fois-ci une petite rivière nommée « Chassezac ».

La route monte à nouveau et très vite nous surmontons le pont avec au premier plan des champs fraîchement fauchés, libérant ainsi la vue sur le paysage. Sur un petit promontoire à l'écart du chemin nous faisons une petite pause et profitons de la vue. Bientôt deux randonneurs passent à côté de nous, l'un d'eux porte un chapeau de paille, l'autre un chapeau de cow-boy. Ils sont drôles, on les avait déjà croisés au sommet où se trouvait la rave-party, impossible de ne pas les reconnaître ! Les deux amis, regardent autour d'eux et semblent chercher leur chemin. En les saluant je leur donne la direction mais il cherche en réalité un coin pour prendre leur petit-déjeuner. Ils viennent de remballer leur tente, je les invite donc à prendre notre place pour jouir du beau temps et du paysage.

Le sentier continue et nous traversons à présent une belle forêt de bouleaux. Peu de temps après nous sommes à la croisée de plusieurs chemins. Une plaque installée par l'ONF sur un beau rocher granitique nous indique que nous sommes au « carrefour Guy Cubizolle ». Mais qui était Guy Cubizolle ? Cet inconnu probablement pour l'immense majorité d'entre nous était forestier, la plaque a été installée à sa mémoire par ses collègues et amis forestiers, il a oeuvré de 1971 à 1997 dans cette forêt. Cette plaque nous rappelle que les hommes sont partout, pas seulement sur les sentiers, mais aussi dans les forêts en train de travailler à leurs conservations et à leurs valorisations (sylviculture).

Nous continuons à égrainer les kilomètres, soudain, sur le côté droit, nous voyons Yvan installé assis sous un arbre, bien à l'ombre, à côté d'une belle maison en ruine. L'emplacement est idéal, nous nous arrêtons pour notre pause matinal et surtout pour saluer Yvan. Bruno est tout aussi ravi que moi de revoir notre ami. Bruno aime croiser des têtes familières. Et Yvan, par son expérience, sa sagesse, c'est un peu notre père ou grand-père à tous les deux. Il mange un en-cas qu'il a préparé lui même ce matin. C'est presque déjà un repas complet pour lui car il a déjà faim. Il doit être 11h30 environ. Il est parti le premier ce matin de Chasseradès. Discret comme toujours nous ne l'avons pas vu partir, et il avance d'un bon rythme.

Je sors deux barres de céréales pour moi et Bruno, il est encore trop tôt pour nous pour déjeuner. Nous aimons couper la journée en deux tant en terme d'horaire que de kilomètres. Yvan a bien étudié le parcours, il nous dit qu'il se ravitaillera en terme de nourriture et retrait d'argent à une station service située au village du Bleymard. Le Bleymard est la prochaine grosse étape avant l'ascension du Mont-Lozère. Mais avant cela il nous reste encore quelques kilomètres à parcourir.

Nous reprenons la route avec Yvan. Nous décidons de nous séparer dans une heure environ lorsque moi et Bruno déjeunerons. Rapidement nous nous faisons doubler par un randonneur à l'allure très rapide. Nous le saluons. On se tutoie tout de suite. Il s'appelle Henri et est originaire de Strasbourg, en plus il habite tout près de chez nous ! C'est le premier et le seul strasbourgeois que l'on croquera. Henri a ralenti le rythme pour être avec nous, on enchaîne très vite les sujets de conversations. Il ne fait pas le Stevenson mais se dirige vers les Georges du Tarn. Il voyage seul, avec sa tente, en autonomie complète. La semaine passée il était plus dans le sud avec sa famille du côté de Perpignan. Il a fait beaucoup de randonnées dans le sud, notamment il a gravité le Pic du Canigou dans les Pyrénées. Yvan n'en revient pas. Yvan est un grand marcheur et randonne régulièrement dans ce secteur avec des groupes qu'il guide. Depuis une dizaine d'année – depuis sa retraite – Yvan

est installé dans un petit village des Pyrénées orientale... Yvan s'est fait un nouvel ami, ils discutent ensemble encore quelques minutes à propos des sommets atteints. Cependant bientôt Henri nous quitte, il fait de grandes étapes. On se dit au revoir et peut être à bientôt à Strasbourg !

Maintenant c'est moi et Bruno qui laissons Yvan, nous faisons notre pause déjeuner sur un sommet un peu avant le hameau « les Alpiers », il est bientôt 13h et nous avons très faim. Nous n'avons pas vu le temps passer. Le déjeuner est copieux.

Les points de vue depuis ce petit sommet sont magnifiques, bientôt nous traversons le beau hameau des Alpiers. C'est un joli bourg avec quelques maisons en pierre et une maison moderne, en construction, à l'entrée du village. La maison est presque terminée, elle a une très jolie vue sur les collines au loin. Le village semble endormi, il n'y a pas de commerces. Néanmoins nous repérons une grande cabane en bois caché par quelques arbres, peut être une résidence secondaire ou un futur gîte. Sur le côté gauche en descendant du bourg se dresse quelques grands tipis blanc témoignant de l'accueil de visiteurs (des indiens??) sur ce sentier probablement fréquenté en cette saison. La vue sur le village est très jolie car le chemin est en contrebas et les tipis au premier plan sont dans un champ. Je prends quelques photos avant de reprendre la route. La majorité des toitures sont traditionnelles, en Lauze, le contraste avec les tipis est exotique mais témoigne d'une ouverture sur le monde.

Le sentier continue à descendre et bientôt nous voyons le Bleymard dont nous a déjà parlé Yvan. A l'entrée du village, comme prévu la station service et un *Carrefour Market* où nous voyons au loin Yvan installé avec Henri ! Ils continuent à discuter, Henri a sûrement eu la même idée qu'Yvan, faire des provisions pour la suite car il n'y a pas de supermarché au Mont-Lozère.

Nous ne nous arrêtons pas mais saluons Henri et Yvan de loin. Nous savons qu'Yvan a le même hébergement que nous le soir à la station du Mont-Lozère, on se recroisera.

Le Bleymard est un gros village tout en longueur, bien équipé et bien situé. A l'entrée du village nous voyons un panneau routier nous indiquant que nous sommes au départ du col de Finiels, col routier que nous n'emprunterons pas, mais fréquenté par les automobilistes et les cyclistes. D'après le panneau le dénivelé jusqu'au col est de 466 mètres avec une pente moyenne de 4,36%. Le sommet est à près de 11km.

Nous traversons le village, tout en pierre, avec quelques commerces. Une fête s'est sûrement tenue récemment, il y a quelques fanions polychromes sur une place. Je m'attarde surtout sur les toitures, très belles et rehaussées par le beau ciel bleu avec quelques nuages blanc. Un homme se tenant sur le porche de sa maison nous salue et nous indique spontanément la direction à prendre. Il nous prévient : ça monte !

Nous commençons à nous éloigner du village, le chemin monte comme on pouvait s'y attendre. Sur un petit parking le long de la route, un véhicule stationné attire notre regard. C'est un vieux camping car. Un grand renard est dessiné du côté gauche, il s'approche d'un cours d'eau ressemblant plutôt à un marais, de l'autre côté se trouve une forêt avec des branches qui semble prendre leur racine dans le cours d'eau. Des fleurs s'épanouissent au pied des arbres. On dirait une forêt enchantée... à qui peut bien appartenir ce camion ? Une tête de bouddha installé à une fenêtre m'indique qu'il doit appartenir à des post-soixante-huitard, « New-age » ou peut être des vacanciers qui n'aiment pas être conventionnels... ce n'est surtout pas moi qui leur donnerait tord ! Je ne peux pas m'empêcher de m'approcher du véhicule, un mot est placé devant la fenêtre côté passager.

Une photo est placée au dessus du mot, elle représente une jeune femme couché, on ne voit que sa

tête, une épaule et son bras allongé. La photo est en noir et blanc. La jeune femme porte un collier avec un pendentif : peut être une pierre ? Je lis le mot sous la photo :

*« N'écoutez pas les ragots sur quelqu'un...
Apprenez à avoir votre propre jugement !!!*

*Car vous risquez de passer à côté de personnes formidables
à cause de personnes « forts minables » qui aiment dénigrer les autres !*

Faites de votre différence une force et cultivez la car elle est rare et donc précieuse »

Quel message magnifique, il y a tellement de vérité dans ce message. Nous sommes tous plein de préjuger sur les autres. Notre société nous formate et cela fait du bien de voir des personnes qui font des choix alternatifs, car c'est aussi ça la vie, choisir de vivre en marge, différemment des autres.

Je ne vois personne dans le camion, j'aurais beaucoup aimé rencontrer ces personnes et leur parler quelques instants, même si la fatigue commence à être ressentie.

Nous nous éloignons du véhicule et voyons l'autre face : un arbre resplendissant avec une très belle lumière est visible de l'autre côté. Autant le premier dessin était énigmatique, sombre, autant celui-ci semble merveilleux. Ce n'est plus les racines qui plongent mais la couronne de l'arbre qui est bien visible avec ses branches qui se déploient dans le ciel. Au pied de l'arbre des pierres, certaines sourient et un petit bonhomme semble debout sur un tas de cailloux. Beaucoup de symbolismes semblent accompagner ces deux dessins : renaissance ?

L'arrière du véhicule n'est pas peint. Pourquoi ? Raison de sécurité ? Ou ironie, l'arrière est blanc, neutre, comme l'est le véhicule lorsqu'il vous est livré, sans couleur. Par contraste avec les côtés, l'arrière semble nous dire que la vie est monochrome si l'on n'y met pas de la couleur, de la gaîté.

Le véhicule est immatriculé « 43 », la Haute-Loire, le couple n'habite donc très loin, peut être sont-ils venus faire du tourisme ?

Mais reprenons la route, nous sommes au 18ème km, il nous reste encore 5km de montée jusqu'au refuge situé au pied du Mont-Lozère. Miracle et bonheur des randonnées au long cours, une fontaine d'eau potable – c'est écrit de façon bienveillante - nous attend peu après le parking, au démarrage de cette grande montée. Nous en profitons pour remplir nos gourdes et nous rafraîchir : ça fait du bien.

Plus on s'élève et plus la vue sur le Bleymard et les collines que nous avons traversées sont belles. Bientôt, dans notre direction, c'est une autre colline que nous voyons. Au loin nous voyons une antenne. Bruno me demande si nous devons marcher jusqu'à l'antenne, je lui réponds probablement plus loin encore... et effectivement ça grimpe. Le chemin est large et la vue est belle mais Bruno fatigue beaucoup. Autour du sommet de la colline se trouve une vaste forêt, je lui promets une pause lorsque nous serons au départ de la forêt. Pour l'instant nous sommes en plein cagnard. On croise des randonneurs qui descendent de la colline, peut être font-ils de la randonnée à la journée depuis le Blaymard ? Nous sommes trop occupés à marcher pour nous arrêter et demander... Après de longues minutes nous sommes au départ de la forêt à mi-hauteur de la colline environ. La vue est belle sur les champs et les sommets au loin.

Maintenant nous débutons la montée dans la forêt. La montée est longue est difficile bien que le

chemin soit large, mais il est très rocailleux. Miracle – à nouveau – événement improbable en ces lieux, un nouveau message de l'ouvrage déjà cité « *Mes inspirations quotidiennes* » est accroché à un arbre. Je m'arrête pour le lire et faire une pause :

« Douceur de vivre, le soleil réchauffe mon cœur, mes cellules au son de l'accordéon, la joie de l'instant, une envie de pleurer me monte à la gorge, des larmes de gratitude, l'émotion me submerge, je remercie du fond du cœur pour tout ce que je vis, les merveilleuses personnes que je rencontre, les expériences qui jalonnent ma route. J'accueille la vie à bras ouvert, je me fonds dans l'instant pour me laisser vibrer telle une harpe au son doux et harmonieux, tout en délicatesse. La joie d'exister m'habite et me porte, je m'émerveille à chaque instant, la vie est si précieuse. Le printemps est là, la douceur m'envahit, la sève nourricière coule à l'intérieur de moi comme un cadeau de la nature que j'accepte avec volupté. »

A nouveau ce texte me saisit. Il est daté du 6 avril. Est ce la date d'accrochage ? La date de passage de l'autrice lors d'une grande marche ? Je ne le saurai pas mais quel bienveillance dans ces propos, une ode à la vie et au moment présent.

Bruno est indifférent au texte, autant parce qu'il faut le lire que sur le fond. Tout cela ne lui parle pas. Prendre conscience qu'on existe est ce que c'est réservé aux adultes ? Les enfants sont si proches du corps qu'ils ont du mal à se détacher de la matière, de la fatigue. Finalement pour eux l'instant présent ils le vivent naturellement sans se poser de question. Maintenant tout de suite ils sont fatigués et se plaignent, ont soif, faim. En tant qu'adulte on prévoit le repos prochain à l'hébergement, pour un enfant c'est sans doute plus difficile.

Le sommet se rapproche et nous dépassons l'antenne que l'on voyait au loin. Devant nous deux immenses tas de bois formant des pyramides tronqués. Ce ne sont pas des empilements de branches mais de véritable tronc fraîchement coupés ; une partie de la forêt a été déboisée. Pour un peu on dirait un mirage. La chaleur nous donne presque des hallucinations, la scène nous paraît à moi et Bruno surréaliste. Maintenant le chemin est presque plat. D'après ma carte nous arriverons dans moins d'un kilomètre.

Nous arrivons rapidement à la station du Mont-Lozère qui se présente sous la forme d'une vaste esplanade entourée de gros chalets modernes plus ou moins récent de chaque côté d'une voie centrale. Il y a quelques véhicules stationnés mais globalement l'horizon est dégagé. A l'horizon sur une butte proéminente on voit le Mont-Lozère, c'est le sommet de la Lozère et point culminant du sentier de Stevenson. Notre étape du jour est la station du Mont-Lozère c'est à dire une station de ski. L'hiver dernier on pouvait encore y faire du ski de fond – le covid a empêché le ski de piste. Nous sommes surpris par le nombre de chalets. Nous avons rendez vous à un lieu dénommé le « refuge » de la station. Les chalets se ressemblent tous, je me rapproche et regarde les noms. L'un d'eux semble le bon. Nous entrons. Une salariée de l'établissement nous rejoint à l'accueil et nous salue. C'est le retour à la civilisation pour nous. L'étape a été rude et l'accueil on ne peut plus moderne. On nous accueille indifféremment comme si on était venu en voiture alors que nous sommes si fatigués et avons hâte de prendre notre chambre... Mais la fatigue amplifie tout, en réalité l'accueil est normal c'est juste que notre corps a besoin de se reposer, de se poser.

Notre hôte nous donne les clés de la chambre. Nous sommes au premier étage. Il y a deux lits, une fenêtre de chambre triangulaire. Nous nous écrivons sur nos lits respectifs. Bruno se reposera tandis que je prépare rapidement une lessive. Il fait très beau, il faut en profiter, le linge séchera vite.

Après avoir accroché le linge sur un fil tendu à l'extérieur je fais rapidement le tour du refuge. Il est

très bien équipé avec une vaste terrasse bien orienté sud. De grandes baies vitrées donnent sur la terrasse et le Mont-Lozère. A côté du refuge se trouve un pavillon où sont logés des jeunes faisant partis probablement d'une colo. Ils jouent. Le refuge est en fait un hôtel à dimension humaine, situé en zone montagnaise.

Je remonte dans la chambre et prends ma douche. Les nécessités matériels ayant été réalisées je me repose enfin pour de bon. Bruno pendant ce temps joue à un jeu sur son téléphone comme je l'y autorise chaque jour 1 heure après la randonnée. En temps normal il profite de cette heure sauf quand il est vraiment trop fatigué et qu'il dort. Cette fois-ci ce ne sera pas le cas, il s'est installé dans le hall lumineux du premier et dernier étage du refuge. Il capte un réseau wifi et peut jouer à son jeu favori... je le laisse, c'est sa récompense du jour avant le repas de ce soir, en plus d'aimer jouer c'est un gourmet!

Le refuge étant bien équipée j'ai réservé la demi-pension c'était plus pratique pour l'organisation, d'autant qu'il n'y a pas de commerce dans la station.

Il fait toujours très beau dehors et je décide de descendre sur la terrasse de l'hôtel prendre un bain de soleil, la casquette visé sur la tête. Il n'y a pas grande monde. Deux cyclistes sont installés et commande un verre à la serveuse. En lisant mon livre j'observe au loin des cyclistes qui montent jusqu'à la station, je les vois arriver. Certains ont des vélos à assistance électrique. Je vois un couple de cycliste s'approcher de la terrasse et poser leurs vélo. L'un d'eux lâche « *je ne suis même pas fatigué* ». Direction la terrasse. La serveur prend les commande. Je suis seul on ne vient pas vers moi peut être a t-on passé le mot que je suis logé au refuge, pour l'instant je n'ai pas soif, j'ai déjà bu de l'eau dans la chambre.

Je suis à nouveau plongé dans ma lecture quand au bout de quelques dizaines de minutes je vois Yvan passé sur le chemin.

– *Yvan ! Comment vas tu ?*

Il lève la main, me répond « *tout va bien, merci !* » et s'approche de moi. Je l'invite à s'asseoir.

Quelques instants plus tard la serveuse s'approche de nous : « *Deux bières s'il vous plaît* », lui demandons-lui en cœur : pas de doute Yvan et moi sommes sur la même longueur d'onde sous ce magnifique soleil dardant sur le Mont-Lozère.

Il fait beau, la journée de marche est terminée. Nous sommes bien. Trop bien en fait. Après un effort, comme je l'ai mainte fois constaté tous mes sens sont exacerbés. Le sandwich du midi a une autre saveur après la marche. De même, la bière du soir, avec un ami, est rudement appréciée, comme si nous l'avions mérité. Seul ou avec Bruno je ne me serais pas « autorisé » cette bière, mais avec Yvan elle prend tout son sens.

Yvan, jusque la très discret, m'en dit un peu plus sur lui. Il est originaire de Charente Maritime. Il a passé sa vie entre Rochefort et La Rochelle qu'il connaît comme sa poche. Le hasard veut qu'au mois d'août je vais passer mes vacances avec ma famille dans cette région... il me donne avec plaisir plein de tuyaux, de choses à faire ou à éviter. Parmi les recommandations figure la ville de Rochefort, ville portuaire où se trouve l'Hermione, un navire disparu du XVIIIème reconstruit au XXIème siècle et visitable dans l'Arsenal. Il me parle aussi de l'Île d'Aix et de son fort Vauban... il me donne des conseils pour aller sur l'île de la façon la plus économique possible :

– « *tu dois partir de Fouras* »

Je comprends mal le nom « Fouras », alors il me l'écrit sur une feuille de papier.

– « *Ah Fouras* », je lui réponds, « *comme le père Fouras !* ».

L'archi connu *fort Boyard* n'est pas très loin, à quelques kilomètres des côtes, en marge de l'estuaire de la Charente... Tous ces noms, l'Hermione, La Rochelle, Rochefort, Fouras... je les connais sans les avoirs encore vu. C'est une part d' « universelle » que me partage Yvan, ou plus modestement des noms de lieux que partage beaucoup de français et témoin de la richesse de nos régions.

Yvan m'annonce qu'il a quitté la région à la retraite. Il a trouvé une petite maison au pied des Pyrénées, à vingt kilomètres de la Méditerranée et au pied des sommets... sa grande passion. Depuis il mène chaque semaine des groupes « *même pendant le covid* » ou il applique les règles pour le nombre de visiteurs. Avant le covid il menait parfois des groupes de trente personnes, de tout âge et pas toujours dans les meilleures conditions physiques même si le niveau est indiqué pour chaque randonnée. Il me raconte qu'un jour il a du faire hélitreuillé un randonneur qui a fait une mauvaise chute. « *La France est quand même un beau pays* » lâche t-il. Ce n'est pas moi qui lui dirait le contraire.

Soudain nous apercevons un homme qui gare énergiquement son pick-up sur le parking près de la terrasse. L'homme descend, il est costaud, trapu et porte la barbe. A sa suite un chien descend, puis deux, trois, quatre, enfin le cinquième et dernier chien ! Il s'installe à une table à côté de nous et discute avec la serveuse. C'est un habitué. Il nous voit regardant en direction du Mont-Lozère et nous annonce spontanément qu'il a des moutons qui paissent sur les sommets, il est berger – et fière de l'être. Ses chiens, sans doute des bergers australiens croisés, sont fougueux mais disciplinés. La serveuse leur apporte des gamelles d'eau. Sans attendre les chiens lapent, pas de doute ils ont soif. Leur maître est plus posé, nous prenons conscience Yvan et moi que nous approchons d'un autre « pays », plus rural. La Lozère est le département le moins dense de France.

Le soleil se couche doucement, il fait plus frais, nous nous disons à plus tard avec Yvan et chacun retourne dans sa chambre avant de se retrouver à 19h30 pour le dîner.

Je retrouve donc Bruno et lui parle du berger et de ses chiens. Il le verra peut être plus tard lors du dîner.

Lorsque nous descendons pour le dîner la salle est à moitié pleine. Aucune table n'est mise dehors, le temps ne permet pas de manger en extérieur. Pas grave la grande salle est avenante, avec beaucoup de boiserie et une grande hauteur sous plafond. Au sol le carrelage est clair et les grandes baies vitrées donnent sur le Mont-Lozère. L'ambiance est chaleureuse comme dans un chalet de montagne, c'est très dépaysant. Il y a une table pour quatre préparées avec deux couverts, c'est parfait, ainsi Yvan pourra nous rejoindre. Il n'est pas encore là. Un orage éclate, on dirait qu'il pleut des grêlons, je pense à ceux qui dorment sous la tente ce soir...

Yvan descend et nous rejoint à notre table. Comme souvent dans les demi-pension le menu est unique, sauf à prendre ses dispositions à l'avance en cas de préférence alimentaire (végétarien, allergie etc). En attendant l'entrée nous regardons autour de nous. Quelques couples, des personnes seuls, une famille, et au bout de salle près du bar sur une grande table, loin de la baie vitré, près des cuisines, le berger est assis seul il a déjà commencé à manger. La plupart des personnes présentent ne sont pas des randonneurs au long cours mais probablement des touristes de passages qui font des visites ou randonnée à la journée.

L'entrée arrive. Nous discutons peu ce soir la avec Yvan. Il est fatigué et un peu amer, le lendemain sera sa dernière journée. Il me dit qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas réservé ses hébergements. C'est la première fois que cela lui arrive, il aurait beaucoup aimé aller au bout de Stevenson jusqu'à Saint-Jean-du-Gard. Comme il ne se voyait pas aller d'une traite jusqu'à Mijavols (ce que nous avons prévu) il va s'arrêter à Pont-de-Montvert. Je le console comme je peux et discutons de sujets légers. Le repas est bon et le service efficace. Bruno apprécie il termine même les plats d'Yvan qui n'a pas très faim.

Etape 7 : Station du Mont-Lozère – Mijavols (via Pont-de-Monvert)

7h20. Nous sommes les premiers au petit-déjeuner. Celui-ci est normalement servi à 7h30 mais j'ai demandé la veille si je pouvais descendre un peu plus tôt. Cela a été accepté sans soucis et de façon très compréhensive. Ce matin c'est un autre serveur qui est là. Mais nous n'aurons pas beaucoup besoin de lui puisque le petit-déjeuner est sous forme de buffet et nous avons déjà tout réglé la veille. Aujourd'hui nous allons marcher l'une de nos plus longue et difficile étape, nous essayons donc de partir le plus tôt possible tout en prenant un solide petit-déjeuner. On se fixe un démarrage à 8h. J'utilise la grosse machine du bar pour le café : pratique, elle est posée perpendiculairement au comptoir, facilitant son usage pour le serveur et les clients en toute autonomie. J'en reprendrais même un deuxième. Indispensable pour que je sois bien réveillé.

Nous sommes sur le départ et croisons une dernière fois Yvan. Il est 8h02, Yvan a une petite étape aujourd'hui, il prend son temps. Nous le saluons chaleureusement en se doutant que nous ne le recroiserons plus. « *Ne tardez pas et bonne route !* » nous souffle Yvan mi-paternaliste dans son injonction à ne pas partir trop tard.

Ce courageux aîné de 72 ans nous aura laissé une trace indélébile, tout randonneur qui se respect aimerait être en aussi bonne santé que lui à son âge et faire encore ce type de randonnée !

Le ciel est bleu, il fait frais. La journée commence bien. La montée est douce et la direction facile à reconnaître : le Mont-Lozère est en face de nous.

Nous dépassons l'un après l'autre les gros « chalets », le dernier possède une grande toiture pyramidale, il ressemble plutôt à une chapelle. Aucune croix sur l'édifice et nous n'avons pas le temps de nous approcher. Après avoir quitté la station nous croisons très vite un troupeau de vaches. Elles traversent la route. Le chemin est sur le côté, presque parallèle à la route au début. Progressivement il s'en éloigne et le paysage devient plus sauvage. Ici pas de forêt mais une végétation plus fragile. Quelques petits sapins sont visibles, mais on sent que le sommet est balayé par le vent et que la végétation a du mal à pousser. Le sentier est balisé de monolithes dressés verticalement dont l'origine semble très ancienne. A mesure que nous nous rapprochons du sommet la végétation se fait de plus en plus rare. Le sol est vert, mélange d'herbe et de mousse, et le sentier, fréquenté probablement par de rares véhicules de service ou agricole (peut être par le berger vue la veille), rocailleux.

Au bout d'une petite heure et 3km de marche assez raide, nous nous approchons d'un premier croisement. Le sommet de Finiels est indiqué à 1km. Le chemin est facile, la pente très douce et la météo idéale pour les points du vue : c'est très dégagé.

Nous nous arrêtons au niveau d'un tas de cailloux en forme de U qui a l'air d'avoir été aménagé pour se protéger du vent ou des intempéries. Au départ nous croyons que c'est le sommet mais un peu plus loin à quelques centaines de mètres nous voyons quelqu'un sur un autre sommet à peine plus haut. Pas grave, la vue est belle, nous décidons avec Bruno de faire une pause, boire un peu, nous reposer de la montée et profiter de la vue. Je prends pas mal de photos car on peut voir quasiment à hauteur d'hélicoptère la distance parcourue ces derniers jours. La vue est dégagée sur des dizaines de kilomètres du côté nord, notre regard embrasse plusieurs jours de marche d'un seul coup d'œil. On voit surtout de vastes plateaux, très verdoyants. Le sommet est très rocailleux et plusieurs panneaux indiquent qu'ici la nature est fragile. Plus qu'ailleurs il faut donc faire très attention aux endroits où l'on marche: ne pas sortir des sentiers.

Après avoir parcouru une dernière centaine de mètres, nous voici arrivés au sommet de Finiels, le point culminant du Mont-Lozère, à 1699 mètres d'altitude et aussi le plus le plus haut du sentier de Stevenson. Je suis très fier de Bruno, c'est déjà une « petite » victoire d'être arrivé jusqu'ici. Bruno me regarde d'un air complice conscient d'être capable d'aller au bout du sentier.

Nous nous attardons quelques minutes au sommet. Je prends quelques photos, la vue est dégagée et nous sommes seuls. Bruno en profite pour ajouter un petit caillou sur le cairn sommital. Je parcours rapidement du regard l'une des tables d'orientation. De nombreux lieux sont indiqués. Lyon est à 170km à l'est... La méditerranée est plein sud mais trop loin pour être vue. Dommage. De même je pensais voir les Alpes et quelques sommets mais ce n'est sans doute pas assez dégagé.

On apprend sans surprise sur l'une des tables d'orientation que ce paysage est fragile, mais on est surpris d'apprendre qu'il est menacé par la forêt... de fait ce vaste espace dégagé permet d'avoir une appréciable vue à 360° sur les alentours. Ces vastes espaces sont mis en pâture de mai à octobre par des troupeaux locaux ou transhumants, limitant ainsi le développement des arbres. Ces terres d'altitude ont été classées au cœur du Parc national des Cévennes en 1970.

Nous commençons tout doucement la descente du Mont-Lozère qui forme davantage un vaste plateau qu'un véritable sommet à pic. La vue au sud est magnifique, toujours aussi dégagée. Le soleil est du bon côté, il brille à l'est dans notre dos et éclaire le paysage à l'ouest où sont visibles les Causses des Cévennes. Les Causses sont des plateaux calcaires, entaillés de vallées profondes formant de véritables canyons avec en leur sein des rivières. Les gorges du Tarn font parties des Causses et de leur paysage extraordinaire.

Devant nous c'est un véritable tableau. En descendant on voit de mieux en mieux les collines qui semblent se rapprocher à mesure que l'on s'éloigne du sommet. Un panneau indique « Mont-de-Monvert » à 11km, il nous reste du chemin. En route !

Le chemin serpente au milieu d'une petite forêt de pin. A mesure que l'on descend, on rejoint un chemin plus large avec des sapins sur le côté. Bientôt la forêt s'éloigne et la vue devient à nouveau dégagée. Les paysages sont magnifiques et la météo très belle. Au loin on voit des amas de rochers formant des chaos granitiques typiques de ce secteur. Entre deux amas rocheux des champs sont cultivés pour la paille. L'un des champs est fraîchement fauché, un autre déploie des bottes de pailles cylindriques bien ordonnées. Et au loin quelques petits sommets rocailleux presque surnaturels, en forme de V à l'envers, avec des rochers semblant dévaler de leurs flancs.

Le chemin revêt maintenant un caractère plus local, nous voyons à l'arrière plan quelques maisons et croisons des randonneurs, surtout des familles avec de jeunes enfants. Nous descendons le Mont-

Lozère depuis au moins une heure, certains groupes que nous croisons y vont probablement. Le chemin se fait route maintenant, tapissé de gravillons avec sur le côté un beau mur en pierre sèche.

Nous pénétrons dans un hameau avec de nouveau de belles maisons typiques avec toiture en Lauze et de forts murs épais en pierre. Pas de doute c'est du granit. La plus imposante maison, au cœur du hameau, devait être une ancienne ferme. Elle est parfaitement entretenue. Elle est constituée de deux corps de bâtiments placés perpendiculairement. Au centre se trouve une belle cour pavée avec de grosses pierres usées par le temps. Le long d'un des bâtiments, côté cour, une grande terrasse est rehaussée par de jolies fleurs rouges, blanches, roses et jaunse, avec le soleil et le ciel bleu c'est splendide. Le long de la façade de l'autre bâtiment se dresse fièrement un escalier en pierre menant au premier étage. Plusieurs familles devaient vivre dans cette ferme, c'était une autre époque.

Le chemin quitte rapidement le hameau, il n'y a plus de dénivelé. Le long du chemin se dresse une allée de frênes nous procurant une ombre salutaire. Le chemin traverse des pâturages puis des champs de rochers aux formes rondes et souvent les uns sur les autres. Parfois les rochers sont l'un contre l'autre avec un trou au milieu, formant des sculptures quasi surnaturelles. Au loin sur un sommet se dresse quatre énormes rochers de forme quadrangulaire : qui a bien pu les dresser comme ça ? Mystère de la nature probablement... Mais les paysages ne sont pas tout gris, loin de là, entre les rochers l'herbe trouve sa place, ainsi que quelques arbustes donnant à l'ensemble un paysage bicolore, gris et vert aux milles usages. Un rocher situé le long du chemin, semble « éclaté » par un arbre qui pousse au milieu, formidable synthèse du minéral et du végétal. Dans cette partie du sentier, on a la sensation de déambuler dans un parc à ciel ouvert, une galerie d'art contemporain créée par un sculpteur géant travaillant la pierre et venant d'un autre monde...

Nous recommençons à croiser quelques maisons, la civilisation se rapproche à nouveau. Les maisons sont entretenues et occupées. Après avoir traversé quelques champs nous voyons en contrebas le célèbre village de Pont-de-Montvert. Le village semble situé au carrefour de plusieurs collines, point de passage obligé pour les randonneurs comme pour les automobilistes comme nous le verrons.

Le chemin descend de façon abrupte vers le village, il traverse une belle forêt avec quelques vénérables chênes sur le côté. Un gros tuyau le long du chemin – sans doute un écoulement provisoire - nous indique que nous ne sommes plus très loin de Pont-de-Montvert.

Nous arrivons au village par un petit croisement situé sur l'un de ses versants. Quelques randonneurs sont à l'arrêt en train de discuter. Le lieu est un parfait point de chute et le départ ou l'arrivée de nombreux randonneurs. Le chemin domine encore le village mais bientôt nous pénétrons dans son cœur et nous rapprochons des façades. Du côté gauche nous longeons une rivière qui traverse la ville, à ce niveau c'est même un petit torrent, l'eau descend rapidement et bruyamment. Il s'agit de la rivière *le Rieumalet* qui se jette dans le *Tarn* au cœur du village.

Pont-de-Montvert est très célèbre pour son pont, ultra-photogénique au cœur du village. Le pont est encore construit à l'ancienne, à dos d'âne, c'est à dire avec deux pentes inclinées de chaque côté du pont. Le pont est soutenu par une unique et grande arcade.

Près du pont un panneau historique nous rappelle un événement sanglant qui c'est déroulé en 1702 dans une maison qui se trouvait au niveau du pont : « la révolte des Camisards »¹. Après la révocation de l'Édit de Nantes (1685), les protestants ont été persécutés. Les camisards sont des protestants des Cévennes qui se sont progressivement révoltés. Ils ont mené une insurrection puis

1 Pour en savoir plus : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Camisard>

une guerre dans les Cévennes contre les catholiques. A Pont-de-Montvert, les Camisards ont gagné une bataille en libérant des protestants tenus sous le joug de l'abbé Chayla. L'abbé fut tué lors de l'assaut.

L'histoire est maintenant plus calme, on dit que c'est le village le plus joli et le plus typique des Cévennes. C'est sans doute vrai, mais le gros point noir c'est la circulation : catastrophique. On ne peut pas se croiser à deux véhicules sur le pont.

Ainsi, au cœur du village la circulation est dense, Mont-de-Monvert est un véritable carrefour. La cité attire les touristes mais c'est aussi un point de passage important. Les voitures sont souvent à l'arrêt à chacune des extrémités du pont, parfois quasi par-choc contre par-choc. Les piétons doivent se frayer un passage entre les voitures. Difficile de s'arrêter au milieu du pont pour prendre une photo, c'est dangereux. La présence des voitures gâchent décidément ce beau village, pourtant difficile de faire sans. La municipalité a pris des mesures pour la saison, cet été les véhicules ne peuvent plus stationner en plein centre. Toutefois la mesure ne suffit pas à alléger le trafic au niveau de ce point de convergence qu'est le pont.

C'est dans ces moments qu'on se dit qu'à pied on n'a pas toutes ces contraintes : pas besoin de stationner et on n'est pas pris dans les embouteillages.

Nous décidons de faire une pause en descendant sous le pont. D'ici le trafic est presque invisible, il y a une magnifique petite plage de sable et on peut même se baigner ! Nous descendons quelques escaliers qui devaient peut-être servir autrefois à accéder à un lavoir situé le long de la rivière, mais cela reste à confirmer. Arrivé au pied de l'arche, le contraste est saisissant entre le trafic sur le pont et la beauté du Tarn qui s'écoule à nos pieds. La vue depuis la plage est extraordinaire. On a un magnifique point de vue sur l'arche unique du pont. Plusieurs personnes se baignent, des touristes. Pour notre part avec nos bâtons et nos sacs de randonnée ont fait un peu extraterrestre dans le paysage. Nous nous réjouissons du spectacle avec chacun une barre de céréales dans la main. C'est la pause, nous savourons.

Nos gourdes sont à moitié vide, je propose à Bruno de remonter chercher de l'eau. Je lui propose de se baigner s'il le souhaite – il fait très chaud – mais il n'a pas envie car il ne veut pas remettre ses habits mouillés. Il restera donc là à m'attendre et se reposera quelques minutes de plus.

En remontant je demande à des gens où se trouve la fontaine la plus proche. Mais je tombe sur des touristes, ils ne savent pas. Je retraverse donc le pont et me dirige vers le quai le long du Tarn. Il y a de nombreuses terrasses le long de ce quai. C'est très animé. On y trouve un public très varié : groupes, retraités, des jeunes en couple ou entre amis. Je vois des randonneurs qui font la queue à une épicerie, sans doute pour se ravitailler. En face des terrasses se trouve plusieurs cafés. Je demande à un monsieur, debout, un verre de pastis à la main où se trouve la fontaine la plus proche.

– « A 10 mètres sur votre gauche, dans le mur », me répond t-il

Et effectivement je trouve rapidement, dans une niche cachée par du lierre cette fontaine bien agréable. Je goûte l'eau, elle est fraîche, très bonne et en plus elle est locale. Je n'avais pas envie d'acheter de bouteille en plastique à l'épicerie. Selon moi l'eau du robinet devrait tout le temps être potable et de qualité, on ne devrait pas avoir à se poser la question.

L'animation le long du quai fait plaisir à voir et contraste avec la circulation automobiliste sur le pont que je retraverse dans l'autre sens pour rejoindre Bruno.

Je redescends les escaliers menant sous le pont et propose de boire de l'eau fraîche à mon fils. Il a l'air de s'être reposé un peu. La pause lui a fait du bien.

Nous prenons encore quelques minutes de pause et savourons la vue sur le Tarn avec l'animation des jeunes baigneurs. J'explique aussi à Bruno que nous allons gravir une rude montée et qu'ensuite seulement nous déjeunerons. L'étape du jour est longue nous n'avons fait que 16 km soit à peine plus de la moitié...

En nous éloignant du pont on aperçoit très vite une autre fontaine, le lavoir municipal ! Elle était à peine à 20 mètres sur l'autre rive du pont que j'ai donc traversé deux fois « inutilement ». Enfin je relativise car sans ces traversés je n'aurais pas aussi bien vu l'animation sur le quai, découvert la gentillesse des gens au café ni bu dans cette fontaine cachée dans une niche. Nos pas parfois s'égarer, vont d'un côté ou de l'autre des ponts, des frontières, mais en définitive nos choix sont arbitraires, liés à la contingence du milieu dans lequel on évolue, les besoins y sont les mêmes.

Nous ne buvons pas d'eau de cette fontaine mais je prends le temps de lire plusieurs feuilles A4 accrochées près de la fontaine sur lesquelles sont inscrites des aphorismes destinés aux voyageurs. Je les reproduis ici :

« Le fruit est aveugle. C'est l'arbre qui voit. De même que l'ombre du zèbre n'a pas de rayures ».
René Char

« Dusses-tu vivre mille ans, et même autant de fois dix mille, souviens-toi toujours que personne ne perd d'autre existence que celle qu'il vit et qu'on ne vit que celle qu'on perd. ». Marc Aurèle

« S'il est vrai qu'on apprend mieux à se connaître quand on voyage, on y fait aussi l'expérience d'une certaine dépersonnalisation, comme si l'on se transformait en un libre espace dont celui qu'on explore devient à son tour le promeneur ». Jacques Réda

« Que ne suis-je les saules au bord du fleuve, n'ayant que le ciel sur ma tête et l'eau à mes pieds. N'être que cela plutôt qu'être celui qui traverse l'existence en regardant derrière soi et la peine au cœur. ». Fernando Pessoa

« Je veux boire, je veux manger » criait l'enfant en colère *« Donnez-lui d'abord à rêver »* dit mon père. André Rochedy

« Il ne faut pas de tout pour faire un monde. Il faut du bonheur et rien d'autre. ». Paul Eluard

« Non, non, pas acquérir. Voyager pour t'appauvrir. Voilà ce dont tu as besoin ». Henri Michaux

Ces citations pleines de sagesse me donnent du courage pour la suite du parcours. Bruno ne lit pas mais il m'écoute. Je me demande qui a installé ces citations : sans doute un riverain-voyageur aux intentions humanistes s'entendant bien avec le conseil municipal... les citations côtoient les interdictions de stationner... une autre époque.

Nous quittons Pont-de-Montvert, le chemin monte rapidement et nous avons une vue de plus en plus belle sur le village depuis une autre colline. Deux panneaux en céramique émaillé rappellent le développement du village du moyen-âge à nos jours. Le site s'inscrit admirablement dans son paysage naturel que l'homme a façonné au bord du Tarn.

La montée est difficile. Nous doublons deux hommes avec leur chien et croisons quelques randonneurs dans l'autre sens. Le climat est sec et il fait très chaud.

A mesure que nous montons la végétation change d'aspect. Elle devient plus fragile, composée de petits arbustes et de genêts. Les genêts ont perdu leur fleur jaune qui pousse au printemps, on les découvre donc tout vert dans un paysage principalement en nuance de vert avec quelques touches de bruyère aux belles teintes violettes.

Nous voici maintenant sur un plateau, aucun coin d'ombre, pas un arbre. Bruno souffre et moi aussi, heureusement nous avons de l'eau et je promets à Bruno de nous arrêter manger lorsqu'il y aura de l'ombre. Nous croisons au bord du chemin, dans leur enclos, un âne et un cheval, debout, qui ne semble souffrir ni de la chaleur ni de soif. Ils nous regardent passer désabusés. Dépassant des herbes on voit toujours des rochers aux formes rondes si caractéristique des Cévennes.

Une petite forêt de sapin est en vue d'un côté du chemin, nous pourrions bientôt nous abriter à l'ombre. Mais avant cela nous profitons sur le bord du chemin d'un beau parterre de bruyère, le contraste entre la pierre, les herbes vertes et la bruyère violette est magnifique, comme un tableau posé obliquement le long du chemin.

A la première interruption de la lumière zénithale Bruno s'écroule. Nous sommes installés à 30 mètres d'autres randonneurs qui ont eu la même idée que nous. Cette partie du chemin était particulièrement difficile, cela fait une heure que nous avons quitté Pont-de-Montvert et c'est la première fois que nous avons de l'ombre, sous une température qui se rapproche de 30°.

Nous nous relevons à peine pour reprendre le chemin quand soudain nous voyons débouler Henri, le sportif strasbourgeois, que nous avons croisé la veille. Il a beau marcher beaucoup plus vite que nous, nous en sommes au même point ! Nous bavardons quelques instants, il nous raconte qu'il a planté sa tente sur la station du Mont-Lozère. Il a très mal dormi. La veille un orage a éclaté en fin de journée et il a à peine eu le temps de mettre ses affaires au sec. Le matin c'était encore bien humide du coup il a pris son temps pour partir ce matin. Nous n'étions qu'à quelques centaines de lui le soir mais lui était logé dans des conditions vraiment plus difficiles, en lutte avec la météo. Nous avons vu cet orage, mais bien à l'abri derrière la véranda du restaurant du refuge... Deux points de vue à deux endroits différents et une autre perception des éléments climatiques. Pour nous cet orage c'était davantage une curiosité après cette belle journée. Je me souviens qu'il y avait des grêlons, Henri a dû bien souffrir hier.

Nous ne restons pas longtemps ensemble car déjà nos chemins se séparent à nouveau, Henri bifurque sur un autre GR pour rejoindre Florac et les Gorges du Tarn.

– « *Au revoir Henri, peut être nous recroiserons nous à Strasbourg, qui sait ?* »

Le sentier continue dans une autre direction pour nous, mais gros avantage, le sentier est à l'ombre. La pause nous a fait du bien et cette fraîcheur est la bienvenue. Ce sentier dans les bois durent quelques kilomètres ce qui nous fait beaucoup de bien même s'il y a du dénivelé.

Mijavols notre étape du jour se rapproche, nous croisons à nouveau les deux amis avec leur chien, que nous avons croisés sur la montée de Pont-de-Montvert, on les double de nouveau. Ils vont à peu près au même rythme que nous, vu le peu d'hébergement dans le secteur je commence à croire qu'on les retrouveras dans notre hébergement.

La vue se dégage au loin on aperçoit une multitude de colline. Les Causses que l'on voyaient depuis le Mont-Lozère se rapprochent. La route est longue, nous avons hâte d'arrivée, bientôt le chemin descend mais nous avons l'impression de ne jamais en voir le bout. La beauté des paysages est légèrement gâché par notre fatigue.

Mijavols est un hameau comprenant une dizaines de maisons. C'est le seul lieu où est proposé un hébergement entre Florac et Pont-de-Montvert. C'est donc un endroit théoriquement fréquenté. Nous avons eu de la chance d'avoir de la place, en réservant à l'avance dans ce village.

Au loin Mijavols est visible en contrebas. La descente nous semble interminable, le village se rapproche, nous n'avons plus d'eau, je commence à avoir des hallucinations. Bruno voit un second village un peu plus loin et m'interroge :

- « *tu es sur Papa que c'est bien le premier village où l'on va ?* »
- « *oui, oui pas de doute* » je lui réponds

Je croise les doigts pour être dans le vrai, mais d'après mon GPS il n'y a pas de doute dans moins d'un kilomètre nous y serons enfin. Heureusement il s'agit de la première maison à l'entrée du village.

Nous repérons tout de suite la maison puisqu'un panneau « gîte d'étape » est judicieusement placé sur le linteau d'une des portes-fenêtres. Il s'agit d'une très belle maison en pierre, restaurée, avec toiture en Lauzes. L'ensemble du village est remarquable et construit selon la tradition. Comme nous le remarquerons, souvent les villages des Cévennes sont très bien entretenus et vraiment de toute beauté.

La maison est en contrebas, nous descendons le chemin, l'entrée est en bas, la porte est ouverte. Un panneau explicite indique d'entrée en cas d'absence, ici pas de crainte des cambrioleurs ou des squatteurs. De fait, il n'y a personne pour nous accueillir. Nous sommes les premiers randonneurs. Nous rentrons, la maison est fraîche. Je cours remplir ma gourde, nous mourrons de soif !

Cela nous fait un bien fou de poser nos affaires, nos bâtons, enlever nos chaussures. Sur la grande table près de l'entrée se trouve un cahier. La propriétaire nous souhaite la bienvenue, six randonneurs sont attendus aujourd'hui. C'est peu. Notre hôte indique qu'elle a sa ferme au village et que les repas sont à prendre chez elle à 19h30. Ce jour la nous n'avons pas réservé le repas, notre hôte m'avait indiqué au téléphone qu'il y avait tout ce qu'il faut pour se faire à manger dans la cuisine. Nous avons donc pris nos dispositions pour être autonome le soir et le matin.

Bientôt nous sommes rejoints par les deux amis avec leur chien, mon intuition était la bonne. Nous faisons connaissance. Marc et Jean-Christophe sont deux amis de longue date, ils sont originaires de la région Rhône-Alpes, donc pas très loin. Chaque année il font un bout du Stevenson sur deux jours. Pour cette étape ils sont partie de Pont-de-Montvert et vont jusqu'à Florac. Il passerons avec nous la nuit à Mijavols.

Leur chien est un Épagneul breton et s'appelle Jack, il est très vif, intelligent et discret. Il reste couché près de sa gamelle d'eau : maigre pitance après une journée de marche même à quatre pattes.

Marc qui est un peu plus âgé nous apprend qu'il est difficile d'avoir un hébergement à Mijavols. Pourtant il y a 18 places disponibles en dortoir. Trois chambres dispose de six lits superposés.

Notre hôte, Martine, possède une ferme au village, en plus elle s'occupe avec courage de cet hébergement indépendant. C'est une chance pour les randonneurs. Elle ne peut pas tous les jours accepter d'être complet ni de proposer tous les jours la demi-pension à tous les randonneurs, ce que certains ont parfois du mal à accepter. On voit bien que la gestion d'un hébergement en moyenne montagne est fragile et difficile. Nous savourons notre chance d'être ici, dans une maison au confort rudimentaire mais parfaitement équipée.

Le sol des deux pièces du bas, le salon et la cuisine, est constitué d'un dallage en pierres rustiques. Dans la pièce principale se trouve une cheminée qui a servi récemment. On sent le bistre et l'âtre est noir. Dans une dépendance accolée à la maison se trouve une ancienne étable. Bien que très ancienne, la maison dispose toutefois de tout le confort moderne : électricité et deux salle de bains disposées sur un demi-palier entre les chambres.

Nous discutons sur la terrasse – un carré herbeux avec une petite table et quelques chaises bancales, quand soudain nous entendons deux femmes descendre du chemin menant au gîte.

Elles sont épuisées. Elles nous demande comment ça se passe pour l'hébergement vue qu'il n'y a personne pour l'accueil. Nous donnons les informations d'usages et en profitons pour faire connaissance. Ils s'agit de deux sœurs, Claire, la petite trentaine, vit en Savoie, sa région d'origine, et l'autre, Louise, plus âgée est installée à Montpellier depuis quelques années. Elles ont de petits sacs au dos et nous explique leur astuce : elles passent par la malle postale, un service à un coût modéré et flexible qui livre les bagages d'un hébergement à l'autre. Ce service est très pratique et permet de s'éviter de la fatigue. Cela permet aussi à d'autres types de randonneurs, moins sportifs, d'avoir accès à la randonnée itinérante. Les deux jeunes femmes prennent la chambre tout en haut, cela tombes bien c'est là où se trouve leurs bagages qui ont déjà été livrés. Les hommes et les femmes dormiront donc dans des chambres séparées.

Ce soir moi et Bruno mangerons seul à l'hébergement. Les 4 autres randonneurs ont réservés la demi-pension. Bientôt moi et Bruno allons préparé le repas, rien de très original, des pâtes agrémenté d'un peu de jambon, un reste de ce midi...

La cuisine est grande et fonctionnelle, il y a tout ce qu'il faut, même une plaque au gaz avec des allumettes. Comme la salle à manger dispose d'une grande table une dizaine de randonneur peuvent s'attabler s'il le faut.

Bruno est fatigué, vers 20h, il se couche. De mon côté je lis sur la terrasse en attendant que les randonneurs reviennent de leur repas au village. Le soleil se couche doucement et je réalise que le spectacle est magnifique. Je pose mon livre et prends mon appareil photo. Je vais assister ce soir à l'un de mes plus beaux coucher de soleil. La vue depuis la terrasse est dégagée, au loin se dresse deux collines. Le ciel est nuageux mais le soleil fait de belle percée. Les couleurs sont belles. D'abord virant vers le blanc en altitude, elles tirent progressivement vers le jaune. Les nuages forment un patchwork compact ce soir et offrent au ciel une véritable œuvre d'art. En utilisant au maximum le zoom de mon appareil photo, avec grossissement optique jusqu'à 30 fois, je me dirige vers les sapins au loin sur la colline. Je suis surpris, à travers mon écran les sapins bougent ! Le ciel est jaunâtre, on dirait que la forêt est en feu ! En fait c'est un feu d'artifice de couleur dans le ciel. Le soleil baisse rapidement, dans moins d'une demi-heure il fera probablement nuit. A mesure que le soleil se cache dans la montagne le ciel devient progressivement bleu en haut et rouge en bas. La nature nous offre des spectacles extraordinaires, gratuits, tous les jours. Les nuages changent de forme, d'abord compacts et longitudinales, il semble maintenant former des panaches de fumées. Les nuages dansent et je rêve des sapins qui tremblent devant l'astre éternel.

Claire, Louise, Marc, Jean-Christophe, sans oublier Jack, rentrent vers 21h. Ils rient en descendant le petit chemin. Le soleil est couché, je suis le seul ici à avoir vu le spectacle. Je leur dis que le coucher de soleil était très beau ce soir. Mais ils ne l'ont pas vu, cela change tout, je n'ai pas les mots pour décrire le spectacle. Je garde les photos pour moi ce soir là.

A entendre mes colocataires, le repas était bien, rustique à l'image de notre hébergement et de sa propriétaire, Martine. Je n'ai jamais vu Martine mais on me l'a décrit comme une personne entière et très attachée à sa ferme et à ses bêtes. Je ne regrette pas d'avoir passé la soirée avec Bruno, je trouve ça bien aussi de prendre du temps pour soi et de changer le rythme.

Nous discutons encore un peu sur la terrasse, tous assis autour d'une petite table ronde sur laquelle j'avais posé mon livre. L'ambiance est bonne, on rit beaucoup. On parle surtout de la ruralité, de ces villages perdus comme Mijavols. Avec nos modes de vies contemporains on s'en est éloigné. Ce soir la campagne nous rapproche, Mijavols dispose même d'une route goudronnée. Il paraît que c'est un lieu fréquenté par les touristes qui viennent exprès de Florac en voiture. Vers 22h, fatigués, nous décidons de rejoindre nos chambres.

Étape 8 : Mijavols - La Borie (via Florac)

Nous sommes levés à 7h. Nous avons bien dormi. Comme d'habitude nous sommes les premiers levés. Les autres randonneurs vont prendre leur petit-déjeuner chez Martine au centre du village.

Après un rapide petit-déjeuner nous reprenons la route. Nous ne prenons pas grand chose pour le petit-déjeuner : un chocolat chaud pour Bruno, deux cafés pour moi et un paquet de gâteau à partager. Être en autonomie au niveau alimentaire suppose de tout porter sur soi, nous n'avons donc pas pris d'extra.

Pour gagner du temps sur cette étape j'ai décidé au moment de préparer l'itinéraire de couper par le GR68, qui nous fait gagner quelques kilomètres. Nous rejoindrons le GR70 au niveau de Florac. L'étape du jour est donc courte, à peine plus de 20km, soit un tiers de moins que la veille. Cela dit nous marchons sur un bon rythme car l'expérience nous a prouvé que même les étapes « courtes » peuvent s'avérer plus difficiles qu'on ne l'imagine. Et j'ai prévu une petite surprise à Bruno à Florac, notre étape pour le déjeuner, alors il ne faut pas qu'on tarde.

Nous quittons Mijavols, le village s'éloigne derrière nous, le chemin monte, je prends un dernier cliché, la vue est superbe et le soleil éclaire le village. Il fait beau et c'est agréable de prendre le chemin en compagnie du beau temps.

Nous rejoignons à nouveau le GR70 que nous avons quitté pour rejoindre Mijavols. Le chemin se poursuit dans une forêt bordée de bruyères aux belles couleurs violettes et de rochers. On aperçoit également des ruches, elles ont sans doute un lien avec la présence de la bruyère. Tout semble faire sens ce matin.

La vue se dégage progressivement, sur le versant sud on aperçoit des collines boisées à perte d'horizon. L'autre côté du chemin est bordé de pin. Tout à coup je m'arrête pour prendre une photo : en plus de la bruyère et des rochers se trouve un tapis de pommes de pins de couleur grises et brunes. L'impression est magnifique, on dirait une nature morte peinte par un maître. Les pommes de pins grises sont sans doute les plus anciennes, le mélange est surprenant, encore un beau cadeau

de la nature à qui sait ouvrir les yeux. Bruno apprécie mais semble moins enthousiaste que moi...

A présent nous traversons une autre forêt, elle est bordée de hêtres. De temps en temps sur le versant nord des vues se dégagent. Toujours des collines à perte de vue, avec parfois des sommets plus vertigineux donnant l'impression d'anciens volcans. On aperçoit aussi quelques maisons en contrebas dans un fond de vallée. J'utilise le zoom de l'appareil photo pour mieux voir.

Les Cévennes sont décidément très préservés, pas d'urbanisation à outrance, c'est la nature qui domine et cela fait plaisir.

A peine une nouvelle clairière traversée, nous rentrons dans une nouvelle forêt avec de grands sapins. A l'entrée se trouve une maisonnette qui ressemble pour nos yeux de marcheurs à un refuge, mais il s'agit plus probablement d'une ancienne bergerie. La maison est en mauvais état mais permettrait de passer quelques heures à l'abri en cas de mauvais temps. Sur la façade les traces blanches et rouges du GR sont peintes ainsi que les traces d'autres sentiers. Nous n'avons croisé qu'un couple de vacanciers à la retraite ce matin.

En sortant de la forêt nous débouchons sur un sentier dominant à nouveau le versant sud et surtout avec une vue de face dégagée. Le GR68 que nous empruntons se trouve sur une colline alors que le GR70 que nous allons rejoindre au niveau de Florac, se trouve en contrebas. En face de nous se trouve le Causse Méjean, il domine la ville de Florac. Le Causse se présente comme une falaise avec un plateau à son sommet. Le soleil est derrière nous, la vue est splendide. Déjà en contrebas, dans la vallée on aperçoit les premières maisons de Florac. Nous faisons une pause sur le côté avant d'entamer la descente.

La descente est rapide, avant de traverser un pont surmontant la rivière *Le Tarnon* menant au centre de Florac, un couple de vacancier nous demande son chemin : ils sont perdus, en effet il y a de nombreux sentiers dans le secteur. A l'aide de ma carte je les renseigne, ils sont du mauvais côté !

Nous traversons le pont et nous voici arrivés à Florac. Avec ses quelques 2000 habitants il s'agit d'une des plus importantes villes de Lozère, et un important centre touristique à la belle saison. Certains disent que c'est la « capitale » des Cévennes. La Lozère est le département le moins peuplé de France mais il connaît depuis quelques années un accroissement démographique. La qualité de vie de cette région rurale et préservée séduit de plus en plus de gens.

Florac se trouve en fond de vallée, la ville est séparée par le *Tarnon* d'un côté, surplombée par une colline et de l'autre un Causse, c'est à dire une haute falaise. La ville s'étire donc tout en longueur le long du *Tarnon* et de la route nationale. Pour une ville de cette dimension, Florac est particulièrement bien équipée. Elle possède deux campings, l'un au sud, l'autre au nord, de nombreux commerces de tout type et plusieurs supermarchés. La ville dispose même d'un cinéma et de plusieurs marchés. A la belle saison il y a du monde. L'office de tourisme a été superbement aménagé dans l'ancienne gare. Dommage pour la gare car de nos jours ce type d'équipement serait bien utile. Aujourd'hui en dehors de la voiture ; en transport en commun on est tributaire du bus. *Mende*, la préfecture du département, est à 45 minutes par la route.

De notre côté à notre rythme de randonneur, en comparaison, nous sommes des escargots. Cela fait du bien de prendre un autre rythme, de changer d'échelle de temps et d'aller davantage en profondeur, d'avoir le sentiment de mieux observer les choses. C'est le privilège du marcheur et de celui qui prends le temps.

Mais l'heure est au ravitaillement, il est bientôt midi et je souhaite offrir une petite surprise à Bruno après le déjeuner. Pour gagner du temps nous faisons nos courses dans le premier supermarché au bord de la route. Nous faisons simple : salade en entrée, jambon, pain, tomate, des chips et des fruits en dessert. Bruno aime ce type de repas le midi lorsque nous marchons, mais il sait aussi apprécier et faire la différence lorsque c'est fait maison.

Florac possède toute la logistique commerciale et touristique pour accueillir les vacanciers de la Lozère, c'est aussi une destination agréable en soi puisque la cité est préservée au niveau naturel et patrimonial. En plein centre ville on trouve plusieurs plages de galet aménagées le long de la rivière. Je propose à Bruno de nous installer sur une plage située sous un pont piéton avec balustrades en acier, il s'agit d'un ancien pont de chemin de fer qui permettait de rejoindre le centre-ville depuis la gare. Le pont est très joli, de même que la plage en contrebas.

Dans les Cévennes la qualité de l'eau est mesurée pour assurer la sécurité des baigneurs, c'est appréciable. D'ailleurs plusieurs personnes se baignent. Il fait très beau, le soleil tape, mais l'eau ne semble pas très chaude... Bruno a compris qu'il allait pouvoir se baigner, l'eau même fraîche ne lui fait pas peur, depuis qu'il est tout petit il adore se baigner !

Nous mangeons, à l'ombre, notre frugale repas et après une bonne vingtaine de minutes il met son maillot de bains. Il n'est même pas 13h, nous avons donc notre temps, nous avons fait les 2/3 du chemin, il ne nous reste plus que 6km jusqu'à l'étape du jour « La Borie ».

Face à notre plage de galet, la rivière n'est pas très large, ni très profonde, mais elle s'écoule rapidement. Le bruit de l'eau est agréable, presque mélodique. En amont, la rivière est plus large, elle est encore moins profonde et forme de petits « rapides ». D'autres enfants jouent et essaient de faire du toboggan dans les rapides en se faisant glisser. En aval l'eau est plus calme et un bassin naturel s'est formé. Un chien se baigne, son maître est sur la rive opposée à la notre. Je réalise soudain que la roche de l'autre côté de la rive est différente, on dirait de la roche volcanique, mais c'est sans doute du schiste. La roche est noire et très lisse, sans doute patinée par des années de passage de l'eau. Bruno s'est couché sur cette roche il est en train de se sécher ou sans en avoir conscience, de bronzer au soleil.

Après une petite heure de baignade et de bon temps, nous reprenons notre lente pérégrination. Le chemin nous fait traverser la ville en direction du sud. Nous passons devant la « Maison du site Causses & Cévennes » dont la devanture arbore fièrement l'inscription « UNESCO ». Le lieu est une sorte d'annexe culturelle sur les joyeusetés de la région. Dommage, nous n'avons pas le temps de le visiter. Il faut faire des choix. En tout cas la maison d'époque 1900 avec toiture en ardoise a été parfaitement réhabilitée, elle est pourvue d'un bâtiment annexe devant la maison et d'une agréable cour avec des sculptures contemporaines et des photos de grand format.

Rapidement nous quittons Florac et longeons la route nationale, nous passons devant d'autres lieux de baignades, dont les abords sont constitués de gros rochers irréguliers, de très beaux blocs de schiste rouge et jaune. L'absence de véritable plage n'empêche pas les baigneurs de plonger et de profiter de la fraîcheur. Le cadre est superbe.

Rapidement le chemin nous fait quitter la nationale et nous fait passer par un petit pont très ancien, de la même allure que celui de Pont-de-Monvert, et pas suffisamment large pour le passage de nos véhicules contemporains. C'est un joli pont à dos d'âne, avec deux pentes d'allure pittoresque. Presque au milieu du pont se trouve un renforcement de forme triangulaire, je me demande à quoi il pouvait bien servir : zone pour laisser passer les véhicules ? Point de vue ? Zone dédiée aux

pêcheurs ? En traversant le pont, j'ai la réponse : en fait ce renforcement formant terrasse ou balcon sur la rivière est le prolongement naturel du contrefort d'un pile situé de façon intermédiaire sous le pont. C'est un formidable geste esthétique et pratique de la part de l'ingénieur ou de l'architecte qui a conçu ce pont. Je m'émerveille devant tant de beauté et de sens pratique, à mes yeux c'est une oeuvre d'art totale.

Étant à nouveau sur l'autre rive de la rivière *Le Tarnon*, que nous avons quitté pour rejoindre Florac, nous avons un autre point de vue. En levant les yeux je réalise que les falaises du Causse Méjan sont extraordinaires, fortement érodées, aux formes verticales et anguleuses, formant comme des dents surplombant une forêt de sapins. La pierre est ici le prolongement naturel de la végétation.

Nous continuons notre marche sur le chemin, qui serpente sur une terrasse naturelle dégagant des vues sur la nature environnante. Nous voyons cette fois-ci, non loin, une autre beauté réalisée par l'homme, un château datant au moins du XIV^{ème} siècle². Mais le château a depuis été remanié plusieurs fois et n'a plus grand chose de médiéval. A la renaissance des fenêtres à meneaux ont été ajoutées sur l'ensemble des façades. Le pourtour de la toiture est muni de créneaux, mais ceux-ci ne datent probablement pas du moyen-âge, sans doute a-t-on voulu lui restituer un peu de pittoresque. La demeure est connue sous le nom de « Château de Montvaillant ».

Le piéton peut prendre le temps d'observer les beautés naturelles ou celles réalisées par la main de l'homme, alors qu'en voiture souvent on n'aurait fait que passer devant ce joli pont ou à ce château. C'est sans doute l'accumulation, la vitesse, qui nous rend moins sensible. La marche est le rythme de l'homme celui où ses sens sont le mieux mis en éveil.

Le chemin monte à travers une belle forêt de châtaigniers, l'une des spécialités de la région. Nous nous approchons de « La Borie » lieu de notre étape du soir. *La Borie* est un « lieu-dit » situé à l'écart du chemin de Stevenson, lorsque j'ai réservé l'hébergement celui-ci m'était connu sous le nom de « La Ferme des Cévennes ». Nous nous attendions donc à être logé chez l'habitant, dans une ferme.

Un hameau est visible en haut du chemin. A côté d'un banc, de multiples panneaux de signalisation en bois avec des flèches de couleurs, nous indique de nombreux lieux touristiques à visiter. Nous nous rapprochons de la ferme et la vue sur les environs se dégage. Avant le dernier lacet pour aller à la ferme nous apercevons sur le côté un beau verger et plusieurs parcelles de vigne à proximité.

Nous arrivons et profitons de la vue sur les collines environnantes qui est splendide. Il fait beau et nous sommes arrivés à notre étape du jour, presque frais comparé au 30 kilomètre parcouru la veille !

Première surprise nous ne voyons pas trop où est l'entrée. Nous sommes devant plusieurs bâtiments, l'ensemble est très bien entretenu et vraiment charmant, en pierres de pays.

Un escalier mène à une terrasse, nous l'empruntons. Plusieurs personnes sont sur la terrasse, il s'agit en fait davantage d'un café que d'une terrasse simplement panoramique. Nous demandons à un monsieur installé avec sa famille où se trouve la réception de « La Ferme des Cévennes ». Il nous explique qu'il faut s'adresser à la boutique en bas !

Je commence à comprendre que la ferme est un peu plus grande que ce que j'imaginai.

2 http://ducfdalalignevertre.fr/images/documents/Le_Lien_13.pdf consulté le 15/10/2021

La boutique est superbement achalandée, on sent une forte odeur de saucissons. Il n'y a personne, ni client, ni vendeur, nous avons donc le temps de faire le tour des produits présentés : en plus saucissons, on trouve des confitures, du fromage, divers produits laitiers et du vin. Un panneau indique qu'il s'agit uniquement de produit « biologique » provenant de la ferme.

Une jeune femme descend d'un escalier, c'est probablement l'une des serveuses du café au dessus, elle nous accueille et nous souhaite la bienvenue, elle nous demande si nous avons réservé. Je lui donne mon nom et elle nous propose une visite rapide de la ferme, tout en nous donnant le « programme » des ateliers auxquels il est possible de participer !

- « à 18h vous pourrez voir la traite des chèvres. [...] Pour la fabrication des fromages ce sera demain matin à 10h, mais vous pouvez regarder un film en continue. [...] Vous pouvez aussi visiter librement nos chambres d'affinage des fromages. [...] Je vous donne aussi un plan pour les parcours à pied ou avec un âne [...] »

Incroyable, nous pensions être dans une modeste ferme artisanale, en fait c'est une « grosse structure » artisanale !

La jeune femme nous explique que notre chambre n'est pas encore prête, elle nous fait monter à l'étage des hôtes et la c'est la grosse surprise.

L'auberge est immense, les volumes sont gargantuesques. Le hall d'accueil possède un plafond « cathédrale » avec des escaliers sur deux niveaux. Les meubles sont anciens, dans l'esprit des lieux, traditionnelle et rustique.

Nous apprendrons que « La Borie » était un ancien hameau, restauré il y a une vingtaine d'années par un couple de passionné. Les cinq fermes d'époque ont été reliées entre elles, donnant cette impression de gigantisme. Autant le dire c'est une réussite et un lieu incroyable.

Preuve du succès, la ferme est complète. On croise donc pas mal de monde dans les couloirs, ce qui rend le lieu vivant. Le lieu possède une quinzaine de chambres de tailles très différentes.

En attendant la préparation de notre chambre je fais un tour dans « la ferme » pendant que Bruno lit au premier étage dans une vaste bibliothèque. Ici tout est démesuré. Au second étage, dans de vastes combles, une école avec pupitres d'école anciens avec encriers, tableaux noirs a été aménagé. Le lieu est vaste et comporte une bonne vingtaine de pupitres, des élèves pourraient y prendre place !

De fait une école se trouvait bien à « La Borie » à une époque sans doute lointaine. Je réalise soudain que ce lieu navigue à mi-chemin entre l'auberge, la ferme et l'écomusée. Nous allons de surprise en surprise en découvrant tout ces espaces. Un long couloir entre la bibliothèque et l'école dessert des chambres, on peut se balader librement, c'est très agréable. Même si les lieux sont grands on n'a pas du tout l'impression d'être dans un hôtel. On dirait plutôt une familistère, c'est à dire un lieu où des familles vivaient en commun de façon coopérative. Mais dans les faits « La Borie » est plutôt une belle « success story » qui a trouvé son équilibre entre rentabilité économique, emploi et qualité des prestations et des produits. On se sent davantage « chez mémé » que dans un Sofitel..

Depuis l'un des couloirs se trouve une porte menant à une cour, elle est ouverte. Je découvre alors, comme une scène de théâtre, un bâtiment en pierre en rénovation, sans doute une ancienne ferme puisqu'elle possède plusieurs porches cintrés. La ferme devait être dans un état très dégradé

puisque dans les étages des pans de murs sont en train d'être restitués. J'ignore si les travaux se base sur les plans ou des photographies des anciens bâtiments mais je pencherai plutôt pour une restitution dans l'esprit de « l'ancien village » donc dans une approche Viollet-le-Duc où l'on invente, on s'adapte pour « créer un décor qui n'aurait jamais existé précédemment ». Mais ici pas de décor à la Disneyland en carton-pâte, tout est en pierre, en bois avec les matériaux d'origine ou situés à proximité. Les moyens utilisés sont artisanaux, pas de grue moderne, ni de gros moyens visibles. En prenant un peu de recul je m'aperçois que la ferme est accroché à une colline : peut être n'y a t-il jamais eu de ferme à cet endroit ? Quoiqu'il en soit les lieux ont une histoire et ce projet clos une agréable cour. Sur l'un des escaliers menant à la cour j'aperçois un hôte lisant tranquillement au soleil. Tout est fait pour profitez des lieux, trois tables rondes et des chaises pliantes assez anciennes sont mises à disposition.

J'emprunte un autre escalier et descend pour retrouver Bruno. En passant dans les couloirs je croise un employé qui m'informe que notre chambre est prête. Bruno joue maintenant sur son téléphone – je l'y autorise une heure par jour - je lui raconte mes découvertes, l'école, la cour, la ferme en rénovation et lui dis qu'on pourra y retourner. Cela ne l'intéresse pas trop, il préfère continuer à jouer dans la chambre et se reposer. Il n'est plus trop en âge non plus pour aller voir la traite des chèvres...

En se dirigeant vers la chambre nous passons par une salle à manger, avec quelques tables et surtout un grand foyer à l'ancienne. L'un des employé s'occupe d'alimenter la cheminée et prépare une flambée probablement pour le repas du soir... l'odeur forte du bistre m'indique que le foyer a servi récemment.

Notre chambre est située juste au dessus de la salle à manger, on y accède par un petit escalier, elle est la plus petite que possède le complexe, cela dit elle est superbement meublée avec du mobilier des années 1900/1930. Le lit est double mais de petit format, ce n'est pas grave je serais seul à y dormir, Bruno a son propre lit, un lit de camp a été délicatement rajouté par le personnel. Cela dit le lieu a dû être bien transformé, car la chambre possède sa propre salle de bains. Je prends une douche et invite Bruno à faire de même.

Après m'être changé et un peu reposé, pendant que Bruno se repose je décide de continuer mon exploration dans l' « écomusée ».

Décidément je ne suis pas au bout de mes surprises. En retraversant le complexe pour retourner sur la terrasse où nous sommes arrivés je découvre une immense salle à manger avec une grande cheminée et plusieurs grandes tables. Elle doit mesurer 10 mètres de large sur 20 mètres de long, avec un plafond assez haut. Cette pièce dispose de matériel agricole, un vieux poêle noir raccordé à une cheminée, semblant fonctionnel. On trouve aussi des casseroles en cuivre, des pressoirs pour faire du jus de pomme ou de raisin. L'ensemble est rustique avec grosses poutres en bois et plancher brunâtre au sol. A l'autre extrémité se trouve deux salles avec d'autres objets. Dans l'une des salles se trouve un vidéoprojecteur qu'on peut activer. Un film présente l'ensemble du site me confirmant que je n'aurai pas le temps de tout visiter.

Des hôtes m'apprendront qu'ils sont là depuis plusieurs jours. La nuitée est possible mais certains passent une semaine à « la Borie ». Le lieu est effectivement bien situé, pas trop loin de Florac, pour ceux qui sont motorisés. Par contre il faut aimer la vie en communauté car le lieu est fréquenté et les espaces communs nombreux.

En retournant sur mes pas je découvre quelques affiches : des panneaux indiquent qu'une partie des

scènes du film « Antoinette dans les Cévennes » ont été tournées à la ferme et à proximité (probablement en 2019) ! L'équipe du tournage a séjourné ici..

L'heure tourne il est bientôt l'heure de manger. En retournant dans la chambre je m'aperçois que le foyer crépite, il fait très chaud maintenant dans la « première » salle à manger.

A 19h30 Bruno et moi descendons dans la salle à manger pour prendre le repas. Un vaste buffet à été préparé pour l'apéritif. Nous ne sommes pas les premiers, certains semblent habitués par agapes et se jettent sur les carafe de vin !

Autour de la table nous croisons, Claire et Louise, les deux sœurs que nous avons vu la veille à Mijavols. Elles sont souriantes, radieuses, semblent heureuses être là. Je leur propose immédiatement de faire table commune. La plupart des tables sont déjà prises, mais nous trouvons une table ronde près du foyer. Il fait chaud, la soirée démarre parfaitement. Nous nous partageons les tâches et ramenons de quoi prendre l'apéritif ensemble et se raconter nos aventures du jour.

Pour elles cette soirée est un conte de fée, elles ne s'imaginaient pas un tel lieu possible. C'est vrai que le lieu sort de l'ordinaire. Mais il y a une autre explication, la marche exacerbe les sens. Après la difficulté, voir parfois la souffrance de l'effort, on profite de façon démultiplié des récompenses, comme le repos, un verre de vin, une bière ou un bon repas.

Claire et Louise sont profs toutes les deux. La plus jeune, Claire, en école primaire et Louise au collège, elle est prof de biologie. Louise charrie Bruno sur ses cours au collège, cela le fait rire. L'apéritif se passe bien, tout le monde se resserre un verre de notre vin en pichet ! Bruno se resserre un verre de sirop « maison ».

Au menu du soir ce sera une fondu avec saucisse du pays. Nous avons l'habitude des saucisses, c'est au moins la 3ème fois qu'on en mange depuis le début de la randonnée mais c'est la première fois sous forme de fondu. Le repas est à l'image du lieu, pittoresque et gargantuesque.

Tout le monde fait la queue jusqu'au foyer, assiette à la main, l'ambiance est presque festive : le repas est une fête, il règne une ambiance d'opulence, de convivialité.

Nous retournons à table, les assiettes bien chargées. Après une journée de marche tout le monde à faim. Pendant le repas nous discutons des vacances. Claire et Louise partent régulièrement en vacances ensemble, presque chaque année, mais c'est un budget pour elles. Elles ne partent pas autant qu'elles le souhaiteraient. Je tente alors :

– « au moins la marche cela ne coûte pas cher »

Claire n'est absolument pas d'accord. La demi-pension coûte cher. A deux c'est plus de 100 euros par jour en comptant tous les repas et l'hébergement. Son calcul est juste c'est environ le prix de revient que j'observe avec Bruno. Évidemment on n'est pas obligé d'être en demi-pension, ni de prendre ses panier repas à l'hébergement. J'évite de trop polémiquer mais pense à tous les randonneurs qui partent avec leur tente et font leurs repas eux-même midi et soir.

Je repense à mes premières vacances lorsque je suis parti en « stop » à 20 ans et ai dormi à la belle étoile ou chez de généreux automobilistes – ça m'arrivait souvent qu'on me propose gratuitement le gîte et le couvert ! Je ne dépensais quasiment rien et partait pourtant à l'autre bout de la France, mais c'est un fait, le confort a un coût. Dans nos sociétés modernes tout se monnaie et pourtant ici

« l'authenticité » ne coûte guère plus cher qu'un « Formule 1 » et un fast-food. Cher ou pas ces vacances nous coûtent malgré tout moins cher qu'en voiture. Le marcheur n'a pas besoin de pétrole mais d'une alimentation adaptée et de l'eau fraîche !

Le dessert se passe bien même si nous n'avons plus faim ! On prend une tisane pour digérer puis chacun part se coucher. On n'a pas le courage de pendre un digestif ! Décidément ce lieu est extraordinaire presque irréel.

Étape 9 : La Borie – Saint-Germain-de-Calberte

Le lendemain matin nous retrouvons les deux sœurs au petit-déjeuner à 8h – l'horaire d'ouverture. Nous échangeons ce matin quelques politesses sur deux petites tables côte à côte, en terrasse cette fois car il fait déjà très beau, le soleil brille, le ciel est bleu. La journée commence bien. A nouveau un buffet est proposé dans la salle à manger. Chacun se sert mais il y a moins de monde que la veille. Nous constatons que la plupart des gens logés ne sont pas des randonneurs mais logent ici plus longtemps pour visiter la région : ils se lèvent plus tard.

La café est bon et Bruno a son chocolat. Le pain est excellent ainsi que les confitures maisons, inutile de le préciser. Nous terminons rapidement notre petit déjeuner et quittons Claire et Louise en se promettant de se revoir probablement plus tard sur le GR. Le soir elles dormiront à la même étape que nous à Saint-Germain-de-Calberte mais pas au même endroit, on se recroisera donc probablement. Après avoir récupéré nos paniers repas et réglé à l'accueil nous reprenons le chemin presque en chantant « *Quelle belle journée ! Quelle joie de marcher sur ce sentier ensoleillé !* ».

Cela dit la journée ne fait que commencer, la joie fait rapidement place à la lucidité, il est 8h30 passé et nous avons 28km devant nous. Alors nous pressons le pas. En quittant « La Borie », quelques dizaines de mètres plus bas, un employé nous voyant sac au dos et bâton à la main nous indique le plus court chemin pour rejoindre le GR70. Son conseil nous fait gagner plusieurs centaines de mètres, c'est toujours ça de pris !

Ce raccourci nous fait passer par le domaine de la Borie. On passe donc devant les vignes, les chevaux et les ânes. Très vite le sentier traverse une belle forêt de châtaigniers, suit un ruisseau dans lequel on peut se baigner (c'était précisé dans la ferme). Nous traversons un petit pont et enfin rejoignons l'itinéraire principal. Le raccourci était vraiment très agréable cela aurait été dommage de faire un détour par la route de l'autre côté. Nous avons bien écouté les conseils de notre « guide » à la Borie, il est souvent perspicace d'écouter les conseils des autochtones.

Les premiers kilomètres se passent bien et nous allons à un bon train. Nous longeons une rivière située en contrebas, *la Mimente*, la nature est belle et la météo idéale. Bientôt nous traversons un pont à une arche au niveau d'un petit hameau Saint-Juien-d'Arpaon.

Il y a quelques maisons et une chapelle. Nous décidons de faire une petite pause sur une parcelle herbeuse surplombant la rivière, nous venons déjà de parcourir 4 kilomètres. Bientôt un homme s'arrête à notre niveau et nous salue. L'air un peu naïf, grand, avec des vêtements qui ont l'air neufs, son visage aussi m'inspire tout de suite confiance. Il vient de commencer sa journée de marche et nous demande s'il est du bon côté pour aller vers Cassagnas.

– moi : « *Vous êtes bien dans la bonne direction ! On peut faire un bout de chemin ensemble* »

si vous voulez ? »

– randonneur : « *Avec plaisir, je randonne seule depuis deux jours* ».

Ainsi, Vincent, c'est son nom, commence son chemin avec nous. Nouvelle rencontre. Il marche un peu moins vite que nous mais nous nous adaptons à son rythme et ça ne fera pas de mal à Bruno.

Vincent est prof, « *encore un* » me dis-je ! Il est originaire de Bretagne après avoir passé 10 ans à Paris. Il randonne seul car avait besoin de se changer les idées après les périodes de confinement suite au covid. C'est sa première randonnée en itinérance, il n'a pas l'habitude de marcher. Outre son rythme, je le remarque à ses affaires : son sac est neuf et il ne porte pas des vêtements spécialement adaptés à la randonnée. Il a remonté les manches de son tee-shirt car il transpire.

Je lui demande comment il a découvert ce sentier de Stevenson. Il m'annonce tout de go que c'est suite au visionnage du film *Antoinette dans les Cévennes*. Il me dit avoir apprécié le film et surtout ses paysages. Je n'avais pas encore vu le film à cette époque et Bruno est piqué par la curiosité, il me demande si on pourra le regarder à notre retour, je lui en fait la promesse.

Tout en discutant les paysages défilent, le sentier suit la rivière en la surplombant. De l'autre côté nous longeons une paroi rocheuse. Nous nous trouvons dans une vallée mais sur un chemin surélevé. Au bout j'aperçois un tunnel avec voûte en berceau : pas de doute le sentier suit une ancienne voie de chemin de fer qui a été démantelée. Nous passons sous le tunnel, à nouveau le sentier est vraiment magnifique, très diversifié. De temps en temps nous jetons un coup d'oeil sur la rivière, les rochers sont nombreux et forment parfois de petit canyon : ça donne envie de s'y baigner, mais nous n'aurons pas le temps aujourd'hui, l'étape est trop longue. Vincent m'annonce qu'il se baignera plus tard puisqu'il a une petite étape aujourd'hui : il n'a que 10km à parcourir.

Pour Vincent la randonnée n'est vraiment pas un objectif sportif, pour lui le principal c'est de se changer les esprits et découvrir d'autres paysages. Nous décidons de nous arrêter à côté d'un arbre, nous sommes toujours le long de la rivière. Avec Bruno nous prenons notre barre de céréale journalière. Pas forcément diététique mais bon pour le moral. En randonnée on peut se permettre ce type de compromis, la santé mentale est nécessaire si on veut continuer à avancer. La tête guide nos pas.

Au bout de quelques minutes et alors que nous nous apprêtons à reprendre le chemin, Claire et Louise, les deux sœurs randonneuses passent devant nous : elles décident également de faire une pause, l'endroit est agréable. Nous discutons deux minutes mais elles n'auront pas le temps de faire plus ample connaissance avec Vincent, il leur glisse simplement en partant :

– Vincent : « *Prenez votre temps et profitez du chemin !* »

– les deux sœurs : « *Oui tu as bien raison, c'est les vacances pas besoin d'aller trop vite !* »

Intérieurement cet échange entre profs qui ne se connaissent pas m'a fait sourire, les deux sœurs et Vincent n'ont échangé que deux phrases mais j'ai eu l'impression que tout de suite le courant passait bien entre eux. Peut être un instinct fraternel entre confrère ? Je pens surtout que Vincent dégage un charisme naturel rassurant qui donne envie de passer du temps avec lui.

Nous reprenons la route tous les trois. Il ne reste plus que quelques kilomètres jusqu'à Cassagnas. Le GR70 ne traverse pas Cassagnas, mais s'en approche, le chemin bifurque un peu avant. Nous décidons avec Vincent de faire un bout de chemin ensemble jusqu'à ce croisement. Vincent est un jeune homme très agréable, ouvert d'esprit et aimant discuter. En reprenant le chemin il se livre un

peu, il a eu des petits problèmes de couple quelques semaines avant son départ c'est pourquoi il avait besoin de ces vacances pour « prendre du recul » chacun de son côté.

J'apprécie la confiance que me témoigne Vincent et réalise qu'on peut parler à un parfait inconnu, il y a encore deux heures, de tout type de sujet « comme à un ami ». Nous parlons aussi école, discipline. Son métier n'est pas facile, surtout lorsqu'il était en région parisienne. Les parents attendent parfois trop des enseignants, lui ce qu'il aime c'est enseigner, pas faire la police ou jouer le rôle d'éducateur. Pour lui le Ministère de l'Éducation porte mal son nom, il devrait être un Ministère de l'Enseignement. L'Éducation selon lui c'est pour les parents. Je partage son analyse, sans cadre les enfants n'ont pas de repères, c'est à nous de leur donner des limites. Les récompensés quand c'est justifier et les punir de façon juste pour apprendre.

Nous arrivons déjà au croisement près de Cassagnas, il est bientôt 12h mais c'est un peu trop tôt pour déjeuner. Je serre la main de Vincent mais j'aurais aimé le serré dans mes bras, nous avons passé ces quelques heures ensemble comme deux amis. Bruno a aussi aimé écouter Vincent, il m'a dit après son départ « *ce doit être un super prof* ». Nous saluons Vincent qui nous informe qu'il va se baigner puis prendre son repas au bord de la rivière. Un véritable hédoniste qui a bien raison de vivre selon sa nature !

Après l'intersection une grande montée nous attend. Nous avons fait à peine la moitié du chemin. Un ancien pont SNCF, reconnaissable à ses balustrades métalliques avec croix de Saint-André, enjambe la rivière. La montée commence, nous passons devant une belle maison en pierres aux volets bleus. Nous quittons la route, un chemin sombre serpente maintenant à travers une vaste forêt.

La montée est longue, elle fait plus de 2 kilomètres. Je promets à Bruno que lorsque nous serons au dessus nous nous arrêterons manger. Il commence à être fatigué et moi aussi. Pour l'instant il n'y a pas de point de vue et le chemin est assez monotone à travers une forêt de sapins.

Nous croisons un randonneur seul avec son âne. L'âne est arrêté, la tête à l'opposé de la direction que semble lui donner le randonneur. Nous lui demandons si tout va bien. Il nous indique que l'âne est un peu capricieux et qu'il ne l'a que depuis aujourd'hui, alors c'est un peu difficile... Bruno aime beaucoup lorsque nous croisons un âne. C'est vrai qu'ils sont tous différents avec leur pelage aux milles nuances de gris, brun, noir, leurs longues oreilles et surtout leurs beaux yeux qui nous rappellent que dans chaque âne il y a une âme de « bourriquet ». *Bourriquet*, l'âne triste a qui il arrive tout le temps des « malheurs », est l'un des personnages du célèbre dessin animé *Disney* pour ceux qui aurait déjà oublié qu'ils ont eu une âme d'enfant... Un âne ne marche pas très vite, 3 à 4 kilomètres / heures en moyenne, mais il permet de porter les bagages et va à la même vitesse en montée et en descente.

Nous marchons certes un peu plus vite mais ce n'est quand même pas la même expérience. Ce désir de vitesse est le propre de nos sociétés contemporaines où les jours des vacances sont comptés et où les hébergements ont un coût non négligeable. Claire et Louise me l'ont bien rappelé.

Louer un âne n'est pas non plus bon marché, il faut compter plusieurs centaines d'euros par semaine sans compter les suppléments pour les hébergements. Heureusement des sociétés spécialisées peuvent s'occuper de toute la logique mais cela a un coût.

Nous quittons l'âne et le randonneur en lui souhaitant bon courage.

Nous nous approchons du sommet. Je propose à Bruno de déjeuner sur le bord du chemin. La vue au sommet est magnifique on voit des collines sur des dizaines de kilomètres. Elles forment un beau dégradé vert puis bleu à mesure que l'on se rapproche de l'horizon. Vu d'ici les collines ressemblent à des vagues. C'est drôle, bien qu'immobile les collines ne m'ont jamais autant évoqué l'élément marin, ou c'est peut être moi qui ait pris un coup de soleil. Ça tape fort.

Le chemin est maintenant formé par une large bande de schiste mis à nu. La montagne a été taillée pour permettre un passage piétonnier. Cette bande rocheuse évoque les pavés des anciens chemins romains. Pourtant ici la roche est naturelle et n'a pas été taillée, elle a simplement été dégrossie pour être plus régulière et permettre le passage. Il y a peu de végétation au sommet, simplement quelques petits épineux et sapins isolés. La roche brille au soleil, par temps de pluie cela doit être très glissant.

Nous avons dépassé le sommet. La végétation est sèche, nous pénétrons dans une forêt clairsemée, hérissée de pins. Le sol quand à lui est tapissé de pommes de pins. A une cinquantaine de mètre nous sommes précédé par une famille, un couple avec trois grands enfants et deux ânes. Bruno est heureux, c'est la première fois que nous voyons deux baudets côte à côté sur le chemin. La famille est à l'arrêt, nous les doublons ; ils étaient en train de raccrocher les sacs.

Le chemin commence à descendre sérieusement. Tout le dénivelé de l'après midi est en train d'être avalé dans l'autre sens. Monter pour redescendre cela peut paraître risible, après tout, mais cela n'a guère d'importance. Ce qui rend peut être heureux le marcheur après tout c'est de parcourir chaque jour une étape et de se dire « on y est arrivé » et dans un deuxième temps « plus que X jours avant la fin » de la randonnée. Mais avant de ressentir la joie d'une étape terminée, lorsqu'on aime marcher, c'est son corps et nos sens qui s'animent pour voir, sentir, goûter (par exemple les orties qu'Agnès m'a appris à manger quand je manque de légumes...), toucher et bien sur entendre.

En marchant il est difficile, voir dangereux, de fermer les yeux et de rêver, c'est une expérience matérielle que l'on vit avec son corps, pourtant le corps enregistre et le chemin une fois parcouru est inscrit dans notre mémoire. La dualité corps-esprit, se situe entre le synchronisme de nos pas, l'instant présent et l'expérience enregistrée par notre esprit et que l'on se remémore plus tard en la restituant sous d'autres formes. La randonnée n'est pas un événement du quotidien, on s'en souvient mieux qu'une journée ordinaire de travail car c'est un événement de liberté choisi en dehors des servitudes et contingences de nos vies. La randonnée participe à construire notre identité, c'est un moment précieux.

Le chemin descend sacrément et l'on voit les première maisons sur les coteaux. Les collines sont aménagées en terrasses. Le paysage est toujours vert mais de plus en plus clair et sec à mesure que nous nous rapprochons du sud.

Nous arrivons au centre du village de Saint-Germain-de-Calberte, c'est plutôt animée. Il y a plusieurs cafés, ils ont tous une grande terrasse, quelques tables sont occupées. Pas de doute nous nous approchons du sud, on dirait l'ambiance d'un village de Provence, pourtant nous sommes bien en Lozère... mais au sud du département !

L'animation n'est pas encore très importante, on imagine aisément à la taille des terrasses qu'elles peuvent être noires de monde. L'une d'elle est située le long de la route, elle occupe probablement des places de stationnements, qu'elle bonne idée !

Notre hébergement du jour est en plein centre, dans l'hôtel « Le Recantou ». Il s'agit d'un petit hôtel

familial situé dans une charmante maison sur trois étages. L'hôtel fait bar et restaurant et c'est ici que nous dînerons ce soir, nous avons réservé la demi-pension.

Nous sommes accueillis par deux femmes espagnols, sûrement la mère et la fille, qui ne parlent quasiment pas français. Elles sont sûrement de la famille du propriétaire qui est lui même d'origine Espagnol, je l'avais remarqué lorsque j'ai réservé. On arrive toutefois à communiquer par des gestes et quelques rudiments d'espagnol et français ! L'accueil est exotique mais cordial et rafraîchissant. Notre chambre est au dernier étage, nous nous installons. L'hôtel n'est pas moderne, ce n'est pas une critique, il est dans son jus au niveau de l'agencement des étages avec son escalier, plein de charme, à balustrade métallique. A notre étage, la salle de bains se situe sur le palier, au bout du couloir, on la partage avec d'autres chambres. Nous nous sentons bien. La chambre est grande, elle possède deux lits simples avec surtout une grande fenêtre sans vis-à-vis donnant sur l'animation de la rue. En contre-bas on voit la terrasse du restaurant de l'hôtel, pour l'instant il n'y a personne. De mon lit, à l'horizon je vois le clocher de l'église, la vue est belle.

Comme il n'est pas très tard je propose à Bruno d'aller boire un verre en terrasse, comme j'ai vu d'autres randonneurs le faire en passant dans la rue, mais il n'a pas envie, il préfère jouer et se reposer. Je n'insiste pas. Pour ma part après une bonne douche je me plonge dans un bouquin. Sur le palier du troisième étage se trouve un frigo et une petite bibliothèque j'en profite pour regarder ce qu'il y a.

A 19h nous descendons prendre le repas. En passant par le bar nous croisons le patron, Adan, très sympathique qui a un petit mot pour nous souhaiter la bienvenue dans son établissement. On sent qu'il s'investit beaucoup pour faire vivre le lieu : les détails ne trompent pas.

En terrasse il y a déjà deux couples de randonneurs installés, ils discutent ensemble et nous saluent amicalement. Nous les avons déjà croisés sur le chemin et ils nous reconnaissent. Nous sommes installés au milieu de la terrasse, pas très loin d'eux. Une discussion triangulaire s'engage entre les trois tables. Un jeune retraité est venu du Gard, c'est la 2ème fois qu'il fait le GR70. Il est étonné quand je lui dis que Bruno n'a pas encore 14 ans et que nous parcourons en moyenne 24km par jour... d'après lui c'est trop. Il ne sait pas que Bruno randonne avec moi depuis qu'il a 3 ans... je tente de le rassurer en lui expliquant ma conception de la marche, je ne le force pas, Bruno au premier chef décide s'il veut m'accompagner. Nous discutons sentiers et à nouveau je me rends compte que les randonneurs prennent des itinéraires différents, le couple de retraité à pris de GR72 pour éviter Florac. Il paraît que ce chemin « *vaut le voyage* ». Cette année il n'y a jamais eu autant de randonneurs, probablement un « *effet covid* » lance le retraité. Pas faux.

Le repas arrive, chacun regarde son assiette, ça a l'air bon. La cuisine est excellente, le chef est nouveau mais expérimenté, cela se sent. Ce fut l'un de nos meilleurs repas, bon et agréable à voir dans l'assiette. Sans hésiter nous commandons un panier repas pour le lendemain.

Après le dessert la soirée s'achève, nous retournons dans notre chambre les premiers, Bruno a besoin de ses heures de sommeil.

Étape 10 : Saint Germain de Calberte - Saint-Jean-Du-Gard

C'est la dernière étape. Nous avons bien dormi, j'ouvre les volets, il fait beau.

Nous descendons sur la terrasse pour prendre le petit-déjeuner, le temps est déjà très agréable. Nous ne sommes pas les premiers, les deux autres couples de la veille attendent leurs cafés.

Le patron, Adan, est nerveux ce matin. Les nouvelles à la radio ne sont pas bonnes, il vient d'apprendre que suite à la pandémie du covid19 le gouvernement veut mettre en place un pass sanitaire pour les restaurateurs. Son activité a déjà beaucoup souffert l'an dernier alors il ne comprend pas qu'il doive jouer le rôle de « *pantin du dictateur* ». Ses mots sont durs, pourtant sur la terrasse tout le monde est pris de compassion. Il travail dur, premier levé, dernier couché, la réalité des petits commerces est difficile à appréhender pour les technocrates. Mais d'un autre côté la pandémie est là, et il n'y a pas de solution idéale. Ce matin personne n'a le temps, ni l'envie, de débattre alors on en reste là en attendant le café devant les confitures, le jus d'orange, la baguette toute chaude, et les croissants qui viennent de la boulangerie d'à côté.

Le petit-déjeuner est copieux, à l'image du repas de la veille. Il nous remet deux panier-repas, si j'avais su je n'en aurais pris qu'un, les paniers pèsent « une tonne » ! On ne mourra pas de faim ce midi. Nous remercions vivement notre hôte, tellement humain, engagé et le quittons les bâtons devant près à battre la dernière étape du sentier.

L'étape du jour n'est normalement pas très difficile, 23km pas la mer à boire, nous avons même prévu de déjeuner au bord de l'eau et pourquoi pas si Bruno le souhaite, piquer un petit plongeon.

Nous marchons sur un bon rythme et sommes rapidement dans la nature. Déjà on voit au loin Saint Germain de Calberte derrière nous. Le chemin traverse une belle nature avec des vues dégagées sur les collines boisées. Après quelques kilomètres le chemin suit une rivière tortueuse *Le Gardon de Saint Martin* avec de grandes plages de galets. De l'autre côté de la route et du chemin l'environnement est idyllique, très vert et très nature avec seulement quelques maisons de temps à autre.

Bientôt nous approchons de *Saint Etienne Vallée Française*, seul village d'importance sur notre étape du jour. A ma bonne surprise le village est très joli et relativement touristique. A l'entrée du village se dresse de hautes et fières maisons en pierres de style Renaissance, comme les gardiennes de ses trésors renfermés en son sein et visible seulement au plus curieux qui laissent leur voiture ou font un détour.

Nous décidons de visiter le cœur du village et quittons la voie principale pour nous diriger sur la place de l'église. La place est d'aspect quadrangulaire, un commerce d'objets « artisanaux » se dresse sur la place. La porte est ouverte, il y a du monde, des touristes à priori. Nous prenons place devant l'église, nous nous asseyons près du porche et en profitons pour nous rafraîchir. Toujours curieux de visiter les églises, Bruno tente d'ouvrir la porte, elle est fermée ce matin. L'église est de style roman, elle possède une tour porche avec deux niveaux d'arcatures au sommet. Elle est austère mais aurait probablement beaucoup de chose à nous raconter si elle pouvait parler. Pourtant, même dépourvu de bouche, les pierres parlent. La partie inférieure de l'édifice semble plus récente, elle possède un parement en pierre à refends tandis que la partie supérieure est plus rustique. Le porche a sans doute été modifié au fil des siècles, témoignage du grand âge de cette église.

Nous ne nous attardons pas et prenons une petite ruelle médiévale de forme courbe. Pas de doute c'est un très beau village. La suite du village s'étire le long de la route, de chaque côté sont disposées quelques maisons, des commerces et des terrasses avec déjà pas mal de monde. On

s'aperçoit qu'on aurait pu facilement faire nos courses pour le midi, mais ce n'est pas grave bientôt nous aurons l'occasion de goûter au repas préparé par Adan, et aussi de vider un peu mon sac car il est plutôt chargé. La route est bordée de tilleuls probablement centenaires, c'est très agréable d'être à l'ombre avec ce beau soleil.

Nous approchons du lieu pour le repas-baignade, c'est près d'un camping indiqué sur ma carte. J'ai repéré un coin pas loin de la confluence de deux rivières, sur la carte ça a l'air agréable.

Après avoir passé devant un restaurant situé dans une belle maison en pierres le long de la route, nous bifurquons sur la droite, sur un chemin en terre, avant un pont pour rejoindre l'endroit repéré sur la carte. Pas de chance un grand parking déjà bien occupé se trouve au début de l'endroit convoité, le long de la rivière, nous ne sommes probablement pas les seuls à rechercher un endroit pour la baignade. Nous décidons de nous engager en marchant le long de la rivière pour trouver un lieu où nous serons seul et à l'ombre. Il est midi, le soleil tape fort, l'eau est belle, claire, aux nuances vert-bleuté avec le soleil, translucide quand on s'approche. Une centaine de mètres après le parking nous trouvons l'endroit rêvé. Finalement il n'y a pas grand monde dans l'eau, la plupart des gens stationné sur le parking sont sans doute au restaurant.

Pour être à l'ombre il nous faut traverser la rivière à pied. Après avoir enlevé nos chaussures nous choisissons un endroit où l'eau est la moins profonde, où les pierres affleurent à la surface. Premier pied dans le liquide, l'eau est fraîche mais c'est agréable. L'eau m'arrive à mi-mollet par endroit, Bruno doit remonter son short nous ne sommes pas être trop mouillés. Nous nous installons sur de grands blocs de schistes aux formes originales, douces et inclinées. On pourrait s'en servir pour s'allonger, ce que Bruno ne manquera pas de faire après la baignade.

L'endroit est presque idéal pour le pic-nique, quoiqu'un peu pentu mais je dis ça pour chipoter, on est heureux de pouvoir enfin se poser. Le contraste est saisissant entre les gros blocs de schiste d'un côté et de l'autre côté de la rivière les pierres aux formes rondes. Au fond de l'eau, très claire, la rivière est tapissée de galets. L'eau s'écoule en une douce mélodie.

Nous dégustons notre copieux repas. C'est très bon, mais tellement copieux que nous n'en mangerons que la moitié. On décide de garder le reste pour le soir.

Bruno se change et se baigne aussitôt. Il fait superbement beau et malgré la fraîcheur de l'eau c'est très agréable. Il repère un coin où l'eau est plus profonde et en profite pour faire des plongeurs. Je le filme avec mon appareil photo-caméra. Ce sera de très bons souvenirs pour lui et pour moi.

Après avoir un peu nagé dans cette piscine naturelle il revient vers moi se sécher sur sa serviette, allongé sur les rochers. Il ne manque pas la tentation de faire des ricochets : « *quatre rebonds !* » qui dit mieux ? Il me met au défi mais je ne fait pas mieux. On rigole. Moments de complicités entre un père et son fils.

Un peu plus loin d'autres personnes se baignent, on est à l'aise il n'y a personne à moins de 50 mètres de nous. L'endroit est de toute beauté, nous sommes au creux d'une vallée extrêmement verte, de chaque côté se trouve des arbres, les pierres forment le fond d'une grande baignoire, une piscine naturelle. En fait c'est beaucoup mieux. Je me dis alors mais comment l'homme a-t-il eu la prétention de se croire au dessus de la nature ? Il n'y a pas de robinet à fermer, ni de m³ à payer quand on se baigne ici, c'est un cadeau et qu'est ce qui pourrait être mieux que ces moments là ?

Bien sur on pourrait rester ici tout l'après midi, changer nos plans et faire du stop pour rejoindre la

dernière étape. Mais si près du but, avec ce beau temps, cela n'aurait aucun sens. Malgré la fatigue des jours, les ampoules, c'est toujours l'envie de repartir qui est la plus forte. Relever des défis, ceux qu'on s'est fixé c'est une motivation et cela fait plaisir.

Alors, après s'être baigné une deuxième fois, je n'ai pas besoin de répéter à Bruno qu'il est temps d'y aller, reprendre nos affaires, traverser à nouveau cette rivière magique, source de vie et de joie.

Je vais vous révéler un secret, le genre qu'on ne donne qu'à ses amis, nous nous sommes baignés³ dans le *Gardon de Sainte-Croix*, une rivière qui se jette un peu plus loin dans *Le Gardon de Saint-Martin* puis dans *le Gard*, puis dans un fleuve, *le Rhône* et après avoir parcouru une petite centaine de kilomètres, la petite rivière se jette dans la grande *Méditerranée*.... vous vous êtes peut-être déjà baigné dans son eau sans même vous en rendre compte. Je mesure alors, en prenant de la hauteur, combien il est important de prendre soin de nos rivières si on veut que la mer soit propre.

Nous longeons maintenant la rivière dans l'autre sens, dans le sens du courant cette fois-ci, repassons devant le parking qui nous semble plus joli de ce côté-ci, peut être parce-qu'il y a moins de voiture ou alors peut être parce que nous avons mangé et que la rivière a fait son effet.

Nous traversons le pont et commençons la montée. Vu d'en haut on se rend bien compte que la rivière est à flanc de montagne. Le pont est plus joli en altitude, il est supporté par quatre arches en pierres, invisibles lorsqu'on se trouve sur l'asphalte de la route.

Le chemin se situe dans une forêt de pins peu dense et très sèche, le contraste est fort avec les arbres beaucoup plus foncés qui se trouvent proche de la rivière. On continue notre chemin vers le sud par une trace rocailleuse probablement en schiste. Le terrain est accidenté, une rigole semble avoir été aménagée par des outils humains, sans doute pour permettre l'écoulement de l'eau ou tout simplement permettre le cheminement des randonneurs de façon moins chaotique. Nous marchons sur le sol naturel, dur et irrégulier, nous sommes aguerris et bien chaussés. Plus rien, croit-on, ne pourrait nous faire peur ou mal pour les derniers kilomètres.

Le paysage change, nous sommes toujours en forêt mais sur un chemin forestier. De chaque côté il y a des forêts, c'est plus humide. Une barrière se trouve à un croisement. Nous voyons un monsieur et probablement son fils avec un âne en train d'essayer de passer. Ils ont un peu du mal, je propose de l'aide, mais ça passe, le passage était étroit à côté de la barrière. Le chemin est probablement fréquenté par de rare véhicule forestier.

Nous dépassons le monsieur et le jeune garçon et continuons à marcher. Après environ 1 kilomètre nous décidons de faire une pause. La montée n'est pas terminée mais Bruno à chaud. On boit un peu et nous reposons quelques minutes. Le monsieur avec le garçon – c'est son fils - nous croise à nouveau et nous demande comment ça va. Une discussion s'engage. Ils nous apprennent que l'âne leur a été « prêté » il y a deux jours par une randonneuse qui n'arrivait plus à gérer son âne, elle était trop fatiguée et l'âne n'obéissait pas selon elle. Alors pour eux, l'âne « c'est cadeau », une bénédiction même en voyant leurs larges sourires, ils doivent simplement le convoier jusqu'à Saint-Jean-du-Gard. Ils font le chemin de Stevenson comme nous mais en deux fois, ils ont fait la première partie l'an dernier et termine aujourd'hui. L'agence qui a loué l'âne leur a donné son accord pour le convoiage. Âne, hébergement et nourriture sont incluses, alors c'est du bonheur de terminer dans ces conditions ! Normalement ils dorment en tente, c'est donc le luxe de dormir sous un vrai toit le soir depuis quelques jours. Leur bonheur se lit sur leurs visages. Le père s'appelle Amir et son fils Noâm.

³ enfin Bruno, moi je me suis seulement trempé les pieds

- Bruno : « *Votre âne n'est pas trop difficile à manœuvrer ?* »
- Noâm : « *Notre âne s'appelle Shrek, il est très gentil, on va au même rythme que lui. Nous n'avons pas modifié le planning de notre randonnée* »
- Bruno : « *Shrek est trop mignon, je peux lui tenir son harnais ?* »

J'immortalise l'instant avec une photo, il est trop fier et m'offre un large sourire ! L'âne tourne la tête et en profite pour manger, pas grave la photo est prise, on ne peut pas aller contre-nature. Trop timide peut être, je n'irai pas jusqu'à leur demander de les accompagner un peu même si j'étais intérieurement très tenté. Il nous reste encore près de 10 kilomètres à parcourir, mon intuition sur l'instant me dit que ce serait beaucoup plus long de les accompagner et surtout un peu gênant de leur proposer. Nature humaine, bêtise, fierté, timidité, occasion manquée, politesse ? Le langage et la pensée ont mille façons de refaire une histoire, de ruminer ou regretter, ce qui ne c'est pas déroulé.

De nature optimiste, et n'étant pas du genre à avoir des regrets, nous reprenons le chemin en remerciant fort Amir et Noâm pour les 10 minutes que nous avons passé ensemble à échanger, je leur souhaite aussi bon courage. Cette rencontre entre deux pères et leurs fils est incroyable car c'est la première fois que nous rencontrons nos alter-ego familiaux sur ce chemin et aussi la première fois depuis le début de la randonnée que nous croisons un enfant plus jeune que Bruno faire le chemin. Noâm n'avait que 10 ans et donc 9 ans l'an dernier lorsqu'il a commencé Stevenson sous la tente ! Quel courage.

Le chemin continu à monter pendant une vingtaine de minutes, bientôt nous voici au sommet. Le sommet est situé au niveau d'un col dénommé *Col de Saint-Pierre*. Le col matérialise aussi une limite administrative, nous quittons la Lozère pour le Gard.

Au bord de la route se trouve une borne en pierre avec les inscriptions suivantes : « *Route Royale de Nismes à St Flour* ». Elle date probablement du XVIII^e siècle et matérialisait également la limite entre le Gard et la Lozère avant qu'un panneau rectangulaire avec une écriture jaune sur fond bleu ne vienne la remplacer. L'ancienne Route Royale est devenue la « D 260 ».

Une autre surprise nous attend au niveau du col. L'itinéraire tracé sur ma carte m'indique que nous devrions descendre. Hors sur le terrain un petit panneau annonce « GR70 nouvel itinéraire, ancien sentier impraticable ». Après quelques minutes d'hésitations nous empruntons le chemin indiqué. Un couple hésite comme nous, ils ont une petite carte au format A4 dans la main. Il me demande si je suis sûr du nouvel itinéraire. Je n'en sais pas plus mais je leur dis que je préfère suivre l'itinéraire recommandé. Nous n'avons pas envie de faire demi-tour si l'ancien sentier est impraticable. Nous apprendrons plus tard que suite aux inondations d'il y a un an, une partie de l'ancien sentier a été emporté par les eaux de ruissellement. Il faudra probablement plusieurs saisons pour le remettre en état.

En attendant le sentier monte et je sens en regardant ma carte que non seulement nous allons monter au lieu de descendre mais qu'en plus nous allons faire un détour. Les derniers kilomètres vont en réalité s'avérer, nous le verrons, une bonne surprise mais aussi un chemin de croix...

Il fait très chaud, presque 30°. Le sentier suit une crête ondulante parsemée de résineux, une forêt sommitale peu dense, composée de pins et d'arbustes. Nous marchons dans la garrigue, dans un paysage typiquement Méditerranéen, le sol est tapissé d'aiguilles tombées depuis longtemps. Au sol affleure des rochers anguleux que l'on évite, nous suivons le tapis d'aiguilles. Il y a peu de marquage

sur les arbres, cela dit il est difficile de se perdre, nous croisons d'autres randonneurs. Les vues sont dégagées, on observe au loin des montagnes dans un océan de verdure vert clair.

Nous buvons beaucoup, le soleil tape fort, il y a peu d'ombre, nos réserves s'épuisent rapidement. Bruno est fatigué et me demande souvent quand est ce qu'on arrive. Le matin je lui avait parlé d'une dernière étape pas trop difficile et bien c'est manqué. Il nous reste encore quelques kilomètres avant d'arriver à l'hébergement en banlieue de Saint-Jean-du-Gard, je réalise que nous ferons un détour difficile d'au moins 2 kilomètres sur l'itinéraire prévu initialement.

Pour la première fois depuis le début de la randonnée nous n'avons plus d'eau, nous venons de nous partager les derniers décilitres. J'encourage Bruno, et lui dis qu'il doit tenir, à la première occasion nous ferons le plein des gourdes. Cette sensation de manque est étrange. D'un côté nous sommes de plus en plus proche de la civilisation, bientôt arrivée au terme de la randonnée et du sentier de Stevenson, à seulement quelques kilomètres d'une ville, et de l'autre nous sommes encore en forêt où il fait sec, sans eau. Entre espoir et désespoir de l'instant présent. Je sens que Bruno a soif, il se plaint de la chaleur, mais je n'ai plus rien à lui offrir.

Soudain nous devinons une petite maison à moitié cachée dans la garrigue, à une dizaine de mètres en contrebas. Nous nous l'imaginons comme s'il s'agissait d'un mirage, est-elle habitée, s'agit-il d'une ruine ou le produit de nos corps déshydratés ? Il y a bien une maison, c'est un mas typique du sud tel qu'on se le représente, avec sa toiture à faible pente, ses tuiles canales, elle est accrochée à flanc de colline. Sans hésitation c'est Bruno qui me propose qu'on aille demander de l'eau. Nous prenons un petit sentier qui mène à la maison. Nous arrivons sur la terrasse qui donne accès à une cuisine. Nous frappons à la porte. Un vieux monsieur nous ouvre, il est un peu surpris on dirait qu'on vient de le réveiller. Il est probablement Belge car j'ai vu immatriculé un véhicule avec une plaque « B » stationné devant la maison. Il n'a pas l'air d'être en vacances, c'est probablement sa maison de vacances ou de retraite. Nous ne sommes pas là pour discuter, je n'ai pas l'énergie de lui demander comment une voiture peut accéder à cette maison, il y a sans doute un autre chemin plus bas depuis la route que l'on entend au loin.

- Pragmatique, je demande sans détour : « *Nous sommes randonneurs et n'avons plus d'eau, auriez vous l'amabilité de nous remplir cette gourde s'il-vous-plaît* »
- Monsieur : « *oui bien sur, je vais vous la remplir dans la cuisine, je reviens de suite* »

Nous restons sur le palier. Il nous remet la gourde encore humide, témoignant d'une main qui tremble. Il a l'air seul, nous ne nous attardons pas et le remercions vivement. Cette gourde, pour nos gorges secs, elle vaut de l'or. Nous buvons avidement, d'abord Bruno, moi ensuite. La gourde d'un litre est presque à moitié vide mais cela fait du bien. Nous voilà revitalisés, tant au niveau du corps que de l'esprit.

J'aurais sans doute pu tenir jusqu'à l'hébergement sans eau mais pour Bruno je pense que cela aurait été plus compliqué. La sensation de manque lorsqu'il s'agit d'un besoin fondamental est désagréable d'abord, mortel ensuite.

De retour sur le sentier de Stevenson, nous regardons derrière nous et voyons sur l'avant de la maison, côté ouest, une piscine. L'eau bleu clair que nous voyons au loin décrit bien la sensation d'apaisement provoquée par les lampés que nous avons bues après avoir quitté la terrasse. Si le propriétaire n'avait pas été dans sa maison cette piscine aurait été un supplice. Nous n'osons pas imaginer, en attendant nous voici soulagé.

Au bout de quelques centaines de mètres nous croisons une famille de randonneurs visiblement fatiguée. Un père porte son jeune enfant sur le dos et une jeune fille marche à côté. La mère est derrière, elle souffle. Le père est arrêté je lui demande s'ils ont encore de l'eau et si tout va bien. Il me répond qu'ils ont encore un peu d'eau mais qu'ils sont bien contents d'arriver bientôt. Ils vont comme nous à Saint-Jean-du-Gard. Ce sont probablement des touristes qui font une randonnée à la journée, ils n'ont que des petits sacs sur le dos et visiblement pas beaucoup d'eau.

Au loin Saint-Jean-du-Gard est visible. Nous voyons d'autres maisons dans la garrigue de chaque côté. Bientôt le sentier rejoint une petite route. Nous voici dans un lotissement typiquement Méditerranée, nous sommes bien dans le Gard. Nous suivons la route qui descend en lacet. Après avoir coupé par un petit-bois nous sommes au bord de la rivière *Le Gardon de Sain-Jean*.

Nous voici arrivés, notre hébergement, *la Corniche des Cévennes*, est situé le long d'une route bordant la rivière. Il s'agit d'un hôtel, il n'ouvre qu'à 17h00, nous avons donc 1h devant nous. L'hôtel est situé à 1,5km du centre de Saint-Jean-du-Gard. Nous sommes donc dans une banlieue résidentielle, un peu à l'écart. Malgré tout la circulation est dense puisque la route mène directement à Saint-Jean-du-Gard.

En cherchant des hébergements à Saint-Jean-du-Gard j'avais eu quelques difficultés, ayant réservé environ 2 mois à l'avance, tout était déjà complet ou trop cher au centre-ville. Je m'étais donc rabattu sur cet hébergement qui semblait bien situé pour nous puisque situé en amont de notre chemin. Normalement nous aurions dû arriver par un sentier situé le long de l'eau.

Je propose à Bruno d'aller se baigner en attendant l'ouverture de l'hôtel. Il est heureux d'être arrivée, ça y est nous avons terminé nos 10 jours de marche avec près de 240km au compteur !

Pas encore le moment de fêter ça. En fait on ne réalise par vraiment, on est encore fourbu de la journée et de nos émotions. Cela dit Bruno n'est pas suffisamment fatigué pour se reposer, il adore l'eau c'est donc pour lui un plaisir de s'y baigner, d'autant qu'il y a d'autres enfants. Je lui propose d'aller faire quelques courses pour le soir et le petit-déjeuner du lendemain. S'agissant d'un hôtel-restaurant situé en banlieue d'une ville, nous n'avions pas réservé de demi-pension d'autant que les commerces sont proches. Cela tombe bien on a encore de la nourriture du déjeuner à midi.

Le lit de la rivière est large mais actuellement il n'est occupé que par un filet d'eau d'une dizaine de mètres de large en moyenne. Face à l'hôtel la rivière est traversée par un pont en pierre avec 8 arches. Le pont a probablement été transformé car il est recouvert d'une bande d'asphalte sans garde corps. La modification permet probablement le passage d'un véhicule ce qui n'était pas le cas auparavant. Une maison se trouve en effet non loin du pont de l'autre côté de la rive. En oubliant la route derrière nous on pourrait presque se croire en pleine campagne. La nature est très belle et les paysages très verts.

Je laisse Bruno avec mon sac, mes bâtons et mes chaussures de marche. J'ai mis mes tongs pour laisser respirer mes pieds... cela suffira pour parcourir les 1,5 kilomètres qui me sépare du centre-ville et des commerces.

Le chemin suit le cours d'eau, il est très agréable, on n'entend à peine la route de l'autre côté. Le sentier est très vert, il traverse des jardins. Quelques rares maisons bordent la rivière dont une grande maison bourgeoise avec terrasse surplombant la rivière. Un grand portail et un mur sépare la propriété du chemin. Des bâtiments plus modestes comme une ferme où l'on peut entendre un chien aboyer à mon passage ou une entreprise du bâtiment qui stocke du matériel. Le sentier me semble

long, je suis fatigué, je me dis à ce moment là qu'on aurait peut être dû réserver au restaurant de l'hôtel.

Un premier pont en pierre, très beau, caractéristique avec ses 6 arches et son tablier incliné de chaque côté, permet l'accès au centre-ville. Les piles du pont sont pourvues de contre-forts donnant à l'ensemble robustesse et esthétisme. Après avoir admiré le viaduc, je décide de continuer mon chemin car un deuxième pont me semble plus centrale. Je longe un lotissement avant d'arriver au niveau d'une grande place. D'un côté se trouve la gare, de l'autre deux restaurants avec de grandes terrasses. Il y a beaucoup de monde sur les terrasses et l'ambiance fait « gros village du sud » pour mes yeux de strasbourgeois. Il fait toujours très chaud, les clients mangent des glaces et des boissons rafraîchissantes, ça donne envie.

Je traverse le pont, il me semble beaucoup plus moderne que le premier, plus large et avec un tablier fonctionnel, avec une rangée de trottoir de chaque côté. En bas du pont j'observe de gros travaux sur l'un des côtés de la rivière, un panneau indique que suite aux crues de 2020 d'importants travaux sont nécessaires sur différents cours d'eau. Les événements météorologiques fâcheux sont de plus en plus fréquents avec le réchauffement climatique. Les incendies, les crues ont un impact direct sur notre environnement et nos corps, nous en avons fait l'expérience à plusieurs reprises lors de cette dernière étape.

Saint-Jean-du-Gard est une jolie petite ville, très animée, mais je n'aurai ni le temps ni l'envie d'en faire la visite aujourd'hui. Ma mission est de trouver un supermarché ou une supérette. Je n'aurai pas besoin d'aller très loin puisqu'au cœur du village je trouve tout ce qu'il me faut, c'est à dire pas grand chose mais tout de même de quoi sustenter nos corps affaiblis.

Au centre du village je m'arrête toutefois sur une placette où se trouve une belle fontaine ornée d'un fronton cintré. L'eau est potable et fraîche. Un médaillon figuratif en pierre marqueté surmonte le robinet, il représente Stevenson et son âne. Cette fontaine nous rappelle que Stevenson a fini son voyage à Saint-Jean-du-Gard. J'ai donc terminé mon « voyage ». Mais pas tout à fait, je dois rejoindre Bruno et c'est seulement demain que nous finirons tous les deux cette randonnée. Je me promets de retourner le lendemain voir cette fontaine avec Bruno.

Je refais le chemin en sens inverse, le trajet me semble moins long qu'à l'aller malgré les 3 kilomètres supplémentaire parcourus pour acheter deux ou trois bricoles à manger.

Bruno s'est bien baigné, il s'est fait de nouveaux amis. Il a raconté son périple à une famille qui a eu bien du mal à le croire ! Ils nous félicitent. Après s'être séché et habillé nous nous rendons enfin à l'hôtel. Je suis fourbu.

La corniche des Cévennes est un établissement accueillant malgré sa présence au bord d'une route passante. Surélevé, l'hôtel est en surplomb par rapport à la route et possède un très beau jardin. La plupart des chambres se trouve dans des bungalows avec petite terrasse privative donnant sur le jardin du petit complexe hôtelier. Nous décidons de manger sur la terrasse le soir ainsi nous n'aurons pas besoin de quitter l'établissement.

Mais avant cela je propose à Bruno, après une bonne douche, de lui payer enfin une glace ! Il l'a bien mérité. Nous nous installons sur l'agréable terrasse du restaurant, à l'ombre d'un grand platane, nous sommes seul, c'est le paradis !

Symboliquement nous trinquons à la fin de ces 10 jours de randonnée même si en réalité le

« terminus » n'est que le lendemain. Bruno savoure sa glace « trois boules » et moi ma bière fraîche. J'envoie un message à ma femme en joignant une photo de Bruno mangeant sa glace :

- « *Nous sommes arrivés au bout du sentier ! Bruno a super bien marché, dernière étape plus difficile que prévue on a du faire un long détour pour finir... Glace bien mérité !* » .
- la réponse qui ne se fait pas attendre : « *Champions !!* »

Le soir nous dînons tous les deux sur notre petite terrasse privée devant le bungalow. On a ressorti les restes du midi puisqu'il nous en restait la moitié. J'ai acheté 2/3 petites choses pour améliorer ce dernier repas de randonneurs. Des chips, du saucisson sec c'est déjà beaucoup, on apprécie ces suppléments quand on a le sentiment d'avoir bien marché.

Nous nous couchons tôt. Bruno dors, je lis encore un peu dans mon lit avec ma petite lumière, mais bientôt j'éteins, heureux d'avoir terminé et avec la satisfaction du devoir accompli. Cette nuit nous dormons bien.

En train à vapeur et en bus de Saint-Jean-du-Gard à Alès

Après un frugal petit déjeuner sur notre terrasse, déjà ensoleillée ce matin, nous parcourons les 1,5 kilomètre qui nous sépare du centre-ville. Nous prenons le même itinéraire que j'ai emprunté la veille mais celui-ci me semble incroyablement plus court maintenant que nous sommes reposés mais aussi plus léger dans la tête.

Notre objectif du jour est de rejoindre Alès où nous entamerons notre voyage ferroviaire jusqu'à Strasbourg. Notre train à Saint-Jean-du-Gard n'est qu'à 11h, nous avons donc le temps pour faire un tour au centre-ville. Nous empruntons le vieux pont à dos d'âne (à double pentes, pas avec un âne!!) et pénétrons dans la vieille ville.

Saint-Jean-du-Gard est une très jolie ville comportant de nombreuses vénérables maisons. Après avoir parcouru quelques rues et places, nous arrivons au niveau de la fontaine que j'ai vu la veille. Symboliquement j'annonce à Bruno que c'est ici que Stevenson a fini son voyage en se désaltérant dans cette pittoresque fontaine. Un disque de pierre marqueté surmonte la fontaine, il témoigne de la présence de Stevenson et son âne. L'eau est potable, la mise en scène autour de cette fontaine semble nous dire que l'eau provient des montagnes où nous avons pérégriné ces derniers jours. Il est impressionné et réalise à ce moment là qu'on est à la fin du voyage. Non loin se trouve un anneau où Stevenson aurait attaché son âne *Modestine*. C'est aussi dans cette ville qu'il s'en serait séparé à regret. Saint-Jean-du-Gard cultive gentiment le mythe mais c'est pour la cause du tourisme en chaussures de marche alors on ne va pas se plaindre.

Juste à côté de la fontaine se trouve quelques bancs, comme nous sommes en avance on patiente tranquillement. Les personnes sont nombreuses à se ravitailler en eau à cette fontaine, que ce soit pour eux ou leurs chiens. C'est aussi l'occasion de discussions qui sont très faciles à ce point de rencontre conviviale et à l'ombre. Ainsi nous avons l'occasion de discuter avec un couple lyonnais qui possède une résidence secondaire dans le village depuis quelques années. Pendant les confinements ils étaient bien contents de profiter de leur maison de village.

Il est l'heure, nous nous rendons à la gare et traversons le pont moderne. Les cafés et restaurants sont encore fermés lors de notre passage, c'est plus calme que la veille. Mais à la gare quelques personnes attendent déjà sur le quai. Nous prenons nos billets.

Le train que nous allons emprunter est un train à vapeur, il relie Saint-Jean-du-Gard à Anduze. Il est fréquenté par une majorité de touriste mais peut aussi être utilisé pour d'autres motifs. La gestion est

assurée par une compagnie privée, des trains diesels assurent aussi la liaison. Dans le hall de gare, transformé en boutique, Bruno quitte son habit d'adolescent et redevient un enfant émerveillé devant les produits, les couleurs. On avait perdu l'habitude de regarder les vitrines.

Par chance c'est bien un train à vapeur que nous emprunterons ce matin, et c'est ainsi que fini notre marche, sur le quai de la gare. Dans le train c'est une tout autre aventure, nous voici, pour la première fois depuis 11 jours maintenant au milieu des touristes, des familles et l'excitation ambiante. Nous aussi nous profitons, nous nous sentons légers, nos sacs sont à terre, le train avance pour nous.

Postface

Fin du voyage

Arrivés à Anduze nous avons le temps de visiter cette ville touristique, pleine de charme. Puis dans l'après midi nous prenons un bus jusqu'à Alès où nous passerons le reste de l'après midi et la soirée.

A Alès nous achetons quelques souvenirs pour le retour dans la famille. Nous trouvons difficilement de la confiture de châtaigne et impossible de trouver du sirop de châtaigne, pourtant spécialité de la région des Cévennes. Alès s'est autoproclamé « capitale des Cévennes »⁴, dommage qu'il soit difficile d'y trouver des produits locaux, tant pis, nous sommes sans doute déjà trop loin des sentiers et des châtaigniers...

Notre train du retour est le lendemain, un train régional Alès-Nîmes puis le TGV direct cette fois-ci jusqu'à Strasbourg. 7h d'un agréable voyage où nous avons le temps de lire et contempler le paysage.

... et méditation

Pendant le trajet du retour, entre deux chapitres c'est aussi l'occasion de méditer sur le sens de cette marche et la notion de plaisir. C'est surtout au retour et parfois jusqu'à plusieurs semaines après être rentré, en racontant à mes amis et à ma famille ce que nous avons vécu, que j'ai pris conscience que ce type d'expérience était difficile à partager. Souvent cela se résumait à quelques questions « Ce n'est pas trop difficile ? » « Où se trouve ce sentier de Stevenson ? » « Où avez vous dormi ? ». Devant l'impossibilité de tout raconter oralement et parce que cela aurait été absurde j'ai pris la décision exigeante de faire ce travail d'écriture pour que cette expérience serve peut être à d'autres personnes. Vivre selon sa nature, être en cohérence avec le plus profond de son être, c'est être heureux.

J'ai pris beaucoup de plaisir à parcourir ces 10 jours de randonnées, 12 jours en comptant les trajets et le dernier jour de repos à Alès. Nous sommes maintenant rentrés depuis quelques mois et je n'ai jamais entendu Bruno se plaindre, au contraire il voudrait repartir. Sans doute sommes nous fait pour marcher et c'est bienheureux de l'avoir découvert et de le mettre en pratique.

J'ai souffert aussi de mes ampoules. La première au niveau du talon m'a surprise, le frottement m'a fait du mal avant que je n'y mette un *Compeed* le soir ce qui m'a soulagé, la seconde au petit orteil m'a juste un peu chatouillé, je l'ai vite oubliée. Et puis après je ne les comptais plus, j'étais davantage concentré sur le chemin que sur mes « douleurs ». Je me considérai chanceux d'avoir « attrapé » ces ampoules, plutôt que Bruno. Peut-être mes chaussures étaient-elles trop neuves et

4 <https://www.ales.fr/territoire/decouvrir/venez-vous-installer-dans-la-capitale-des-cevennes/>

n'avaient-elles pas assez servi (malgré plusieurs randonnées avant de les porter pour Stevenson), je ne sais pas et ce n'est pas grave puisqu'elles ont rapidement disparu au retour.

Les raisons qui nous poussent à partir sur les chemins de grandes randonnées sont multiples (besoin de nature, vacances, covid, film « Antoinette » etc) et très personnelles car elles dépendent des motivations de chaque randonneur. Je m'interroge sur ce qui procure du plaisir en marchant. La question n'est donc pas tant pourquoi marche-t-on mais pourquoi prend-t-on du plaisir en marchant ?

Si nous sommes presque tous faits pour marcher d'un point de vue physiologique, nous ne le sommes pas en terme de quantité de plaisir éprouvée en marchant. Certains marchent uniquement de façon utilitaire, d'autres parfois pour le plaisir, mais le plus souvent on marche car c'est le moyen de déplacement dont nous sommes naturellement pourvus, sans avoir besoin de machine à moteur ni d'objets tiers (vélo, trottinette, etc). Au-delà de l'aspect pratique, quand on aime marcher il ne faut pas s'en priver. Beaucoup de randonneurs à la journée ne tentent pas le cap de l'itinérance c'est à dire avec nuitée sur le parcours (que ce soit en tente ou en hébergement selon confort/budget/possibilité sur le terrain) et c'est bien dommage car souvent le plaisir est démultiplié sur plusieurs jours. Il faut essayer.

Selon certains philosophes de l'antiquité grecs, pour Socrate et ses disciples, ce serait l'absence de souffrance la clé du bonheur, et non la recherche du plaisir. Pour d'autres, stoïciens et épicuriens, l'état du sage serait l'ataraxie, c'est à dire l'absence de passion ou trouble de l'âme.

Pourtant quand on randonne, et encore plus en itinérance il faut parfois passer par une phase de douleur avant d'éprouver du plaisir. La douleur est bien souvent un préalable au plaisir. La douleur est un concept très relatif car tout le monde ne la supporte pas de la même façon et ne se la représente pas de la même façon. Pour une même douleur les degrés d'appréciations sont multiples selon les individus. Les conseils des philosophes grecs me semblent tout à fait compatibles avec l'éthique du randonneur car on n'est pas obligé d'extérioriser cette douleur, c'est à dire de se plaindre ou d'être désagréable avec les autres. La douleur peut être autant physique (mal de dos, pieds, clavicule, fatigue, faim, soif...) que mental, c'est à dire se représenter ces sensations et évaluer s'il est temps de s'arrêter pour faire une pause ou gérer quelque chose de plus urgent. Par exemple être sérieusement blessé et arrêter la randonnée. En résumé pour que la randonnée au long court soit une réussite il faut rester lucide sur les réactions de son corps et savoir apprécier ses douleurs pour évaluer les efforts à pratiquer jours après jours. Dit autrement, savoir s'adapter. Personne ne nous oblige à respecter le programme défini en amont, il est toujours possible d'aménager un jour de repos quand c'est nécessaire, même quand les nuitées sont toutes réservées. C'est ce qu'a fait le sage Yvan, l'aîné expérimenté des randonneurs que nous avons rencontré. On peut très bien sauter une étape et la faire en bus ou en voiture plutôt qu'à pied. Bien sûr pour l'estime de soi, on veut terminer chaque jour soi-même, c'est très bien quand on peut, mais ce n'est pas grave, au contraire, quand on change son programme pour ne pas se blesser davantage.

Comme nous venons de le dire, sans être masochiste, pour prendre du plaisir il faut parfois un peu « souffrir », ce serait même un préalable au plaisir du randonneur. Plus précisément, savoir gérer son effort dans la durée pour ne pas que la marche devienne un calvaire. C'est subtil car on est dans le domaine du sensible, de l'appréciation et du ressenti. Le bien n'est possible que si le mal existe. Ce qui peut être ressenti comme « mauvais » ou douloureux pour les uns, peut être ressenti comme un préalable à la joie pour les autres. Le corps a besoin de s'habituer, de se mettre en route, de s'éveiller, de se chauffer. Bruno lui c'est plaint d'avoir les pieds mouillés les trois premiers jours, ses chaussures étaient un peu moins étanches que les miennes. Ce n'est pas qu'aux pieds que nous avons souffert, parfois du dos, des épaules, dans la tête c'était dur aussi parfois. Mais finalement ces

souffrances n'étaient rien par rapport au plaisir et la joie qui nous gagnait jour après jour. On a eu la chance de commencer par le mauvais temps et d'avoir du beau temps à partir du 4ème jour. Chaque jour ensuite nous gagnions des degrés en température et en petite victoire sur nous-même. Quelle joie pour le moral. Bruno c'est même plaint de la chaleur les deux derniers jours.

Mais qu'est ce qui nous rend si heureux en marchant ? Est-ce que c'est simplement un truc dans la tête, un état d'esprit, des endorphines ? Sans trop me tromper je pense ce qui procure autant de bien lorsqu'on marche c'est ce rapprochement avec la nature : forêt, cours d'eaux, animaux, montagne, vallée, villages et ruralité se fondant dans le paysage. La présence du minéral est tout aussi importante que le végétal ou l'élément liquide. L'homme dans la nature a le sentiment d'un retour au source, comme une impression de faire « un » avec ce qui nous entoure. Notre ancienne condition de chasseur-cueilleur n'est pas si éloignée, la densification, l'urbanisation ont créé une distance avec notre nature profonde qu'il est bon de retrouver.

Les villes, à force de planification, sécurisation et technocratie sont devenues bien trop artificielles : les rues, places, carrefours cèdent la place dans la nature à la profondeur des sentiers, des clairières; les bâtiments et les maisons cèdent la place aux arbres et aux forêts; au lieu des tours et des centres commerciaux, on se retrouve dans les montagnes, etc. C'est finalement l'inorganisée, le « non pensée » qui réjouit le randonneur. Contrairement à la tendance des « villes mondes » qui se ressemblent même à des dizaines de milliers de kilomètres, les paysages traversés, jour après jour, ne se ressemblent pas, l'oeil rencontre la diversité, le pied foule une multitude de sols différents. Chaque village possède son patrimoine, ses églises, ses places, ses maisons en pierres ou aux couleurs locales, et semble souvent, dans ces contrées où les lotissements n'ont pas encore fleuri, parfaitement intégré à leur environnement.

Les régions traversées sont extrêmement préservées. Inutile de rappeler que la Lozère est le département le moins peuplé de France et ce n'est pas la moindre de ses qualités. Le fait que nous ayons fait l'ensemble des trajets en transports en commun, train/bus, et à pied, a largement contribué à nous sentir bien. En transports en commun, on fait davantage de rencontres, on a davantage de temps pour soi, souvent plus de confort – on peut se mettre debout ou assis, lire, discuter, jouer, se reposer voir dormir. Cela demande plus d'organisation mais c'est aussi bien mieux pour la planète.

Le marcheur éprouve littéralement le chemin, pour le meilleur et le pire (on peut aussi se blesser, comme dans la vie). La marche est le rythme naturel de l'homme, véritable éloge de la lenteur dans nos sociétés contemporaines survitaminées. C'est rare d'être stressé en marchant – sauf peut-être quand on manque d'eau - alors qu'avec le rythme du quotidien c'est beaucoup plus fréquent. L'environnement naturel du marcheur c'est la nature alors que celui du citadin c'est plus souvent, le béton, l'artificialisation des sols, les autoroutes, les bouchons, le bruit et la pollution. Marcher fait du bien et devrait être prescrit par les médecins.

Dans la vie il vaut mieux voir le positif que le négatif, tout est question de représentation, la marche dans la nature demande peut être moins d'effort d'imagination pour se représenter quelque chose de positif. C'est tout simplement plus naturel que l'artificialisation des villes. Même dans les petites villes le contraste nous a parfois choqué, notamment en arrivant à Langogne avec la circulation.

La marche multiplie la représentation de l'espace car l'on va bien moins vite qu'en voiture et on peut emprunter bien davantage de chemins, aller au plus près des choses dans toutes les directions. On voit aussi plus de détails, du moins ceux à hauteur d'homme. On redécouvre les vertus du corps comme « interface » qui nous relie au sol, à la terre et au domaine du sensible.

En écrivant ce récit de voyage j'ai eu le sentiment de prolonger la marche et de suspendre le temps. Même assis devant mon ordinateur j'ai pris du plaisir à retranscrire et approfondir ce que nous avons vécu pendant ces douze jours. Je me souviens d'un auteur, *James Joyce*, qui a romancé dans un difficile et exigeant ouvrage, *Ulysse*, de façon contemporaine, l'Odyssée d'Ulysse, sur une journée (au lieu de 10 ans dans le conte original d'Homère). Parfois j'ai eu un peu le sentiment d'étendre à l'infini la notion du temps, en me remémorant pendant de longues minutes des détails de quelques secondes sur le terrain. La notion du temps n'est pas la même lorsqu'on écrit, on fait du surplace sur sa chaise, c'est moins les pieds qui travaillent que les doigts et la mémoire. Mais on utilise quand même ses 5 sens, il faut parfois se rappeler les odeurs, les sensations, le touché, le cerveau arrive bien je pense à nous faire ressentir ces sensations que l'on a éprouvées. Les mots ont une « odeur », du moins une saveur, parfois ils nous font du mal ou nous font du bien. Le plaisir de la marche est durable, les pas et toutes les sensations restent gravés dans la mémoire. Le corps fait l'interface entre les sites naturels et ce que l'on retient du voyage.

C'est probablement une vision matérialiste de ma part, mais il y a une dualité entre ce que le corps éprouve et ce que l'esprit enregistre.

Comme je l'ai évoqué en introduction, il y a quelques années j'avais fait avec Bruno une randonnée d'une semaine sur le chemin de Compostelle en Espagne. Nous avons fait beaucoup de rencontre, bien davantage que sur le chemin de Stevenson. Les rencontres sur Stevenson étaient différentes, nous avons eu plus le temps pour discuter, surtout dans les hébergements le soir. Les hébergements sont plus petits, souvent familiaux et davantage propices à l'intimité des rencontres. Une grande différence aussi avec Compostelle c'est le côté très franco-français du sentier. C'est peut être lié au covid. D'un autre côté les échanges ont été facilités.

Nous avons aussi rencontré beaucoup de profs. Sur le moment je me suis dit que c'était sûrement lié à cette période de vacances scolaires, mi-juillet, où l'on croise davantage de profs. Mais au fil des discussions je me suis aussi rendu compte que beaucoup de profs avait vu le film « Antoinette dans les Cévennes ». Je l'ai visionné en famille au retour (je l'avais promis à Bruno) et après avoir vu le film j'ai compris pourquoi cela avait pu donner envie aux profs de s'embarquer sur le chemin. Antoinette est prof, amoureuse, les paysages sont beaux... mais je n'en écrirai pas plus, c'est déjà une autre histoire.

Ces rencontres m'ont beaucoup appris, sur la ruralité notamment, et plus particulièrement qu'est ce que c'est que vivre à la campagne pour les actifs d'aujourd'hui. Beaucoup de randonneurs ne venaient pas de très loin, des départements ou de villes à proximité. Plusieurs m'ont dit être venu sur le chemin à pied depuis chez eux. Les ruraux dépendent bien davantage que les urbains de la voiture mais la plupart de ceux que j'ai rencontré ne voudrait pas vivre en ville. On a rien à gagner à opposer ville et campagne, tout le monde aspire à une meilleur qualité de vie, désire un air plus respirable et moins polluer.

D'après plusieurs hôtes c'est l'été où le sentier aurait été le plus fréquenté. Néanmoins on ne ressent pas cette oppression car les hébergements sont en général de petites tailles, prévus pour une trentaine d'occupants pour les plus grands. Rien à voir donc avec la quantité de randonneurs sur Compostelle. J'ai d'ailleurs observer que beaucoup de personnes rencontrées ne font pas Compostelle pour cette raison.

Du fait de sa longueur réduite (10 à 12 jours) et des nombreux sentiers qui traversent le chemin de Stevenson, il est possible de faire son itinéraire à la carte et c'est ce que nous avons apprécié. Comme je l'ai dit nous n'avons pas respecté totalement l'itinéraire officiel du GR70. De toute façon

cet itinéraire moderne – et touristique - ne correspond pas non plus à celui emprunté par Stevenson, donc il ne faut pas avoir de scrupules. On peut ainsi raccourcir voir rallonger les étapes à sa guise.

Faire la randonnée avec un âne est un autre voyage, nous n'aurions pas pu faire Stevenson sur 10 jours avec un animal à quatre pattes ou alors sur une distance plus courte. Bruno a beaucoup apprécié chaque rencontre que nous faisons avec un baudet, cela a largement contribué à l'aspect convivial du voyage. Les ânes sont doux et affectueux, parfois capricieux, ils avancent un peu moins vite que les hommes, ils soulagent du poids des bagages, c'est un autre rythme, une nouvelle possibilité dans l'infini des possibles.

Après avoir parcouru Stevenson – ou ce qui lui ressemble - je redescends doucement de ma montagne « magique », comme si la descente du Mont Lozère n'était pas terminée, et me mets à espérer. Magique, parce qu'avec pas grand chose, du temps pour soi, un peu d'effort physique, une nature préservée, de l'ouverture d'esprit, en étant connecté au vivant et aux autres, on peut se faire du bien et découvrir une région à un autre rythme, plus humain, plus naturel. Avec les enjeux climatiques actuels il est de plus en plus problématique de prendre l'avion, voir la voiture. Nous sommes terrien et il n'y a pas de plus belle planète que la terre, pas besoin de souhaiter jouer les touristes dans l'espace. Avant d'explorer le système solaire il faudrait déjà que notre civilisation sache vivre en harmonie sur sa planète. Mais on peut toujours rêver. Les changements de comportement, la prise de conscience, sont indispensables. Ce voyage m'a permis de réaliser concrètement un autre type de vacances, plus sobre, mais pas moins enrichissant qu'un autre type de voyage. Loin des affiches publicitaires et des lointaines destinations touristiques, une autre voie plus vertueuse est possible.

Fabien Romary

Annexe

Photos et cartes de notre périple :

<https://photos.app.goo.gl/dmpoEK4Pj7Kk2ryh6>

Ouvrages recommandés

« La Traversée des Cevennes avec un âne », Robert Louis Stevenson

« Le Chemin de Stevenson », Topo Guide, FF Randonnée, GR70 (avec carte au 1/25000ème)

« Miam Miam Dodo », Le Guide, GR70 et GR700 (hébergement et possibilité de restauration sur le sentier)

Site Web pour préparer son itinéraire ou en savoir plus

Sites	Avis
https://www.chemin-stevenson.org/decouvrez-le-chemin-de-stevenson-gr70/	C'est un peu le site officiel et touristique du sentier. Très complet avec les étapes et services (hébergements, restauration) possibles sur le sentier.
https://www.rando-hauteloire.fr/wp-content/uploads/2015/06/Le-chemin-de-Stevenson-GR-70-les-h%C3%A9bergements-et-	Fichier PDF des hébergements que l'on retrouve dans le Topo Guide de la FF Randonnée, GR 70

infor-pratiques-2020-06-24.pdf	
https://www.lamallepostale.com/fr/itineraires/chemin-de-stevenson	« La malle postale », service de transport des bagages entre deux hébergements. Idéal si vous souhaitez randonner léger. Le coût est abordable et le système bien conçu.
https://campingestela.fr/chemin-stevenson-itineraire/	Site web d'un camping avec propositions d'hébergements sur le parcours
https://www.decouverte-cevennes.fr	Bon site pour connaître les types de roches et paysages (géologie, flore) des Cévennes à pied.
https://www.40075km.net/tout-sur-mon-gr70-2015/	Récit de voyage (GR70) réalisé en 2015

Hébergements

La qualité des gîtes a largement contribué à la réussite de notre séjour c'est pourquoi je fournis ici la liste pour chaque étape :

n°Étape	Lieu	Hébergements
1	Saint-Martin-de-Fugères	Ranch Macquart https://www.macquart-poa-ranch.com/hebergement-du-cavalier/
2	Landos	Gîte communal « Les fonds » https://www.landos.fr/gite-d-etape-les-fonds.php
3	Langogne	Mas de l'oncle Joseph https://giteetapelangogne.monsite-orange.fr/index.html
4	Laveyrune	Colonie de l'Espoir https://www.colonielespoir.fr/
5	Chasseradès	Gîte les Airelles http://www.lesairelles48.fr/
6	Station du Mont-Lozère	Le Refuge http://vacances-cevennes-lozere.com/
7	Mijavols	Gîte d'Étape chez Martine https://www.chemin-stevenson.org/hebergement_restau/gite-detape-et-table-dhotes/
8	La Borie	Ferme des Cévennes « La Borie » http://www.lafermedescevennes.com/contact-reservation.php
9	Saint-Germain-de-Calberte	Le Recantou (hôtel familial) https://www.le-recantou.com/tarifs-gite-etape-cevennes.html
10	La Corniche des Cévennes	la Corniche des Cévennes (petit hôtel) https://www.les-fromentieres.com

Table des Matières

Préparatifs, avant le départ.....	2
Étape 1 : du Le Puy en Velay - Saint-Martin de Fugères (via le Monastier) 28,4 km.....	3
Étape 2 : Saint-Martin de Fugères - Landos (gîte communal).....	5
Étape 3 : Landos - Langogne (via Pradelles) (Mas de l'oncle Joseph).....	8
Étape 4 : Langogne - Laveyrune (Colonie l'Espoir).....	13
Étape 5 : Laveyrune - Chasseradès (Gîte Les Airelles).....	19
Étape 6 : Chasseradès – Station du Mont-Lozère.....	24
Étape 7 : Station du Mont-Lozère – Mijavols (via Pont-de-Monvert).....	32
Étape 8 : Mijavols - La Borie (via Florac).....	39
Étape 9 : La Borie – Saint-Germain-de-Calberte.....	46
Étape 10 : Saint Germain de Calberte - Saint-Jean-Du-Gard.....	51
En train à vapeur et en bus de Saint-Jean-du-Gard à Alès.....	58
Postface.....	59

